Famille
Lontano
TH. Gasc

Chapitre 1 : Marco.

Je suis né en 1929, à Porto Recanati, un petit village de pêcheurs sur la côte adriatique, dans les Marches. Ma mama disait toujours que j'étais arrivé un matin de janvier, alors qu'il gelait dehors et que le givre se déposait sur les filets. Mon père, lui, était encore en mer à ce moment-là. Elle a accouché chez nous, juste aidée par la vieille Agnese, la sage-femme du coin, celle qui avait mis au monde tous les enfants du village.

Mon père n'est rentré qu'à midi. Il a trouvé ma mère épuisée, allongée dans le lit, et moi, emmailloté dans une couverture en laine. Il m'a regardé longtemps, sans rien dire, puis il a posé sa main rugueuse sur ma tête « Va bene. ». Ensuite, il est ressorti réparer ses filets sous le porche, comme si de rien n'était.

On habitait une petite maison sur la Via del Porto, une rue étroite qui descendait tout droit vers le port. Deux pièces au rez-de-chaussée, une chambre sous les combles. Les murs, épais, étaient blanchis à la chaux chaque printemps. Les volets bleus, abîmés par le sel et le vent. On partageait le puits avec les voisins, les Benedetti. Eux aussi avaient une barque, trois garçons. Mon père et Tomaso Benedetti ne se parlaient pas beaucoup, mais il y avait une complicité entre eux. Ils avaient grandi côte à côte, appris la pêche ensemble, traversé les mêmes tempêtes.

Lucia, ma petite sœur, est arrivée six ans après moi, en 1935. Je me souviens de sa naissance comme si c'était hier. Ma mère criait de douleur derrière la porte, et mon père m'a emmené au port pour que je n'entende rien. Nous avons passé toute la journée dehors sur la Santa Lucia. Il raccommodait ses filets pendant que je restais assis à la proue, à regarder les mouettes tournoyer au-dessus de l'eau.

Quand nous sommes rentrés le soir, Agnese nous a accueillis avec un sourire, et mon père est monté directement voir ma mère. J'ai entendu le bébé pleurer, un cri aigu, perçant, qui traversait les murs. Environ une heure plus tard, mon père est redescendu. Il a simplement dit que c'était une fille, et qu'elle s'appellerait Lucia, comme ma grand-mère, celle qui était morte avant ma naissance.

J'ai grandi avec l'odeur de la mer dans le nez. Sel, algues, poisson, iode. Ça imprégnait tout, nos vêtements, les draps, les murs de la maison, même la peau de mon père quand il rentrait le soir. Ma mère disait en plaisantant qu'on pouvait nous sentir arriver à dix mètres,

même après le bain du samedi. Mais elle ne s'en plaignait jamais vraiment. Elle avait épousé un pêcheur, elle était elle-même fille de pêcheur, et elle savait que l'odeur de la mer ne disparaît jamais vraiment.

Mon padre s'appelait Giovanni. Il avait quarante ans à ma naissance, déjà usé par trente ans passés sur l'eau. Grand, mince, le visage taillé par le vent et le soleil, de grandes mains calleuses. Il parlait peu. Quelques mots le matin avant de partir, quelques autres le soir en réparant les filets, et presque un silence total pendant les repas. Ma mère disait toujours qu'il avait toujours été comme ça, même jeune, avant leur mariage. Elle assurait que ce n'était pas de la froideur, c'était juste sa façon d'être. Les pêcheurs n'avaient pas besoin de mots pour se comprendre.

Ma mère s'appelait Rosa. Elle était plus jeune que mon père, vingt-trois ans à ma naissance. Petite et solide, les cheveux noirs toujours attachés sous un foulard. Elle faisait tourner la maison, cuisinait ce que mon père rapportait ou trouvait au marché, rapiéçait nos vêtements usés et disait ses prières tous les soirs devant une petite statue de la Vierge sur la commode.

Le dimanche, elle nous traînait tous à la messa à Santa Maria in Potenza, mon père, Lucia et moi. Mon père restait toujours au fond, les bras croisés, sans jamais chanter un mot. Mais il venait, pour faire plaisir à ma mère, et il déposait quelques pièces dans la corbeille quand le sacristain passait.

J'ai commencé à aller au port avec mon père à cinq ou six ans. Je n'avais pas encore le droit de monter sur le bateau, mais je marchais avec lui le matin, j'aidais à porter les filets, puis je regardais la Santa Lucia s'éloigner vers la mer. Après, je rentrais à la maison, et ma mère m'envoyait à l'école, une petite salle de classe dans l'ancienne mairie, une vingtaine d'enfants apprenant à lire et à compter avec le professore Giuliani, un vieil homme qui tapait sur les doigts avec une règle si on se trompait de réponse. L'école finissait à midi. Ensuite, je rentrais déjeuner avec ma mère et Lucia, et l'après-midi, j'attendais mon père au port.

Il rentrait toujours tard, parfois plus tôt si la pêche avait été bonne, ou après la tombée de la nuit si la mer avait été agitée. Je voyais la Santa Lucia grossir à l'horizon et je courais sur la jetée pour attraper la corde qu'il me lançait. J'ai appris à faire les nœuds, à amarrer solidement le bateau, à ramener les filets sans les déchirer. Mon père m'a tout appris sans mots, ses mani guidaient les miennes, et je

regardais, en essayant de faire pareil.

J'avais sept ans quand il m'a emmené pour la première fois en mer. C'était un matin d'avril 1936, le ciel clair et la mer plate comme un miroir. Ma mère a protesté, disait que j'étais trop petit, que la Santa Lucia n'était pas sûre, que la mer était dangereuse pour les bambini. Mon père n'a pas répondu, mais à l'aube le lendemain, il m'a réveillé en posant une main sur mon épaule. Je me suis habillé dans le noir, j'ai descendu les escaliers sans bruit, et ensemble, nous sommes allés au port.

Je n'ai jamais oublié la fierté que j'ai ressentie ce matin-là. Monter sur la Santa Lucia, m'installer tout devant pendant que mon père ramait, sentir la barque glisser sur l'eau… Porto Recanati s'éloignait, devenait minuscule derrière nous. Le soleil se levait sur l'Adriatique et l'eau prenait un rose incroyable, une teinte que je n'avais jamais vue ailleurs. Mon père, lui, ramait en silence, bien droit, les bras réguliers. Je regardais ses mains sur les rames, la façon dont ses avant-bras se tendaient à chaque coup.

Au bout d'une demi-heure, il a posé les rames et sorti les lignes. Il m'a montré comment les tenir, comment sentir quand un poisson mord, comment ferrer au bon moment, juste assez fort mais sans casser. Il ne disait pas grand-chose mais ses mains parlaient. Des mains larges, solides, des mains de pêcheur. Capables de démêler un filet les yeux fermés ou d'ouvrir une sole d'un coup de couteau précis.

Ce jour-là, j'ai attrapé mon premier poisson. Un rouget de roche, pas très grand, mais il était à moi. Mon père l'a sorti de l'eau, a décroché l'hameçon, posé le poisson dans la caisse. Puis il a souri, un vrai sourire, rare, qui creusait ses joues et remontait jusqu'à ses yeux. Il a posé sa main sur ma nuque et m'a dit que j'étais un vrai Lontano, que la mer ne m'oublierait jamais. Ces mots-là, je les ai gardés lontano.

Après ça, j'allais dans la Santa Lucia de plus en plus souvent. D'abord seulement la domenica, puis deux fois par semaine, et ensuite tous les jours pendant les vacances. Mon père m'apprenait tout : lire la mer à la couleur de l'eau, reconnaître les bons coins, sentir quand le vent allait tourner, raccommoder les filets, aiguiser les couteaux, vider les poissons, les écailler sans en perdre une miette. Il m'apprenait aussi le silence, travailler côte à côte sans parler, réduire les gestes à l'essentiel, comme on fait quand on a l'habitude.

J'avais douze ans quand j'ai arrêté l'école. Le maestro Giuliani avait

convoqué ma mère pour lui dire que j'étais un bon élève, que je pourrais continuer à Recanati, peut-être même à Ancône. Ce soir-là, ma mère en a parlé à mon père. Il a écouté sans rien dire, puis il a tranché : on n'avait pas l'argent pour les études, de toute façon j'étais fait pour la pêche, c'était comme ça chez les Lontano. Ma mère n'a pas insisté. Elle savait qu'il avait raison.

À douze ans, je suis devenu pêcheur à plein temps. Je me levais avant l'aube avec mon père, on partait ensemble au port, on passait la journée sur l'eau. Je connaissais tous les gestes, tous les trucs qu'il m'avait appris. Je savais où lancer les filets selon la saison, quels appâts choisir, comment rentrer au port quand la tempête se levait. Mon père me faisait confiance. Il me laissait décider, choisir la route, larguer les lignes. On travaillait en silence, chacun à sa place, et parfois, je le surprenais à me regarder du coin de l'œil. Je savais qu'il était fier de moi, même s'il ne le disait jamais.

La guerre a commencé en 1940. J'avais onze ans et je ne comprenais pas grand-chose à ce qui se passait. Mon père disait que Mussolini était fou, que l'Italie n'avait rien à gagner, que ça finirait mal. Ma mère priait plus fort qu'avant, allumait des cierges à l'église, demandait à la Vierge de nous protéger. Au début, la guerre nous a laissés tranquilles. Porto Recanati était trop petit pour être bombardé, et la pêche continuait à peu près comme d'habitude. Mais petit à petit, tout a changé. Les réquisitions ont commencé, les Allemands patrouillaient sur la côte, le poisson se vendait de plus en plus mal. Mon père rentrait le soir la mâchoire serrée, les yeux durs, et il ne disait presque plus un mot.

En 1943, j'avais quatorze ans. La guerre traînait depuis trois ans déjà, et franchement, tout le monde en avait ras-le-bol. On était fatigués des privations, fatigués des Allemands et des milices, fatigués d'attendre que ça s'arrête enfin. À Porto Recanati, on survivait comme on pouvait : portes verrouillées, regards méfiants, et un silence lourd qu'on traînait partout. Mon père pêchait toujours, mais les poissons se faisaient rares à cause des bateaux militaires et les acheteurs encore plus. On mangeait ce qu'on attrapait, et le reste, on le vendait au vieux Santini qui payait trois fois rien.

Ce matin de mars 1943 ressemblait à tous les autres. Papa m'a réveillé avant l'aube, sa main sur mon épaule. Je me suis levé dans le froid, j'ai enfilé mes habits, et je suis descendu à la cuisine où il avait déjà mis le pain et l'huile sur la table. On a mangé debout, sans un mot, puis on est sortis dans la rue vide. Le village dormait encore, tout était fermé, volets tirés. On a descendu la Via del Porto jusqu'au port,

et là, la Santa Lucia nous attendait, coincée entre la Madonna del Mare de Tomaso Benedetti et la San Giuseppe des frères Moretti.

Papa est monté le premier sur la barque, il a vérifié que tout était à sa place. Je lui ai passé les filets qu'il avait rafistolés la veille, et il les a rangés à l'arrière, comme toujours, avec son calme habituel. Sur la Santa Lucia, chaque chose avait sa place : les lignes à l'avant, les nasses au milieu, les filets derrière, les rames le long du bord. On a quitté le port à la rame, direction le large, sous un ciel bas, tout gris.

La mer était agitée ce jour-là, pas dangereuse, non, mais nerveuse, avec ces petites vagues qui secouaient la barque et rendaient tout plus difficile. Papa ramait sans avoir l'air de forcer, le dos droit, les bras qui bougeaient comme une machine. Je connaissais ce rythme par cœur, le craquement des rames, l'eau qui tape contre la coque, le bois qui gémit. On a atteint notre coin de pêche, trois milles au large, là où les rochers attirent les poissons. Papa a jeté l'ancre, et on a commencé à préparer les lignes.

On n'a pas eu de chance. Quelques soles, deux rougets, un congre trop petit qu'on a relâché. Papa ne disait rien, mais je voyais bien comment sa mâchoire se crispait à chaque ligne vide. À midi, on a grignoté le pain et les olives que maman avait préparés, assis dans la barque qui tanguait doucement. Papa regardait au loin, la côte, les maisons blanches de Porto Recanati accrochées à la colline, le clocher de Santa Maria qui pointait vers le ciel bas.

Il a fini par parler dans l'après-midi, pendant qu'on rembobinait les lignes. Il m'a raconté son père à lui, mon grand-père, que je n'ai jamais connu. Mort d'une pneumonie bien avant ma naissance. Mon grand-père aussi pêchait avec son père, sur une barque encore plus vieille que la Santa Lucia. Papa disait qu'on était des Lontano depuis toujours, qu'on avait toujours vécu de la mer, qu'on n'avait jamais rien fait d'autre. Il disait ça avec une fierté tranquille, mais il y avait autre chose dans sa voix. De la fatigue, sûrement. Ou juste une sorte d'acceptation.

Nous sommes rentrés en fin d'après-midi, le ciel se chargeait de nuages noirs au-dessus de nos têtes. On sentait que la mer commençait à se mettre en colère, les vagues devenaient plus hautes et frappaient la barque. Papa ramait sans prononcer un mot, sa mâchoire était tellement serrée qu'on aurait cru qu'il se battait contre la mer elle-même.

Moi, j'étais à la barre, les mains crispées sur le bois mouillé, à lutter

pour garder le cap et rejoindre le port avant que la tempête ne se lève complètement. L'eau s'infiltrait déjà dans la barque, glissant entre les planches usées, alors je devais écoper régulièrement, avec une vieille boîte de conserve, pour éviter que la barque ne se remplisse trop. Je n'avais pas le choix, il fallait tenir bon.

Et puis, une vedette militaire est arrivée à toute allure, peinte en gris, froide comme l'acier, et elle s'est approchée bien trop près de nous. On aurait dit qu'elle surgissait de nulle part, indifférente à notre présence. Sa vague a failli retourner notre barque, et sous le choc, mon père est passé par-dessus bord, aspiré par la mer sombre et agitée. Je n'ai jamais su si le pilote l'avait fait exprès ou s'il avait juste continué sa route sans nous voir, à cause de la lumière du soir qui tombait.

Moi, je suis resté sur place, pétrifié, impuissant face à ce qui venait d'arriver. J'ai regardé partout, crié de toutes mes forces, j'ai pleuré, mais rien n'a changé, mon père n'est jamais remonté à la surface. Comme moi, il ne savait pas nager. Chez nous, c'était la règle : les pêcheurs n'apprenaient pas à nager, parce qu'on disait que c'était mieux de mourir vite si la mer décidait de prendre quelqu'un, plutôt que de lutter pour rien.

J'ai réussi à ramener la barque comme j'ai pu, épuisé, en criant à l'aide, et heureusement, quelques hommes du port m'ont entendu et sont venus m'aider. Ils sont sortis avec d'autres barques, lampes à huile accrochées à l'avant, pour fouiller la mer à la recherche de mon père. Mais il n'y avait aucune trace de lui.

La mer a fini par nous le rendre au petit matin, rejeté sur les galets, le corps déjà gonflé, marqué par les rochers ou les poissons. Les femmes du village l'ont enveloppé dans un grand drap blanc, avec respect et douceur. Le vieux Gianni, celui qui passait ses journées à réparer les barques, a fabriqué un cercueil avec des planches de vieux bateaux, pour qu'il reste toujours un marin.

Trois jours plus tard, j'ai marché derrière la charrette qui transportait le cercueil, mon bras autour des épaules de ma mère, ma petite sœur qui me tenait la main. Tout le village nous suivait, en silence, tous habillés de noir ou de gris, comme si la mer avait éteint les couleurs pour tout le monde. On a enterré mon père au Cimitero Comunale di Porto Recanati, troisième allée, rangée quatre, là où reposaient déjà les autres hommes de la mer.

Quand on est rentrés à la maison, après que les voisins se sont

retirés, le silence est devenu encore plus lourd. C'est là que j'ai compris que c'était fini, que mon enfance s'arrêtait ce jour-là. Je devenais l'homme de la famille, c'était à moi maintenant de protéger ma mère et ma sœur, de m'occuper de tout ce que mon père faisait avant.

Je n'ai pas pleuré, je n'en avais plus la force, j'étais trop occupé à consoler les autres, à penser à ce qu'il fallait organiser, à tout ce qu'il restait à faire pour continuer à vivre sans lui.

Chapitre 2 : Lucia.

La guerre s'est terminée en 1945. J'avais seize ans. Je me souviens encore du grand soulagement qui a traversé Porto Recanati quand les Allemands sont enfin partis. Mais cette sensation n'a pas duré longtemps. La faim, elle, est restée. L'Italie était complètement à terre, des villes détruites, l'économie en ruines, des familles fâchées. À la campagne, les gens mouraient de faim. Les paysans n'avaient rien à vendre, les routes étaient abîmées, les marchés vides. Mais ici, sur la côte, on avait encore la mer.

Du jour au lendemain, la pêche est redevenue rentable. Les poissons, apeurés par le trafic militaire, sont revenus sur leurs frayères. Les gens des villages venaient jusqu'à Porto Recanati, à Ancône, partout sur l'Adriatique, juste pour acheter du poisson. Ils payaient cher, parfois avec des bijoux ou ce qu'ils avaient de plus précieux, parce que l'argent ne valait plus rien. J'ai commencé à traiter directement avec des revendeurs d'Ancona et de Recanati, qui payaient beaucoup mieux que le vieux Santini. Grâce à la Santa Lucia, on arrivait enfin à manger à notre faim, ma mère, Lucia et moi.

Lucia, mon adorable petite sœur, avait dix ans cette année-là. Elle était déjà fantastique, cheveux noirs coupés court, toujours pieds nus même l'hiver, toujours derrière moi au port. On aurait dit un petit farfadet tout brun, d'une intelligence et une maturité vive et elle avait hérité des traits fins de ma mère. Par contre, c'était un vrai garçon manqué. Je ne crois pas l'avoir un jour entendu un jour minauder, ou parler comme les petites filles des livres.

Elle était la meilleure de sa classe et de loin. Elle voulait tout apprendre sur les bateaux, la pêche, la mer. Ma mère répétait sans cesse que ce n'était pas une vie pour une fille, que Lucia devrait rester à la maison, apprendre à coudre, à cuisiner, à se préparer à se marier. Mais Lucia n'écoutait jamais, et franchement, moi non plus. Notre père n'était plus là, alors j'étais l'homme de la maison. Si je disais que Lucia venait au port, elle venait.

La première fois que je l'ai emmenée sur la Santa Lucia, c'était en 1946. Elle avait onze ans. Ma mère a protesté, comme d'habitude, mais j'ai insisté. Lucia était surexcitée, elle sautillait sur le quai pendant que je préparais le bateau. Je lui ai dit de s'asseoir à l'avant et de ne pas bouger, et elle a obéi, les yeux brillants, accrochée au bord. On a ramé vers le large, sous un ciel d'avril doux et clair, et j'ai repensé à ma première sortie avec notre père, j'étais aussi fier à

l'époque.

Je lui ai tout montré, comme papa me l'avait appris. Comment tenir la ligne, sentir quand ça mord, ferrer sans casser. Lire la mer, repérer les bons coins selon la couleur de l'eau, sentir le vent qui change. Réparer les filets, aiguiser les couteaux, vider les poissons. Elle apprenait super vite, bien plus vite que moi à son âge. Elle avait des mains rapides et n'avait peur de rien. À douze ans, elle ramait aussi bien que moi. À treize, elle jetait les filets toute seule. À quatorze, elle connaissait la Santa Lucia par cœur, comme chez nous.

Et elle avait changé : physiquement, elle était une jeune fille très féminine, très jolie et elle avait beaucoup de charme avec ses cheveux courts. Et franchement ça m'inquiétait. Lorsque nous rentrions tous les deux du port, les garçons de son âge ou même plus vieux s'arrêtaient de jouer au football ou de discuter pour la regarder. Je me tournais alors et de ma carrure les apostrophais : « Bon, vous avez pas du travail, les jeunes ? » Ils filaient doux, alors et baissaient les yeux. En 1946, on ne rigolait pas avec ces choses-là.

Cependant, les choses allaient bien. En 1947, on avait réussi à mettre assez d'argent de côté pour acheter de nouveaux filets, de nouvelles lignes, et enfin réparer la Santa Lucia, qui prenait de plus en plus l'eau. Le vieux Gianni, celui qui s'occupait de réparer les barques, a vraiment fait du bon boulot. Il avait changé toutes les planches pourries, il avait calfeutré la coque de fond en comble. On aurait dit que la barque avait pris vingt ans de moins. On allait pêcher six jours sur sept, du lundi au samedi, et le dimanche, on allait à la messe avec la madre, puis on passait l'après-midi à bricoler le matériel.

Une petite ombre, cependant, la vieille Attilia Torrente, voisine de ma mère voulait que j'épouse sa fille, la jeune Carla, que je n'aimais pas trop, je la trouvai fade et pas trop à mon goût. Un soir, nous eûmes une explication franche où je leur dis que jamais, au grand jamais, cela ne se ferait. Depuis ce jour-là les Torrente nous vouèrent une haine aussi violente qu'injustifiée.

En 1949, Giuseppe Moretti, un des deux frères qui possédaient la San Giuseppe, est mort d'une crise cardiaque en pleine mer. Son frère Aldo n'arrivait pas à gérer tout seul, alors leur pêche a commencé à ne plus trop marcher. Tomaso Benedetti, notre voisin, avait aussi des soucis avec sa barque, la Madonna del Mare, encore plus vieille que la Santa Lucia. Et le vieux Caruso, après cinquante ans de pêche sur la Stella Maris, n'arrivait plus à manipuler ses filets, l'arthrite lui abîmait les mains. Tous ces gars venaient me voir au port, me demandaient

mon avis, me proposaient passer par moi pour essayer d'avoir de meilleurs prix que ce qu'offrait le vieux Santini.

C'est comme ça que l'idée de la Società dei Pescatori Uniti est née. Pas d'un coup, pas prémédité, juste parce que c'était logique. On a commencé à quatre barques : la Santa Lucia, la San Giuseppe, la Madonna del Mare et la Stella Maris. On achetait le matériel ensemble. On s'entraidait pour les réparations.

C'est moi qui m'occupais des ventes, de démarcher les grossistes en prenant avec leur accord une petite commission à chaque fois. J'étais le seul à vraiment savoir lire et écrire, grazie maestro Giuliani et les années d'école. Les autres me faisaient confiance. Et moi aussi, presque comme una famiglia. Petit à petit, d'autres pêcheurs nous ont rejoints. En 1950, on était huit barques.

Cette année-là, il s'est passé quelque chose de triste et d'important. Franco Ricci, un pêcheur de Recanati, le bourg, d'une cinquantaine d'années avec une bonne barque, a été emporté par la mer pendant une tempête. Sa veuve, Teresa, s'est retrouvée seule avec la barque récupérée intacte mais vide, sans savoir quoi en faire. Elle avait besoin d'argent, elle voulait vendre. Moi, tout de suite, j'ai pensé à Lucia.

En 1950, ma sœur avait quinze ans. À cet âge-là, Lucia était déjà un vrai pêcheur, forte, débrouillarde, capable de manœuvrer une barque toute seule. Rien à voir avec les autres filles du village, qui passaient leurs journées à l'église ou à la maison, à préparer leur trousseau en attendant de se marier. Lucia, elle, sentait le poisson et le sel, elle avait les mains musclées et fines, les cheveux courts pour ne pas s'emmêler dans les filets.

Les femmes du coin la regardaient de travers, chuchotaient dans son dos. Ma mère s'inquiétait, elle répétait qu'aucun homme ne voudrait d'elle si elle continuait comme ça. Mais Lucia s'en fichait complètement, elle savait qu'elle était belle et qu'elle n'aurait qu'à claquer des doigts pour trouver un mari.

J'ai parlé avec Teresa Ricci parce qu'elle voulait vendre sa barque rapidement. Elle avait besoin d'argent pour partir rejoindre sa sœur à Ancône. J'ai proposé un prix, elle a accepté, et on s'est mis d'accord fin mai 1950. La barque s'appelait L'Aurora, elle était plus récente que la Santa Lucia, mieux entretenue, avec de bons filets, presque tout le matériel était neuf. Je l'ai donnée à Lucia.

Je crois bien que je ne l'ai jamais plus vue heureuse que ce jour-là.

Je l'ai amenée au mouillage et lui ai dit « T'en as peut-être assez de pêcher avec ton grand frère ? » Ses yeux sont passés de moi à L'Aurora que je lui désignai de la main, ses yeux se sont éclaircis et là, elle m'a sauté au cou comme elle faisait quand elle avait huit ans.

Sauf qu'elle n'avait pas huit ans, elle était presque aussi grande que moi maintenant et alliait grâce et une bonne musculature, alors j'ai glissé, et nous sommes tombés tous les deux, en éclatant de rire, sous les yeux ahuris des pêcheurs autour de nous et des sourcils froncés des vieilles grand-mères en noir grommelant sur leurs bancs.

Je me souviens du matin où elle est partie seule pour la première fois sur L'Aurora. Elle avait les yeux qui brillaient, un grand sourire sur le visage. Elle me rappelait moi à sept ans, le jour de mon premier départ avec notre père. Je l'ai regardée quitter le port, ramer vers le large, avec des gestes sûrs. J'ai ressenti un pincement au cœur. De la fierté, c'est sûr, mais aussi une sorte de tristesse, comme si tout passait trop vite.

Lucia est devenue un pêcheur hors pair. Parfois, elle ramenait plus de poissons que moi, et les autres pêcheurs de la coopérative la respectaient. Ils étaient aussi impressionnés par son charme, son esprit vif et railleur. C'était la seule femme à avoir sa propre barque sur toute la côte, peut-être même dans toutes les Marches. Les gens venaient de loin, curieux de voir cette magnifique fille différente qui pêchait mieux qu'un homme.

Je dus y mettre le holà plusieurs fois. Mais Lucia s'en moquait. Elle faisait son travail, souriait à tout le monde, inconsciente de l'effet qu'elle faisait et rentrait le soir, aidait ma mère à la cuisine, réparait ses filets sous le porche, comme notre père avant elle. Je m'inquiétais toujours un peu, elle me rassurait en disant qu'elle n'était pas idiote et que ce n'était pas sa faute si nos parents l'avaient faite si jolie.

On s'en sortait bien. En 1954, on a acheté un vieux hangar près du port, tout en pierre avec un toit en tuiles. Assez grand pour ranger notre matériel, les filets, les caisses. On s'y retrouvait aussi tous les vendredis soir pour les réunions de la Società : discuter des prix, des problèmes, organiser le travail. J'en étais le chef, il capo.

Les autres me demandaient conseil, suivaient mes décisions, me faisaient confiance pour négocier avec les acheteurs d'Ancône. Le vieux Santini, lassé de ma concurrence m'avait rejoint et travaillait

maintenant sous ma direction.

À vingt-deux ans, Tout le monde me connaissait à Porto Recanati et même plus loin. Je n'étais plus le gamin de quatorze ans qui avait perdu son père pendant la guerre. J'étais Marco Lontano, propriétaire de la Santa Lucia, patron de la Società dei Pescatori Uniti, un homme respecté. Les anciens me saluaient sur la place, les commerçants me faisaient confiance sans hésiter, le curé me serrait la main après la messe. J'étais devenu un signore.

Lucia, involontairement continuait à attirer des garçons qui s'intéressaient à elle. Les gars du village la regardaient souvent, intrigués par cette fille un peu différente des autres. Il faut dire qu'elle était exceptionnelle, mon esprit de frère protecteur était un peu inquiet. Certains essayaient de lui parler quand elle passait près du port, d'autres se contentaient de lui sourire sur la place. Mais moi, je surveillais tout ça de près.

Pas question que quelqu'un profite de ma sœur ou salisse sa réputation. En Italie, à cette époque, l'honneur de la famille, c'était très important. J'étais un peu le gardien de l'honneur des Lontano. Je connaissais les visages de ceux qui tournaient autour d'elle, ceux qui voulaient se rapprocher. D'habitude, il suffisait d'un seul regard de ma part pour qu'ils comprennent de ne pas aller trop loin.

J'eus cependant un petit différent avec elle ; Je présidais une réunion de la Società, Lucia était assise sur une caisse, comme d'habitude. Paolo Gentili, le fils de Stefano, un de nos pêcheurs, traînait près de l'entrée. Il essayait d'attirer l'attention de ma sœur, lui faisait de petits signes discrets, un sourire timide au coin des lèvres. Lucia lui répondait discrètement par de petits sourires, ou alors elle faisait semblant de rien, les bras croisés, le visage tourné vers nous.

Paolo insistait, faisait encore plus de gestes. C'était un bon gars, dix-neuf ans, il bossait avec son père sur leur barque. Mais ça ne me plaisait pas trop. J'ai failli me lever, ou alors mon visage s'est fermé, parce que Tomaso Benedetti, assis à côté de moi, m'a donné un coup de coude en me disant à voix basse de me calmer, que le petit Paolo ne faisait rien de mal.

A la fin de la réunion, je vis bien que Paolo faisait exprès de traîner et que Lucia, mine de rien, allait dans sa direction. J'intervenais : « Lucia, tu peux m'aiutare à ranger « les chaises, prego ? » Paolo vit mon regard et fila sans demander son reste.

Je pensais l'incident clos, sauf que deux jours après, je passais près de l'entrepôt et tout d'un coup, j'entendis des rires étouffés venant de sous une barque retournée. Mon sang d'Italien ne fit qu'un tour. Je soulevai la barque et je les vis ! Ma sœur et ce Paolo dans les bras l'un de l'autre, en train, il semblait bien, de commencer à s'embrasser !

L'honneur sacré de la famille me poussa avec rage en avant, les poings dressés. Lucia se dressa contre moi pour protéger le petit Paolo, blanc comme un linge, qui n'en menait pas large et ne me semblait pas loin de le mouiller, comme on dit chez nous.

« Laisse-le, on ne fait rien de mal ! » Je hurlai, en proie à une colère démesurée ; Lucia me prit les mains et posa sa tête contre mon torse pour me calmer « Mon grand frère, je t'aime de tout mon cœur, mais là tu exagères, calme toi, on n'a fait et on ne fera rien de mal, tu me connais assez pour savoir que j'ai la tête sur les épaules »

Ma colère retomba tout d'un coup et je me sentis ridicule. Je me poussais pour laisser passer le Paolo qui tremblait de tout son corps. A peine sorti de l'entrepôt, il se mit à courir comme s'il avait le diable à ses trousses. Lucia éclata de rire : « je crois qu'on n'est pas prêt de le voir revenir celui-là » Je riais avec elle, mais franchement, je m'en voulais un peu de l'avoir terrorisé comme cela.

Chapitre 3 : Chiara.

Ma mère était fière de moi, même si elle ne le disait pas vraiment. Elle avait vieilli d'un coup après la mort de mon père, ses cheveux étaient devenus blancs, son dos s'était courbé. Mais elle tenait toujours la maison, préparait nos repas, priait chaque soir devant sa petite Vierge. Elle se faisait du souci pour Lucia, bien sûr, cette fille qui ne voulait pas se marier et passait tout son temps sur l'eau. Mais elle s'inquiétait aussi pour moi. J'avais vingt-trois ans et je n'avais jamais courtisé personne. Trop occupé par la pêche, la coopérative, toutes ces responsabilités.

C'est alors que j'ai rencontré Chiara.

Ce soir-là, un vendredi à la fin avril, on était tous réunis à la coopérative. Antonio Rossini, un pêcheur qui travaillait avec nous depuis deux ans, était venu avec sa fille. Il a expliqué qu'elle revenait d'Ancône, où elle avait fait ses études, qu'elle allait devenir institutrice à la rentrée et qu'il voulait lui montrer où il travaillait. Franchement, au début, je ne l'avais pas encore regardée. J'étais plongé dans une discussion avec Tomaso Benedetti sur le prix du poisson.

Et puis, elle a pris la parole. Elle a posé une question toute simple sur la façon dont on organisait les ventes. Sa voix était douce, mais décidée. Quand je me suis tourné vers elle, j'ai croisé son regard. De grands yeux noirs, qui vous regardaient bien en face, rien à voir avec les filles du village, sauf ma sœur sauvageonne, bien sûr, qui baissaient toujours les yeux. Elle portait une robe bleue toute simple, ses cheveux bruns tirés en chignon, et son sourire, quand je lui ai répondu, a tout éclairé.

J'ai eu l'impression que mon cœur ne battait qu'une fois sur deux et du coup compensait le battement manquant par une énergie résonnant dans toute ma poitrine. Je ne pouvais détacher mes yeux des siens, et elle aussi continuait à me regarder comme si nous étions tous seuls dans la pièce. Son père, à côté d'elle, fronça les sourcils, je secouais la tête et laisser glisser mes yeux ailleurs. Ils tombèrent sur ma sœur qui, semblait-il, faisait tout pour réprimer un fou rire regardant alternativement Chiara et moi qui restions figés la bouche ouverte, complètement ailleurs. Tomaso Benedetti, assis à côté de moi, me donna un coup de coude en me disant à voix basse « Bon, on avance, ou quoi, là ? » Je repris la parole, continuant les mises au point, les quantités à prélever, les marges à appliquer, bref la routine.

Mais en fait, il n'y avait que la moitié de mon cerveau qui dirigeait la réunion, l'autre était bien loin et faisait le point : Chiara Rossini. Vingt-deux ans. Elle venait de passer quatre ans à l'Istituto Magistrale d'Ancône, l'école pour devenir institutrice, et elle venait d'avoir son diplôme. À partir de septembre, elle allait enseigner à l'école primaire de Porto Recanati. Son père, Antonio, était très fier d'elle, ça se voyait bien à la façon dont il en parlait et la regardait. Une fille instruite, chez nous, c'était rare, surtout dans une famille de pêcheurs.

Après ça, j'ai laissé la parole et je n'ai plus rien suivi de la réunion. Je ne regardais plus qu'elle, fasciné par sa façon de parler, de sourire, de poser ses mains sur la table. Je répondais aux questions des autres sans vraiment écouter, mon regard revenait toujours vers Chiara. Elle, elle écoutait attentivement, prenait parfois des notes dans un petit carnet, hochait la tête quand quelque chose l'intéressait.

J'ai fait de mon mieux pour avoir l'air de rien. J'ai tenté de me concentrer sur la réunion, mais mes yeux revenaient sans arrêt vers Chiara. Elle avait relevé la tête et me fixait avec ce petit sourire en coin, comme si elle comprenait tout, comme si elle ressentait exactement l'effet qu'elle me faisait. J'ai senti mes joues rougir d'un coup, un truc qui ne m'était pas arrivé depuis l'enfance, quand j'avais six ans et que Paolina m'avait embrassé sur la bouche à la suite d'un pari idiot avec ses copines.

La réunion s'est finalement terminée. Les pêcheurs sont partis un par un sous le soleil doux d'avril. Je me suis approché de Chiara et de son père. J'ai sorti une phrase bateau sur l'école, les enfants du village, l'importance de l'éducation, ce genre de choses. Chiara m'a répondu avec le même sourire qui me troublait, les yeux plongés dans les miens. J'ai ressenti quelque chose de bizarre dans la poitrine, un sentiment inconnu. Antonio Rossini nous regardait, l'air satisfait, comme s'il savait déjà comment tout ça allait finir.

Sur le chemin du retour, Lucia marchait à côté de moi en silence. Au bout d'un moment, elle a dit d'une voix neutre qu'après tout le cinéma que je lui avais fait avec Paolo, elle était surprise que je n'applique pas mes préceptes à moi-même. Je lui répondis un peu ennuyé que je ne voyais pas de quoi elle parlait. Elle éclata de rire, me donna une bonne bourrade sur l'épaule « Ah oui, et la petite Rossi, tu n'as pas arrêté de la regarder, comme un petit garçon devant un Panneton. Je m'offusquais de la comparaison et lui le fis comprendre en la soulevant et menaçant de la mettre à l'eau.

Elle me stoppa net : « Remarque, elle te regardait aussi, et elle t'a

suivi des yeux d'un air songeur quand tu es passé devant elle, Eh, fratello, ne passe pas à côté, fonce, d'accordo ? » Je la reposai, le cœur battant : « C'est vrai ? Tu crois que je lui plais ? » Elle recula prudemment : « je ne sais pas, je crois qu'elle a dit schifo … » Et elle partit en courant, à nouveau morte de rire. Je restai là, souriant comme un bienheureux.

Les semaines suivantes, j'ai trouvé mille prétextes pour aller voir Antonio Rossini plus souvent que nécessaire. Des questions sur sa barque, ses filets, n'importe quoi. Chiara était souvent là, elle aidait sa mère, préparait ses cours pour la rentrée. On discutait, d'abord de choses banales, puis de plus en plus. Elle me parlait d'Ancône, de l'Istituto Magistrale, des livres qu'elle dévorait, de nouvelles idées sur l'éducation. Moi, je lui racontais la mer, la pêche, la coopérative. Elle m'écoutait avec une attention qui me déstabilisait.

En juin, j'ai commencé à la courtiser pour de vrai. Pas ouvertement, pas de façon à faire parler ou à risquer de salir sa réputation. Juste des regards un peu plus longs, des sourires, des discussions qui traînaient devant la porte. Antonio voyait bien ce qui se passait, mais il ne disait rien. Je crois qu'il était content. J'étais un bon parti, chef de la coopérative, un homme respecté, avec un peu d'argent de côté.

Une fois, pourtant, nous nous sommes retrouvés seuls, dans le hangar, justement, pas sous une barque, non, même si j'y ai pensé en souriant intérieurement, juste derrière la porte qui était restée rouverte. Chiara m'a regardé, m'a souri et m'a juste demandé « Marco, prego, tu peux me prendre dans tes bras ? » J'ai hésité, pensant au déshonneur si quelqu'un nous voyait et là j'ai pensé à ma sœur… « Vas-y, fonce. » Alors, j'ai ouvert les bras et elle est venue se blottir contre moi. C'était doux et chaud, je n'avais jamais ressenti quelque chose d'aussi fort. On est resté comme ça longtemps, juste serrés l'un contre l'autre. Mais à un moment, on a entendu des pas dans l'allée. On a arrêté de respirer. La porte s'est ouverte un peu plus. Lucia… Ma sœur… Elle a fait comme si tout était normal, nous a souri et, tout simplement, nous a souhaité bonne nuit.

En juillet, j'ai demandé à Antonio si je pouvais fréquenter Chiara, dans les règles. Il a accepté. Alors, le dimanche après-midi, on se retrouvait, mais jamais seuls à l'intérieur, il y avait toujours sa mère ou une de ses tantes avec nous, qui, mine de rien, nous surveillaient sans arrêt. Par contre dehors, on était plus tranquille. On marchait sur le port, on discutait pendant des heures. Elle me parlait de ses rêves,

de son envie de devenir institutrice, d'aider un peu les enfants du village à avoir une vie meilleure. Moi, je découvrais qu'on pouvait parler d'autre chose que du poisson ou des bateaux, et que le monde ne s'arrêtait pas à Porto Recanati. Et il y avait les frôlements, nos épaules qui se touchaient comme par accident, nos mains qui se frôlaient. Ce n'était pas grand-chose, mais je sentais que c'était aussi intense pour elle que pour moi.

En août, on s'est embrassés pour la première fois. En cachette, un soir, derrière le hangar de la Società. C'était risqué, si quelqu'un nous avait vus, sa réputation aurait été fichue. Mais on n'a pas pu s'en empêcher. Son baiser avait le goût du sel et du bonheur, et à ce moment-là, j'ai compris que je voulais passer ma vie avec elle. Et nous avons recommencé, chaque fois que nous pouvions. C'était tellement fort que j'en tremblais, elle, même une fois en pleura de bonheur. Nous nous chuchotions des « ti amo, des « ti voglio bene » et aussi « amore moi ».

En septembre, j'ai demandé sa main à Antonio, cette fois officiellement. Il a dit oui, bien sûr. On a annoncé nos fiançailles à l'église le dimanche suivant. Chiara portait une robe blanche, elle était radieuse, et tout Porto Recanati était venu nous féliciter. Ma mère pleurait de joie, Lucia riait et me serrait fort, les pêcheurs de la coopérative me tapaient sur l'épaule. J'avais vingt-quatre ans, et j'allais me marier.

Les mois suivants ont été merveilleux. Chiara donnait des cours à l'école primaire, moi je continuais la pêche et la coopérative. On se voyait tous les jours, et la surveillance s'était un peu relâchée avec la complicité de sa tante qui, tout d'un coup, regardait l'horloge et nous disait « Oh Dio, j'ai oublié le poisson, je reviens dans un quart d'heure, à tout de suite. »

Alors, on en profitait : entre deux respirations, on s'embrassait profondément, aucun de nous deux n'avait d'expérience amoureuse, alors on découvrait l'autre, des fois étonnés. On avait commencé à se toucher, un peu inquiets, et voyant que cela se passait bien, que cela nous rendait heureux, on continuait jusqu'à ce qu'on entende la porte et la tante qui revenait avec un « salve, giovanne » bien sonore. Alors on reprenait nos positions bien sages. La tante reprenait son tricot, sans nous regarder. Nous avions le temps que le rouge quitte nos joues, je redressai le col de ma chemise, Chiara remettait son jupon en place. La tante attendait un peu et nous lançait un « Alore, felice ? Bientôt le mariage ? »

Sinon, le reste du temps, on arrivait à se trouver des petits moments rien qu'à nous, des regards, des mots que seuls nous deux comprenions. Je lui parlais de nos projets, de la maison qu'on aurait, des enfants qu'on élèverait ensemble. Elle souriait, elle me disait que j'allais trop vite, qu'il fallait déjà commencer par le mariage.

Le mariage a eu lieu en juin 1953 à Santa Maria in Potenza. Toute la ville était là, sauf les Torrente, bien entendu. Chiara était magnifique dans sa robe blanche, moi j'avais un costume tout neuf acheté à Ancône. Le curé nous a bénis, on a échangé les alliances, et quand je l'ai embrassée devant l'autel, j'ai eu la sensation que ma vraie vie commençait. Nous nous sommes sauvés vers dix heures du soir, selon la tradition, juste après le dessert, pour un endroit secret, afin que le jeu de chercher les mariés ne puisse aboutir trop tôt.

Ma sœur était la complice, elle, par un clin d'œil à mon encontre, nous avait aménagé un coin rien qu'à nous au fond du hangar à bateau, un petit lit à barreaux qu'elle avait trouvé, je ne sais où, une petite table avec cruchon d'aqua fresca et une bassine d'eau chaude sur le sol, comme le veut la tradition. Elle avait tendu des draps blancs, du plafond au sol, quatre qui nous faisaient un cocon, un paradis blanc. « Sorella mia, ti amo …»

Nous nous sommes déshabillés lentement sans se toucher, puis nous sommes regardés, longtemps, sans bouger. Puis irrésistiblement, tout doucement, nous nous sommes retrouvés l'un contre l'autre. Nous nous sommes embrassés longtemps, de plus en plus sensuellement, jusqu'à ce que nos corps nous demandent grâce. Alors je l'ai soulevée du sol, elle a noué ses bras autour de mon cou. Je l'ai déposé sur le lit et je l'ai caressée longtemps, jusqu'à ce qu'elle se cambre et qu'elle m'attire. Elle a eu une petite réaction de douleur, je me suis arrêté, inquiet. Elle, alors, m'a serré fort pour je revienne en elle et continue. Quelques temps après, nous nous sommes endormis, heureux.

La cloche de l'église a sonné six fois, six heures du matin. J'ai sursauté, réveillant ma Chiara brusquement : « ma, cosa sta succedendo? » Je me rhabillais en vitesse et lui tendis ces vêtements : « Vite, ils vont arriver, ma sœur m'a dit qu'elle vendrait la mèche à six heures, ils ont dû nous chercher toute la nuit » L'amour de ma vie soupira et prit un air désespéré qui me fit fondre « Ah non ! pas la zuppa di pulpo, j'ai horreur de ça » !

Nous nous sommes rhabillés en vitesse, retourné les draps en vitesse pour la petite tache de sang révelatrice et nous les avons attendus. « zuppa di pulpo ! zuppa di pulpo » scandaient-ils tous ensemble. Tout

d'un coup, j'entendis la voix de ma sœur, la traître. « ho trovato, j'ai trouvé, sono qui, ils sont là ! »

Et alors, on a eu droit à tout, les blagues bien lourdes, ma mère qui est allée vérifier s'il y avait bien la petite tache de sang, « Maman, on n'est plus au moyen-âge ! », les enfants du village qui ont sauté sur le lit, les parents de Chiara qui nous ont pris dans leurs bras et plein d'hommes qui voulaient embrasser la mariée. Je me suis levé, redressé, j'ai bombé le torse et je me suis planté là : « Personne n'embrasse ma femme, à part ma sœur et la famille, les autres, reculez ! » Il y a des fois où il faut être ferme, non mais !

Ils se sont reculés et là beurk, ils nous ont présenté deux bols d'une matière noire visqueuse, peu ragoutante, en scandant de nouveau : « zuppa di pulpo ! zuppa di pulpo ». Bon sang, ils avaient laissé de l'encre ! Les saligauds. On a juste trempé nos lèvres dedans, ils étaient contents. Puis ils se sont sauvés, ma sœur, la dernière qui m'a glissé : « Bon, ils sont partis bevere de nouveau, vous avez une heure… avec un clin d'œil. On s'est rincé la bouche aux deux verres d'aqqua calda, et on a profité de cette petite heure de calme avant qu'ils ne reviennent.

On a emménagé dans une petite maison près du port. Il y avait deux pièces en bas et une chambre à l'étage. Au fond, ça ressemblait pas mal à celle où j'avais grandi, sauf que cette fois, elle était à nous. Chiara a tout fait pour qu'on s'y sente bien : des rideaux neufs, une belle nappe, des fleurs fraîches dans un vase. Elle continuait d'enseigner, moi je partais pêcher comme d'habitude. Le soir, on dînait ensemble, on se racontait notre journée, puis on montait se coucher. Elle venait toujours se blottir contre moi. Et on essayait de faire un bébé. Ou deux, des fois.

Chapitre 4 : Matteo.

Les premiers mois de notre mariage, c'était comme si on vivait dans un rêve. Je me réveillais chaque matin avec Chiara blottie contre moi, ses cheveux partout, toute nue, sa respiration tranquille. Je restais à la regarder dormir, encore surpris, que cette femme si douce, si intelligente, si belle, soit devenue ma femme. Parfois, elle ouvrait les yeux, me souriait, murmurait "buongiorno, amore mio". On restait là, serrés l'un contre l'autre, à s'embrasser et à se caresser, jusqu'à ce que les cloches de Santa Maria sonnent et qu'on se décide enfin à se lever.

Chiara enseignait à l'école primaire. Elle partait tôt le matin, les

bras chargés de livres et de cahiers, et le soir elle rentrait en me racontant sa journée, les progrès de ses élèves, les enfants en difficulté. Sa voix changeait quand elle parlait de son travail. Pour elle, on pouvait faire bouger les choses. Je l'écoutais encore et encore, fasciné par son intelligence, sa gentillesse, cette force tranquille.

Moi, c'était toujours la pêche et la Società, avec ma sœur comme associée. Mais ce n'était plus la mer, le plus important. Avant, la pêche, c'était ma vie. Maintenant, c'était juste un travail, que j'aimais, certes, mais c'était passé au deuxième plan. Ma vraie vie, c'était en rentrant, quand j'ouvrais la porte et que je la voyais m'attendre, ou quand elle revenait du travail, avec son sourire. On dînait ensemble à la petite table de la cuisine, on parlait de tout et de rien, puis on montait dans notre chambre. On s'aimait, comme deux jeunes mariés qui se découvrent, chaque jour un peu plus.

Lucia était devenue notre bonne fée. Presque tous les soirs, elle débarquait après sa journée sur L'Aurora, toujours avec du poisson frais, le meilleur. Elle s'installait à notre table comme si c'était chez elle. Entre elle et Chiara, ça collait vraiment. Elles riaient, se racontaient des secrets, se moquaient de moi quand je devenais trop sérieux. Ma sœur avait trouvé en Chiara la sœur qu'elle n'avait jamais eue, et Chiara adorait Lucia.

Un soir, je les ai surprises dans la cuisine, en train de danser pieds nus sur le carrelage, Chiara chantait à tue-tête. Elles tournaient en riant, complètement folles. Je me suis appuyé contre la porte et je les ai regardées, plein d'amour, ma sœur, ma femme. Quand elles m'ont vu, elles m'ont attrapé pour que je danse avec elles. On a tourné tous les trois dans la petite cuisine, un peu ridicules mais super heureux.

Ma mère venait tous les jours. Elle arrivait toujours avec quelque chose, un plat qu'elle avait préparé, du linge réparé, des conseils pour la maison. Elle s'était vraiment attachée à Chiara. Elles priaient ensemble devant la petite Vierge de notre chambre, elles cuisinaient, discutaient de tout. Je voyais bien que ma mère était contente. Son fils était marié, heureux, et bientôt, elle espérait avoir des petits-enfants.

Parce que tout le monde attendait le bébé. Mais les mois passaient. Toujours rien. Au début, Chiara n'en parlait pas, mais je voyais bien qu'elle se faisait du souci. Chaque mois, quand elle avait ses règles, elle devenait silencieuse, fermée. Elle s'enfermait dans la chambre, et quand je la rejoignais, elle était assise sur le lit, les mains sur le

ventre, les yeux rouges. Je m'asseyais près d'elle, je la prenais dans mes bras, je lui disais qu'il fallait attendre, que Dieu choisirait le bon moment.

Mais, au fond de moi, j'avais peur aussi. Les femmes du village posaient des questions. Pas méchamment, mais avec une curiosité insistante. La cattiva de mère Torrente : « Alors, Chiara, c'est pour quand le bébé ? Ah ce n'est pas facile, hein ? » Ma mère essayait de changer de sujet, mais je voyais bien que Chiara ne savait pas trop quoi répondre. Elle souriait, elle disait que ça finirait par arriver, mais le soir, elle pleurait contre mon épaule.

En avril 1955, ça faisait presque un an qu'on était mariés quand nous avons décidé d'aller voir un médecin spécialisé. Antonio Rossini connaissait un bon docteur à Ancône, quelqu'un de sérieux, formé dans le Nord. Un mardi matin, on a pris le train. Chiara ne disait rien pendant le trajet, elle était tendue. Je lui tenais la main tout le temps, je lui caressais les doigts, j'essayais de la rassurer comme je pouvais.

Le cabinet du docteur Mariani était situé dans une rue calme près du port d'Ancona. Le docteur était un homme d'une cinquantaine d'années, déjà les cheveux gris, des lunettes rondes, une voix douce qui mettait à l'aise. Il a examiné Chiara longtemps, avec délicatesse, posé plein de questions, pris des mesures. Puis il nous a fait asseoir tous les deux dans son bureau.

Il nous a expliqué tranquillement que Chiara avait un bassin très étroit. Ça compliquait la nidation et pouvait rendre l'accouchement difficile. Il a dit que si elle tombait enceinte, il faudrait absolument un suivi régulier et qu'elle accouche à l'hôpital, pas à la maison comme la plupart des femmes du village. Il a parlé de l'hôpital San Martino d'Ancône, assuré que le personnel était très compétent, que ça devrait bien se passer, mais qu'il fallait être prudent.

En entendant ça, Chiara a blêmi. J'ai serré sa main plus fort. Le docteur Mariani a souri, il lui a posé la main sur l'épaule, il a dit que ce n'était pas si rare, que beaucoup de femmes dans son cas accouchaient sans problème, qu'il suffisait d'être prudent. Il nous a donné ses conseils, il a dit de revenir le voir dès que Chiara serait enceinte.

Sur le chemin du retour, dans le train, Chiara n'a pas dit un mot et regardait les champs défiler sous le soleil du printemps. J'ai essayé de la rassurer, j'ai dit que tout irait bien, qu'on ferait attention, que les médecins d'Ancône étaient les meilleurs. Elle m'a souri, elle a posé sa

tête sur mon épaule, elle a murmuré qu'elle avait peur. Je l'ai serrée fort, je l'ai embrassée sur le front, et je lui ai promis que je ne laisserais rien lui arriver.

Un mois plus tard, en mai 1955, Chiara est tombée enceinte. Elle me l'a annoncé un soir de juin, pendant que je réparais mes filets sous le porche. Elle est sortie de la maison, elle s'est arrêtée devant moi. Elle avait un grand sourire qui illuminait tout son visage et ses yeux brillaient comme jamais. « Marco », elle a dit. « Sono incinta. »

Je suis resté sans bouger, le filet dans les mains. Puis d'un coup, j'ai bondi, j'ai crié, je l'ai soulevée avec douceur, je l'ai fait tourner tout doucement dans la rue jusqu'à ce qu'elle rigole et me demande d'arrêter. Les voisins sont sortis sur le pas de leur porte, ils ont applaudi. J'ai crié à tout le monde qu'on allait avoir un bébé, que j'allais être père. Chiara riait et pleurait en même temps, accrochée à mon cou.

On est allés chez ma mère pour lui annoncer la nouvelle, elle a pleuré de joie en serrant Chiara contre elle. Puis on est passés chez Antonio et sa femme, Magdelana, ils nous ont pris dans leurs bras, ils remerciaient la Vierge. Lucia a débarqué en courant, elle avait entendu les cris depuis le port. Elle a sauté au cou de Chiara, elle criait qu'elle allait être zia, qu'elle apprendrait à pêcher au bébé dès qu'il saurait marcher, qu'elle lui construirait une barque rien que pour lui.

Tout Porto Recanati était heureux pour nous. Les pêcheurs de la Società me tapaient sur l'épaule en rigolant, ils me lançaient des blagues sur les nuits blanches qui m'attendaient. Les femmes du village passaient voir Chiara, elles venaient avec des conseils, des vêtements tricotés pour le bébé, des recettes de tisanes pour les nausées, des prières à réciter pour que tout se passe bien. Après la messe du dimanche, le curé nous a bénis et a dit que Dieu nous offrait le plus beau des cadeaux. Juste, les Torrente nous regardaient d'un air mauvais.

La grossesse s'est déroulée comme un rêve. Chiara était radieuse. Elle avait ce fameux éclat qu'ont les femmes enceintes, une beauté qui semblait venir de l'intérieur. Elle a continué à enseigner jusqu'en décembre, puis elle s'est arrêtée pour rester à la maison. Son ventre s'arrondissait doucement et chaque jour, je ne pouvais pas m'empêcher de poser la main dessus, fasciné par cette vie qui grandissait là, notre enfant, le fruit de notre amour. Je lui massaisle ventre tous les soirs avec de l'huile de paraffine pour éviter les

vergetures.

Ma mère venait tous les jours. Elle cuisinait pour Chiara, préparait des plats nourrissants, lui massait les pieds quand ils étaient gonflés, et pendant qu'elles étaient assises sur le canapé, elle racontait ses propres grossesses. Lucia passait chaque soir. Elle avait appris à tricoter juste pour le bébé, alors elle passait des heures à faire des petits chaussons, des bonnets, des couvertures. Parfois, elle chantait des berceuses en caressant le ventre de Chiara ou elle parlait au bébé, lui racontait la mer, les bateaux, les poissons.

De mon côté, j'essayais de rentrer de la pêche le plus tôt possible. Je déléguais le plus possible. Je voulais profiter de chaque minute avec Chiara, savourer ces mois précieux. Le soir, on s'allongeait sur le lit, je posais la tête sur son ventre pour écouter le bébé. Au début, il n'y avait que le silence, mais à partir du cinquième mois, j'ai commencé à sentir de petits coups. Tout petits, à peine perceptibles. La première fois que j'ai senti le bébé bouger sous ma main, j'ai pleuré. Chiara m'a pris le visage, m'a embrassé, et a murmuré : « Il nostro bambino, Marco. Notre bébé. »

On avait préparé une petite chambre à l'étage. Avec Lucia, on a repeint les murs en jaune pâle et installé un berceau que le vieux Gianni avait fabriqué avec du bois de bateau. Chiara avait cousu des rideaux blancs brodés de petits poissons, mis des fleurs séchées dans un vase, accroché une image de la Vierge à l'Enfant au mur. On passait des heures là-haut, assis sur le lit près du berceau, à imaginer notre vie avec le bébé, à parler de l'avenir.

On avait choisi les prénoms. Si c'était une fille, ce serait Rosa, comme ma mère. Si c'était un garçon, ce serait Matteo. Chiara adorait ce prénom, elle disait qu'il était doux, lumineux. Matteo. Notre petit Matteo. Rosa, notre petite Rosa.

On est allés voir le docteur Mariani en septembre, puis en novembre, puis en janvier. À chaque visite, il examinait Chiara, mesurait son ventre, écoutait le cœur du bébé avec son stéthoscope. À chaque fois, il souriait, nous disait que tout allait bien, que le bébé était en pleine forme, qu'il grandissait parfaitement. Il nous rappelait juste qu'il fallait prévoir l'accouchement à l'hôpital, comme convenu. Il avait réservé une chambre au San Martino pour la fin février.

Ces mois-là, c'était vraiment le bonheur. On vivait dans une bulle, rien ne pouvait nous atteindre. Chiara était épanouie, rayonnante. Souvent, elle me disait qu'elle n'avait jamais été aussi heureuse, que

tout était parfait, qu'on allait former une belle famille.

Le soir, dans notre lit, je la serrais contre moi, elle posait mes mains sur son ventre, et on restait là, dans le noir, à sentir notre bébé bouger, à lui parler, à lui dire combien on l'aimait déjà.

Lucia avait décidé d'être la meilleure tante du monde. Elle avait acheté une canne à pêche miniature commandée chez un artisan de Recanati, qu'elle avait accrochée au mur de la chambre du bébé. « Pour quand il aura trois ans, » elle disait en riant. « Je lui apprendrai tout. »

Chiara et elle passaient des heures à imaginer la vie de l'enfant, à se demander s'il aurait les yeux noirs de Chiara ou les yeux verts des Lontano, s'il aimerait la mer comme nous ou les livres comme sa mère.

Ma mère, elle, ne s'arrêtait plus de tricoter. Elle avait fait une layette entière, des dizaines de petits vêtements, tous plus beaux les uns que les autres. Elle les rangeait bien pliés dans le tiroir de la commode de la chambre du bébé. Parfois, je la voyais, les yeux brillants, en train de toucher les petites affaires du bébé tout en murmurant des remerciements à Maria. La naissance était prévue pour le 20 février 1956, exactement vingt mois après notre mariage.

Dès janvier, Chiara avait commencé à préparer la valise pour la maternité. Elle repliait, défaisait, rangeait les vêtements du bébé, ajoutait un objet, en retirait un autre. Elle était nerveuse, impatiente, un peu anxieuse aussi, mais surtout heureuse. Elle dormait mal, se réveillait la nuit, une main sur son ventre rond. Je la prenais dans mes bras, je lui disais que tout irait bien, que bientôt on aurait le bébé avec nous, qu'on serait enfin une vraie famille.

La première semaine de février, on est allés se promener sur le port, Chiara, Lucia et moi. C'était un dimanche après-midi. Il faisait doux, le soleil était là. Chiara avançait lentement, une main dans le dos, l'autre sur son ventre. Elle devait s'arrêter souvent pour souffler, mais elle gardait le sourire. Lucia racontait des anecdotes sur les pêcheurs, elle la faisait rire. On s'est assis tous les trois sur le muret au bord de la mer, juste pour regarder les vagues.

« Je n'ai jamais été aussi heureuse », a dit Chiara, tout à coup. Elle regardait l'horizon, ses cheveux dorés par le soleil, une main posée sur son ventre. Lucia lui a pris l'autre main et l'a serrée fort. « On va avoir

notre bébé », a continué Chiara. « Notre petit Matteo, ou Rosa. Tout va être parfait. » Je l'ai embrassée longtemps, doucement. « Oui », j'ai murmuré. « Tout va être parfait. »

Les contractions ont commencé le matin du 18 février, deux jours avant la date prévue. Je dormais encore quand Chiara m'a secoué le bras pour me réveiller. Son visage était tendu, les lèvres serrées. « Marco », elle a dit. « È iniziato. Ça commence. » Elle revenait de la salle de bain : « j'ai perdu les eaux. »

Je me suis levé d'un coup, le cœur battant. Je suis allé chercher ma mère et Antonio. Ils sont arrivés en quelques minutes, avec Lucia et Magdelana, la femme d'Antonio. On a pris le train pour Ancône, la petite valise à la main, Chiara assise entre ma mère et moi, qui respirait profondément à chaque contraction.

Dans le train, elle me serrait fort la main. Les contractions étaient espacées de dix minutes, puis sept, puis cinq. Chiara fermait les yeux, respirait comme les infirmières lui avaient appris, puis elle me regardait et souriait. « Ça va », elle disait. « Ça va aller. » Les gens dans le compartiment étaient inquiets pour nous, tout juste s'ils ne respiraient pas avec elle.

« Tu vas être maman », j'ai soufflé en embrassant sa main. « Et toi, papa », elle a répondu avec un sourire.

L'hôpital San Martino était un grand bâtiment blanc près du port d'Ancône. On est arrivés vers onze heures. Les infirmières nous ont accueillis avec des sourires, professionnelles et rassurantes. Elles ont installé Chiara dans une chambre propre, draps blancs, murs vert pâle, une fenêtre ouverte sur les toits d'Ancona. Elles ont pris ses affaires, l'ont aidée à mettre la chemise d'hôpital, l'ont examinée doucement.

Le docteur Mariani est arrivé une demi-heure plus tard. Il a examiné Chiara, puis il a souri. « Tout se passe bien, signora Lontano. Le travail commence à peine. Ça va durer plusieurs heures, mais tout va bien. On va bien placer le bébé. « Vous êtes entre de bonnes mains. »

Chiara a hoché la tête, un peu inquiète. Je suis resté près d'elle, assis sur ma chaise, sa main dans la mienne. Ma mère, un peu à l'écart, faisait glisser son chapelet en murmurant des prières. Antonio, sa femme et Lucia attendaient dans le couloir.

Les heures passaient lentement. Les contractions se rapprochaient et devenaient plus fortes. À chaque pic de douleur, Chiara serrait ma main, fermait les yeux, respirait fort. Son visage devenait rouge, des

gouttes de sueur brillaient sur son front. Je lui passais un linge humide, je lui murmurais des mots doux, je lui disais qu'elle était courageuse, que j'étais fier d'elle, que bientôt tout serait terminé.

Les infirmières entraient souvent, vérifiaient Chiara, prenaient sa tension, écoutaient le cœur du bébé. Elles souriaient, disaient que tout allait bien, que le bébé descendait, allait se positionner correctement qu'il fallait juste attendre, être patiente.

À dix-sept heures, le docteur Mariani est revenu. Il a examiné Chiara, puis il a hoché la tête, concentré. « Encore une petite heure, madame. Vous vous en sortez très bien. » Chiara a esquissé un sourire. Elle était à bout de force, le visage pâle, les cheveux collés. Mais elle tenait le coup. Entre deux contractions, elle me regardait, souriait. « Bientôt, » murmurait-elle. « Bientôt, on va le voir. »

À dix-huit heures, le docteur Mariani est revenu. Cette fois, il avait l'air sérieux. Il a examiné Chiara longuement, puis il s'est redressé, la voix calme mais ferme : c'était le moment, l'accouchement commençait, je devais sortir, seuls les soignants restaient.

J'ai senti mon cœur se serrer. Je ne voulais pas partir. J'aurais tout donné pour rester à côté d'elle, lui tenir la main jusqu'au bout, être là quand notre bébé arriverait. Mais je connaissais les règles. Ma mère s'est approchée, a embrassé Chiara sur le front, a soufflé une prière, puis elle est sortie.

Je me suis penché vers Chiara. Elle avait les yeux brillants, pleins de larmes et d'émotion. Je l'ai embrassée longtemps, comme si c'était la première fois. « Ti amo, » j'ai soufflé contre ses lèvres. « Ti amo, anchio » a-t-elle répondu, la voix tremblante. « À tout à l'heure, amore mio. On va être une famille. - À tout à l'heure, » j'ai dit. « Je t'attends. Je vous attends tous les deux. »

Elle m'a souri, a posé sa main sur ma joue. Les infirmières m'ont doucement guidé vers la sortie. Dans le couloir, j'ai retrouvé ma mère, Antonio, Magdelana, Lucia. On s'est retrouvés tous ensemble dans la salle d'attente, tout au bout. Une petite pièce, des bancs en bois dur, une fenêtre sur le port. La nuit tombait. Les lumières du port s'allumaient doucement dans la brume.

On attendait.

Ma mère priait à voix basse, le chapelet serré. Antonio faisait les cent pas. Magdelana restait assise, raide, les mains crispées sur ses genoux. Lucia restait là, sans rien dire, la mâchoire serrée, sa main

toujours posée sur mon bras. Moi, je regardais la porte tout au bout du couloir, celle de la salle d'accouchement. Parfois, j'entendais des voix étouffées, des pas rapides, le bruit du matériel.

J'essayais d'imaginer ce qui se passait derrière. Chiara, en train de pousser. Le bébé qui arrivait, les médecins qui l'aidaient. Bientôt, je me répétais. Bientôt, j'allais entendre le cri de mon bébé. Bientôt, quelqu'un viendrait nous dire que tout allait bien. Que Chiara allait bien. Que le bébé allait bien. Bientôt.

Une heure passa. Puis deux.

Antonio arrêta de faire les cent pas. « C'est normal que ça prenne autant de temps ? » Il parlait un peu dans le vide, sans vraiment attendre de réponse. Ma mère a fait oui de la tête, sans lâcher son chapelet. « Pour un premier, c'est toujours long. Il faut être patient. » Mais je voyais bien qu'elle n'était pas rassurée du tout. Ses lèvres bougeaient de plus en plus vite, ses doigts accéléraient sur les grains de son chapelet.

À vingt heures, l'inquiétude a commencé à me ronger. Ça faisait deux heures et demi que nous attendions. Deux heures et demi . Le Docteur Mariani avait parlé d'une heure, peut-être un peu plus. Pas deux et demi.

Vingt heures trente. J'ai vu Mariani sortir de la salle d'accouchement. Mon cœur a fait un bond. J'ai commencé à me lever, déjà prêt à sourire, en attendant la bonne nouvelle. Mais Mariani n'est pas venu vers nous. Il a fait signe à un autre médecin dans le couloir. Ils ont échangé quelques mots à voix basse, rapidement. Je ne comprenais rien, mais je voyais bien que le docteur était tendu. Sérieux. Le deuxième médecin a hoché la tête et s'est dépêché vers la salle. Mon sourire est retombé.

Antonio s'est levé aussi. Ma mère a arrêté de prier et a levé la tête. Lucia a serré mon bras encore plus fort.

Et là, un troisième médecin est arrivé en courant, mallette à la main, filant direct dans la salle sans frapper. Un quatrième l'a suivi. Puis une infirmière que je ne connaissais pas. Les blouses blanches défilaient, entraient, ressortaient. Rapides. Trop rapides. Un drôle de ballet, tout en silence.

Mon cœur battait de plus en plus fort, j'avais l'impression qu'il allait exploser. Mes mains tremblaient. Je me suis levé, j'ai fait un pas vers le couloir. Antonio m'a attrapé le bras. « Attends », il a soufflé. Plus

personne ne parlait. Les questions nous rongeaient, mais personne n'osait les poser. Qu'est-ce qu'ils faisaient ? Pourquoi tout ce monde ? Pourquoi tout ce mouvement ? Pourquoi personne ne venait nous parler ?

Ma mère s'est remise à prier, plus fort, presque en criant. « Santa Maria, Madre di Dio, prega per noi… » Vingt et une heures. Une jeune infirmière blonde est sortie de la salle. Elle marchait vite, presque en courant, la tête baissée. En passant devant nous, j'ai vu son visage. Elle pleurait. Les larmes coulaient sur ses joues. Elle est partie tout au bout du couloir. Là, je me suis levé d'un coup. J'ai senti le sang se glacer dans mes veines. Antonio a essayé de me retenir, mais je me suis dégagé. J'ai avancé de deux pas.

Puis les deux autres docteurs ont suivi. Leurs visages étaient tendus, graves. Ils ont évité nos regards, fuyant presque. On sentait que quelque chose n'était pas normal, que la vie n'était plus à sa place. « Marco », Lucia m'a appelé derrière moi, la voix cassée. Ma mère s'est mise à pleurer, serrant son chapelet contre elle. Quelques minutes plus tard, le docteur Mariani est venu nous voir. Il marchait lentement. Les épaules basses. Le visage fermé, fatigué. Il avait enlevé ses lunettes, il les serrait dans sa main.

Il s'est arrêté devant nous.

Il nous a regardés un par un. Puis il a croisé mon regard. Il a ouvert la bouche, a fermé les yeux une seconde, et sa voix est sortie, toute faible. « Je suis désolé. Au dernier moment, le bébé s'est mal présenté. On a tout essayé. On n'a rien pu faire. » Il s'est tu. Il a pris une grande respiration. Puis il a ajouté, presque en murmurant :

« Qu'ils reposent en paix. La mère et le fils. »

Alors, je suis tombé, le visage livide, on aurait dit que mon sang avait quitté mon corps, que ma conscience était partie rejoindre mon épouse et mon fils. Je le voulais de toute mon âme, les retrouver dans le paradis blanc, s'il existait, ce dont je doutais, alors je suis resté, un peu, mon cœur est reparti à contre temps, contre ma conscience et peut-être, ma volonté

Chapitre 5 : Lucia Lontano.

Je tenais le bras de mon frère quand on a appris les terribles nouvelles. Je me rappelle encore très clairement ce jour-là, le jour où

tout a basculé dans nos vies. Je ne me souviens pas de tout dans les moindres détails, je ne pourrais pas raconter minute par minute ce qui s'est passé. Mais il y a une image qui ne me quitte jamais, comme une tache indélébile dans ma mémoire : Marco, à genoux dans le couloir froid de l'hôpital, les yeux complètement vides, incapable de faire le moindre geste pour se relever.

C'est le docteur Mariani qui était venu nous annoncer la nouvelle, d'une voix qui tremblait un peu mais qui restait ferme : « Qu'ils reposent en paix. La mère et le fils. » Ces mots ont claqué dans l'air comme une porte qui se referme à jamais. Je crois que je n'oublierai jamais ce moment-là, ni le cri de ma mère qui a résonné dans tout le service, un cri qui semblait sortir du plus profond d'elle-même, comme si on lui arrachait le cœur. Antonio s'est appuyé contre le mur, le visage pâle, plus blanc encore que la chemise qu'il portait, les traits tirés par la douleur. Magdelana pleurait en silence, les mains plaquées contre sa bouche pour retenir ses sanglots.

Mais le pire, c'était Marco. Il n'a pas hurlé, il n'a pas pleuré, il n'a pas perdu connaissance non plus. Il s'est juste effondré sur ses genoux, comme si ses jambes avaient cessé de le porter d'un coup, brisé net. Il est resté là, planté au milieu du couloir, sans bouger, les yeux écarquillés mais sans vie, comme si tout ce qu'il était avait disparu d'un seul coup, comme si la lumière qui l'habitait s'était éteinte.

On a essayé de le relever, Antonio, le docteur et moi, mais il n'y avait rien à faire. Il ne disait rien, il ne pleurait pas, il ne réagissait même pas. Il était là, à genoux, les mains posées sur ses cuisses, le regard fixé vers le sol. Les médecins nous ont dit que c'était le choc, qu'il fallait lui laisser du temps, que ça passerait avec les jours.

Mais on a vite compris que ça ne passerait pas tout de suite.

On l'a allongé dans une chambre, sur un lit tout blanc, et il est resté là toute la nuit, sans bouger, sans parler. J'étais assise à côté de lui, sur une chaise métallique, à lui tenir la main comme si ça pouvait le ramener parmi nous. Sa main était froide, molle, vide de toute énergie, comme s'il était déjà parti ailleurs, très loin.

Au petit matin, il a ouvert les yeux, ou du moins il a relevé les paupières, mais il avait le regard de quelqu'un qui ne voit plus rien. Il s'est assis sur le lit, docilement, mais ce n'était plus Marco. C'était comme une poupée, un pantin sans ficelles. Il répondait quand on lui parlait, il se levait si on lui demandait, il mangeait si on lui mettait une assiette devant lui, il marchait si on le poussait un peu, mais il ne

disait rien. Il ne versait aucune larme, il ne laissait rien paraître. On aurait dit qu'il ne ressentait plus rien du tout.

Alors, il a fallu que je prenne les choses en main. Je n'en avais pas spécialement envie, mais il n'y avait personne d'autre pour le faire.

J'ai tout organisé, les funérailles, les papiers, les démarches. Chiara et le petit Matteo dans le même cercueil, elle qui tenait son bébé contre elle comme pour le protéger encore, même dans la mort. Le curé qui récitait ses prières, les femmes du village toutes habillées en noir, les hommes qui portaient le cercueil jusqu'au cimetière communal. Marco suivait, le regard vide, les mouvements mécaniques, pas une larme, pas un mot.

Devant la tombe, ma mère s'est écroulée, terrassée par la douleur. Antonio et Magadelana sanglotaient. Moi, je suis restée debout, droite, les larmes coulant silencieusement, parce qu'il fallait bien que quelqu'un tienne le coup, maintenant que Marco ne le pouvait plus.

Les semaines ont passé, lentes, pénibles. Les voisins venaient nous voir, apportaient des plats chauds, des paroles réconfortantes, quelques prières. Marco vivait dans une maison devenue silencieuse, assis sur le lit où il avait fait l'amour avec Chiara, à fixer le mur pendant des heures. Je passais chaque jour, je le forçais à avaler quelque chose, à se lever, à sortir prendre un peu l'air. Il me suivait sans discuter, comme un enfant obéissant.

La Società, la coopérative des pêcheurs, continuait de tourner. Les pêcheurs sont venus me voir, inquiets pour Marco, inquiets aussi pour leur travail. J'ai repris les rênes, pas parce que je le voulais, mais parce qu'il le fallait bien. J'ai géré les comptes, négocié les ventes, organisé les sorties en mer. Les pêcheurs m'ont suivie, certains par respect pour Marco et sa famille, d'autres parce qu'ils n'avaient pas vraiment le choix.

Et puis les mois ont passé. Voilà maintenant un an que Chiara et Matteo sont partis, un an que Marco n'était plus que l'ombre de lui-même. On était en février 1957. Il continuait de pêcher, tous les matins il prenait la mer avec la Santa Lucia, lance ses filets, ramenait sa prise le soir. Il faisait tout machinalement, par habitude, sans y penser. Il ne parlait presque plus. Juste quelques mots, juste ce qu'il faut pour répondre : « Sì », « No », « Grazie ». Rien de plus.

Nous sommes allés voir les médecins, d'abord Mariani, puis un psychiatre d'Ancona. Ils ont parlé de traumatisme profond, ont dit que

ça pouvait durer des années. Ils lui ont prescrit des médicaments, qu'il prend sans discuter, mais rien ne change. Marco reste enfermé dans son silence.

Un jour, il y a quelques mois, ma mère est venue me voir, en pleurs. Elle m'a dit qu'elle avait perdu son fils le même jour que sa belle-fille et son petit-fils, que Marco était parti avec eux. Je l'ai prise dans mes bras, je lui ai dit qu'elle se trompait, que Marco reviendrait peut-être, qu'il fallait garder espoir. Mais au fond, je n'en étais pas si sûre moi non plus.

Tous les jours, je continuais d'aller le voir. Je lui apportais à manger, je nettoyais sa maison, je vérifiai qu'il était encore là, vivant. Il me regardait avec toujours ce même regard éteint, il me remerciait d'une voix sans émotion. Parfois, je restais un peu plus longtemps, assise à la table de la cuisine, à lui parler toute seule. Je lui racontais la Società, les nouvelles du village, les histoires des pêcheurs. Il hochait la tête, mais je me demandais s'il écoutait vraiment.

C'était comme ça qu'on vivait, depuis deux ans. On faisait semblant de croire que tout allait finir par s'arranger, mais au fond, on ne savait pas si Marco reviendrait. Pourtant, je continuais à espérer, un peu, chaque jour, même si c'était de plus en plus difficile. Au final, il ne restait plus que l'espoir. Rien d'autre. C'était comme un fil fragile auquel on se raccrochait, parce qu'il n'y avait rien d'autre à faire.

Autour de moi, tout le monde semblait avoir repris le cours de sa vie, comme si la tempête était passée. Sauf Marco. Lui, il restait bloqué, à la traîne, comme une ombre parmi les vivants. Moi aussi, j'avais fini par avancer, à retrouver une sorte de normalité, mais ça me donnait mauvaise conscience. J'avais honte d'aller mieux, alors que mon frère, lui, s'enfonçait dans sa peine jour après jour. Mais je ne pouvais pas faire autrement, alors j'essayais de me convaincre que c'était ce que Chiara aurait voulu.

C'est à ce moment-là que Paolo est revenu. Paolo Gentili. Le même Paolo qui, des années plus tôt, avait été effrayé par Marco sous la barque. Celui qui me lançait des regards discrets lors des réunions de la Società, qui profitait des moments volés pour essayer de m'embrasser, toujours un peu maladroit, un peu pressé. Après cette histoire sous la barque, il était parti faire son service militaire en 1954, comme beaucoup de garçons du village, puis s'était engagé dans la Marina Militare pour quelques années.

On l'avait presque oublié, lui aussi. Mais là, il était réapparu. Il

avait vingt-cinq ans, ce n'était plus du tout un gamin. Il dégageait quelque chose de différent, une assurance tranquille qui n'existait pas avant. On sentait que l'armée l'avait changé : il était plus grand, plus costaud, le regard droit, le pas décidé. Et il était beau.

Ses traits de petit gamin effrayé s'étaient affermis, son regard apeuré était devenu perçant, interrogateur et profond. Un petit sourire amusé semblait flotter en permanence sur des lèvres qui paraissaient bien douces.

Je me souviens du matin où je l'ai croisé au port, en train de décharger des caisses avec son père Stefano. Je passais par-là, comme d'habitude, sans ne m'attendre à rien. On s'est juste salués, un bonjour banal. Mais il m'a souri, un vrai sourire, comme si tout ce temps n'avait pas compté. Il a dit : « Ciao, bella Lucia. Ça fait longtemps. » Et tout a recommencé, sans qu'on se l'explique vraiment.

On s'est revus, d'abord par hasard, puis parce qu'on en avait envie. Cette fois, ce n'était plus en cachette, plus besoin de se cacher derrière les filets ou les portes closes. On marchait ensemble sur le port, on discutait sans fin, on riait, on se racontait nos vies comme si on avait des années à rattraper. Paolo me parlait de l'armée, des nuits à la caserne, des rues de Naples, des copains qu'il s'était fait, et de tout ce qu'il avait vu.

Moi, je lui racontais la Società, les sorties en mer, la vie à Porto Recanati qui continuait, malgré tout. On évoquait Chiara, Matteo, Marco, les souvenirs qu'on avait en commun. Un jour, il m'a dit qu'il était désolé, qu'il ne trouvait pas les mots pour parler de ce qui s'était passé. Je lui ai répondu qu'il n'y avait rien à dire, que parfois la vie était juste cruelle, et qu'on devait continuer malgré tout.

« Et toi ? » il m'a demandé, le regard sérieux, en me prenant la main. « Comment tu vas, toi ? » J'ai haussé les épaules. « Vado. Je tiens debout. » C'était tout ce que je pouvais dire, parce que c'était vrai et que c'était déjà beaucoup. Il m'a pris l'autre main, doucement. « T'es forte, Lucia. Tu l'as toujours été, tu sais ? » Je me suis laissée glisser contre lui, il a caressé mes cheveux courts.

Ce jour-là, on s'est embrassés sur le port, sans se cacher, devant tout le monde. Les vieilles dames installées sur leur banc nous ont fusillés du regard, choquées par notre audace. Les hommes ont sifflé, comme s'ils avaient vu un spectacle inhabituel. Mais j'en avais assez de faire

attention à ce que pensaient les autres. Paolo aussi. On avait trop attendu. On a décidé de ne plus se cacher, de vivre notre histoire au grand jour. Finis les secrets et les faux-semblants, finis les rendez-vous volés et les regards en coin. On avait déjà perdu assez de temps à cause des convenances et des rumeurs. On s'aimait, c'était tout ce qui comptait.

Ma mère, évidemment, a râlé. Pour elle, une femme respectable ne se promenait pas ainsi au bras d'un homme sans être mariée. Elle répétait que les gens allaient parler, que je me faisais du tort, et que j'oubliais ce que je devais à la famille. Je lui ai répondu calmement que l'on n'était plus en 1920, que les gens avaient toujours quelque chose à dire, que je n'étais plus une gamine, que j'étais adulte, et que j'étais capable de faire mes propres choix. Elle m'a regardée comme si elle ne me reconnaissait plus, mais au fond, elle savait que je ne céderais pas.

Marco, lui, n'a rien dit. Un jour, j'ai amené Paolo chez lui, pour faire les présentations. Paolo a tendu la main, poli et respectueux : « Signor Lontano, enchanté. » Marco a juste serré sa main, sans sourire, puis il a tourné la tête vers la fenêtre. Il n'a rien ajouté. Paolo m'a regardée, un peu inquiet, mais je lui ai fait signe de ne pas s'en faire. Je savais que Marco avait besoin de temps.

Avec Paolo, la vie était simple, légère. On se voyait tous les jours. Il partait pêcher avec son père, moi je m'occupais de la Società, puis le soir on se retrouvait, chez lui ou chez moi. On dînait ensemble, on parlait de tout et de rien, on riait beaucoup. Et oui, on faisait l'amour. Sans honte, parce qu'on était adultes, parce qu'on était bien ensemble, et parce qu'on n'avait plus envie d'attendre ni de se priver de ce bonheur.

Les commères du village, la mère Torrente en tête, ne se gênaient pas pour parler dans mon dos. J'entendais dire que je n'avais pas de pudeur, que je faisais honte à la famille, que je me comportais comme una zoccola. Certaines disaient même que c'était la faute de Marco, qu'il ne m'avait jamais surveillée, que j'avais toujours été trop indépendante. Mais leurs paroles glissaient sur moi, je ne leur accordais plus d'importance. J'avais trop souffert pour laisser ces commérages m'atteindre. Je savais ce que je valais.

Paolo, lui, s'en moquait aussi. Il disait que dans dix ans, tout ça serait oublié, que personne ne se rappellerait des paroles des vieilles. Ce qui comptait, c'était nous, notre bonheur, pas les ragots. On était heureux, vraiment heureux. Après deux ans à tout porter, à faire

semblant d'être forte pour tout le monde, j'avais enfin le droit d'être juste moi. Avec Paolo, je redevenais Lucia, tout simplement. Pas la sœur de Marco, pas la patronne de la Società, pas la femme courageuse que tout le monde attendait. Juste moi, avec mes qualités et mes faiblesses.

Mais il y avait toujours ces ombres, celle de Chiara et Matteo. Elles étaient partout, dans mes souvenirs, dans chaque coin de la maison, dans la voix de Marco quand il parlait peu, dans le regard des gens. Je pensais à eux tous les jours. Je revoyais Chiara et son sourire, sa voix douce, ses éclats de rire dans la cuisine, sa façon de prendre Marco par la main, de le regarder avec tant d'amour.

Je me souvenais aussi de la tendresse avec laquelle elle posait la main sur son ventre en parlant à Matteo. Parfois, quand j'étais dans les bras de Paolo, quand on riait ensemble ou qu'on se parlait à voix basse le soir, après l'amour, nus tous les deux, la culpabilité me rattrapait. Coupable d'être vivante, d'être heureuse, d'avoir encore la chance d'aimer et d'être aimée alors qu'elle n'était plus là.

Je continuais d'aller au cimetière chaque semaine. Je m'asseyais devant la tombe de Chiara et Matteo, je leur parlais longtemps. Je leur racontais tout ce qui se passait : la Società, Paolo, Marco, les petits et grands soucis du quotidien. Je lui demandais pardon d'être heureuse sans eux, je lui promettais de prendre soin de Marco, de ne pas l'abandonner.

Marco, c'était lui qui m'inquiétait le plus. Il restait enfermé dans sa douleur, comme s'il n'arrivait pas à respirer autrement. J'aurais voulu l'aider, mais je ne savais plus comment. Parfois, je me répétais que l'espoir, c'était simplement ça : croire, croire envers et contre tout qu'un jour il reviendrait vers la lumière.

Même si ça devait prendre une éternité, même si c'était dur, même si personne n'y croyait plus vraiment. Mais il ne s'améliorait pas. Les médecins répétaient qu'il devrait quitter Porto Recanati, aller ailleurs, respirer un autre air. Trop de souvenirs ici, disaient-ils. Il ne guérirait jamais s'il restait. Mais Marco ne voulait pas partir. En réalité, il ne voulait rien. Il était juste là, présent sans vraiment l'être, à exister, à respirer, à aller pêcher comme un automate.

Il maigrissait de jour en jour. Il mangeait à peine. Et il ne dormait plus non plus, ou très mal. Je le savais parce que, certaines nuits, je passais devant chez lui et je voyais la lumière filtrer à travers les rideaux. Il était assis sur son lit, le regard perdu dans le vide, les mains

croisées sur ses genoux, comme s'il attendait quelque chose qu'il savait ne jamais revenir.

Ma mère pleurait chaque fois qu'elle le croisait. Antonio et Magdelana s'inquiétaient, eux aussi. Les pêcheurs de la Società me demandaient sans cesse de ses nouvelles, s'il allait mieux, s'il y avait du progrès. Je leur répondais que oui, que ça allait, qu'il fallait juste de la patience, que la tristesse ne partait pas du jour au lendemain.

Je mentais, bien sûr. Car la vérité, c'est que Marco disparaissait, un peu plus chaque jour, comme une ombre qui s'efface au soleil couchant. Il n'avait jamais vraiment repris pied. Et, au fond de moi, je ne croyais plus qu'il y arriverait un jour.

Et moi ? J'étais perdue. Je ne savais pas quoi faire, ni comment l'aider. Je me sentais impuissante, inutile, comme si j'essayais de retenir l'eau entre mes doigts. La veille, j'étais passée chez lui. J'avais préparé de la soupe et du pain, en espérant qu'il mangerait un peu. Il en avait avalé quelques bouchées, sans même lever les yeux, comme s'il suivait un geste appris par cœur, par habitude plus que par faim. Puis il avait reposé sa cuillère, s'est tourné vers la fenêtre, regardant le port, la mer, ce même horizon qu'il fixait chaque jour sans vraiment le voir.

« Lucia », il a murmuré d'une voix rauque. J'ai sursauté, me suis tourné vers lui, pleine d'espoir, la voix vibrante : « Oui, Marco ? » ai-je répondu. « Tu es heureuse avec Paolo ? » J'ai hésité, surprise par sa question. « Oui… Oui, je suis heureuse. » Il a hoché la tête, lentement, comme s'il avait du mal à comprendre ce que ça voulait dire, le bonheur. « Tant mieux. - Et toi, Marco ? Comment tu te sens ? »

Il n'a pas répondu tout de suite. Son regard est resté perdu vers la mer, les épaules voûtées. Puis il a soufflé, tellement bas que j'ai eu du mal à l'entendre : « Je suis fatigué, Lucia. Tellement fatigué. » J'ai senti mon cœur se serrer. J'ai posé ma main sur la sienne, timidement. « Je sais, fratello, amore. » Je sais. » Je l'ai pris dans mes bras, il me semblait frêle comme un enfant, lui si fort, avant. « Tout me fait mal. Respirer me fait mal. Me réveiller me fait mal. Vivre me fait mal. » J'ai pris son visage entre mes doigts : « Je suis là, Marco… »

Il a soupiré : « J'aimerais juste dormir. Dormir sans jamais me réveiller. »Les larmes me sont montées aux yeux, mais je les ai retenues. Il fallait que je sois forte, encore et toujours. « Dis pas ça. S'il te plaît. » Et pour la première fois depuis des mois, il m'a vraiment regardée. Ses yeux étaient brillants, pleins de tristesse et de fatigue. «

Tu as été forte pour tout le monde, Lucia. Trop forte. Tu as tout porté, tout le monde. Mais tu ne peux pas me porter, moi. Je suis trop lourd. » Je me suis blottie contre son épaule, comme toutes les fois où c'était lui le plus fort : « Marco, s'il te plaît… »

Il a esquissé un sourire, le premier depuis deux ans. Un vrai sourire, triste et sincère. « Tu es la meilleure sœur du monde, Lucia. La meilleure. » Il s'est levé, a traversé la cuisine sans un mot, et s'est enfermé dans sa chambre.

Je suis restée là, seule dans la cuisine silencieuse, et j'ai pleuré doucement, sans bruit, pour ne pas qu'il m'entende.

Le lendemain, j'ai voulu le revoir. Il était déjà parti pêcher sur la Santa Lucia. J'ai pris l'Aurora et j'ai ramé jusqu'à lui, le cœur lourd. Il m'a vue approcher, mais il n'a pas réagi. Il continuait à tirer ses filets, les gestes lents, méthodiques, comme s'il était ailleurs. Le ciel était couvert, la mer grise, et tout semblait suspendu, comme si le temps s'était arrêté. Je me suis approchée un peu plus, jusqu'à ce que nos barques se frôlent presque. Je l'ai appelé doucement, mais il n'a pas répondu. J'ai vu ses mains trembler légèrement alors qu'il dénouait un sac de poissons. Ses yeux étaient rouges, fatigués, et il avait l'air plus vieux de dix ans.

Je me suis assise dans ma barque, sans un mot, juste là, à ses côtés. Je n'avais plus de conseils, plus de mots rassurants. Je n'avais que ma présence, et l'espoir, ténu, fragile, que ça suffirait peut-être à lui rappeler qu'il n'était pas seul. Que, malgré tout, je serais là, aussi longtemps qu'il en aurait besoin. Même si parfois je doutais de moi, de ma capacité à vraiment aider, au fond j'étais décidée à ne jamais l'abandonner. « Ciao, Marco. - Ciao, Lucia. »

On est restés côte à côte, à pêcher en silence, le clapotis de l'eau et le chant des oiseaux nous entourant. Ce moment m'a rappelé tant de souvenirs d'enfance : les après-midis d'été, la lumière dorée sur l'eau, et Marco, patient, qui me guidait, me montrait comment tenir la canne, comment attendre. Il avait ce don de rendre tout simple, de faire disparaître le monde autour.

Ce jour-là, j'ai retrouvé cette sensation, comme si le temps s'était arrêté, comme si tout redevenait possible. Je crois que ça lui a fait du bien aussi. Je l'ai senti un peu plus léger, moins accablé par ses soucis.

Puis, d'un ton calme et avec un regard perdu au loin, il a murmuré : « Paolo est peut-etre un bon homme. Tu as certainement fait le bon

choix. Je regrette de l'avoir terrorisé, il y a quelques années, j'étais obtus.» Ses mots sont tombés comme une caresse sur mes doutes, sur mes peurs, et m'ont apporté un peu de paix. « Grazie, Marco. - Prends soin de toi, sorella. - Toi aussi, fratello. Promets-le-moi. » Il est resté silencieux, comme s'il ne voulait pas promettre quelque chose qu'il n'était pas sûr de pouvoir tenir. Ce silence en disait long, mais je l'ai accepté, parce que je savais qu'il faisait de son mieux.

Ce soir-là, j'étais avec Paolo, dans sa petite maison près du port, un endroit simple mais chaleureux, qui sentait la mer et le bois. On avait dîné ensemble, puis on s'était allongés sur le lit, blottis l'un contre l'autre. Il m'a caressé les cheveux avec tendresse, en me disant qu'il était bien avec moi, qu'il adorait faire l'amour avec moi, que j'étais superbe et que je lui donnais tout ce qu'un homme pouvait désirer. Sa voix était douce, pleine d'espoir et de certitudes.

Je l'écoutais, je souriais. Je sentais son amour m'envelopper, et j'étais heureuse, vraiment heureuse, comme je l'avais rarement été. Mais malgré cette joie, une inquiétude persistante restait tapie au fond de moi. Cette peur sourde que tout puisse s'effondrer d'un instant à l'autre, que ce bonheur soit fragile, éphémère, prêt à s'envoler comme tant de choses dans ma vie. J'avais peur que la vie me reprenne ce qu'elle m'avait offert, sans prévenir.

Je pensais à Chiara, à son absence qui me pesait toujours. Je pensais à Marco, à ses silences, à ses blessures. Je repensais à tous ces moments difficiles que nous avions traversés deux ans plus tôt, à toutes ces pertes, à la douleur qui semblait ne jamais disparaître complètement.

Et alors que je regardais Paolo, alors que ses bras me serraient plus fort, je me suis demandé, sincèrement, combien de temps ce bonheur allait durer. Est-ce qu'on pouvait vraiment croire à une vie simple et paisible ? Ou est-ce que le bonheur était forcément quelque chose de fragile, qu'il fallait savourer sans jamais cesser de craindre qu'il ne disparaisse ? Cette question est restée avec moi, suspendue dans l'air, tandis que la nuit tombait doucement sur le port, et que Paolo murmurait des mots d'amour à mon oreille.

Puis un mois, mes règles ne sont pas venues, je ne me suis pas inquiétée plus que ça, je n'avais jamais eu un cycle très régulier. Cependant je voulais en avoir le cœur net. J'allais chez le Dottore Mariani, toute seule sans en parler à Paolo. Il m'examina, écouta mon ventre, et se redressa en souriant : « J'ai enfin une bonne nouvelle pour ta famille, elle va s'agrandir, je dirais, dans six mois, à peu

près… » Je restai silencieuse, nous n'avions jamais évoqué le sujet des enfants avec Paolo, nous vivions notre amour au jour le jour, intensément, comme des adolescents très matures.

Le dottore me regarda, incertain, « tu ne dois pas avoir peur, c'est la plus belle chose qui puisse arriver à une femme . » Cette réflexion, emplie du machisme propre à cette époque, et un peu inattendue de sa part, lui qui avait laissé mourir ma belle-sœur et mon neveu, me blessa un peu. Je le remerciai, payai et repartis, le laissant perplexe.

Quand j'en parlais à Paolo, il resta silencieux, je le regardais, l'interrogeant : « Tu es heureux ? Parle-moi » Il serra les dents, le regard dur : « Tu aurais pu faire attention, quand même ! » Je me relevai, quittai ses bras « Et toi, alors, tu restais bien tranquille au fond de moi, plantant tes graines, sans te soucier des conséquences ! Pourquoi c'est toujours aux femmes de faire attention ! » Il me scruta d'un air dur que je ne lui connaissais pas : « Je ne suis pas prêt à être père, et en plus, qui me dit qu'il est de moi ? Tu as la réputation d'être une fille légère, ma mère m'a dit que tu n'avais pas une bonne réputation. Je le savais mais tu es si jolie… »

Alors je le giflai, de toutes mes forces, de toute ma colère accumulée. Il faillit tomber. Et je me dressai, en colère comme je ne l'avais jamais été de toute ma vie : « Fous-moi le camp, stronzo, dégage de chez moi ! Je ne regrette qu'une chose, c'est que mon frère ne t'ait pas cassé ta sale gueule la première fois que tu as posé tes pattes sur moi. »

Il ricana, la main posée sur sa joue meurtrie : « Ton frère ? Il n'est même plus capable de pisser tout seul ! » Je ramassai une statuette en bronze posée sur la cheminée et m'avançais vers lui. Il recula et je revis son ancienne peur dans ses yeux. Il reprit ses vêtements, passa la porte et disparut. Je l'aurais tué, je crois bien.

Chapitre 6 : Leonardo.

Je suis restée assise sur le lit un long moment, incapable de bouger, juste pour reprendre mon souffle. La colère, qui m'avait d'abord envahie tout entière, s'est peu à peu dissipée, laissant derrière elle une tristesse lourde, presque collante. Je me suis sentie complètement dupée, prise au piège de mes propres illusions. J'avais cru à cette histoire, à l'amour, à la promesse d'une vie nouvelle qui s'ouvrait devant moi. Mais la réalité, elle, était bien plus cruelle. Je n'avais été pour Paolo qu'un passe-temps, une distraction agréable, une aventure sans lendemain. Il ne s'intéressait pas vraiment à la personne que j'étais ; ce qui lui plaisait, c'était mon corps, rien d'autre. Basta. Je me suis dit qu'il pouvait aller se faire voir, ce salaud, ce lâche qui n'avait même pas eu le courage de rester.

Après un long moment à ressasser tout ça, je me suis enfin levée. J'ai rassemblé mes affaires, enfilé mes vêtements d'un geste automatique, et je suis sortie de chez moi comme on s'échappe, presque en courant, pour aller chez mon grand frère. Sa porte était ouverte, comme toujours, il ne fermait jamais. Je me suis laissé tomber à côté de lui sur le canapé, sans un mot. Il a juste levé la tête, m'a offert un sourire fatigué mais sincère, comme un signe qu'il était encore là, malgré tout.

J'ai pris sa main dans la mienne, puis, d'un geste timide, j'ai soulevé un peu mon chemisier et posé ses doigts sur mon ventre. J'ai vu dans ses yeux cette lueur d'incrédulité, puis la compréhension, lente mais profonde ; comme si, d'un coup, tout s'éclairait dans sa tête. Il m'a regardée, les yeux brillants d'une émotion retenue, et d'une voix que je n'avais pas entendue depuis des années, une voix pleine de tendresse, il a murmuré : « Paolo ? » J'ai hoché la tête, un peu amère : « Parti. Il a eu la trouille, ce crétin. »

Marco a esquissé un sourire, plus vrai que les autres : « Tu vas être maman, petite sœur ? » J'ai soupiré, un peu lasse, mais soulagée de pouvoir enfin le dire à quelqu'un : « On dirait bien… et toi, tu vas devenir zio. » Il s'est redressé, presque tout de suite, et il a dit en riant : « J'ai faim, je t'aime, je crois que je suis enfin revenu. » Là, j'ai craqué, complètement.

Toutes les larmes que j'avais accumulées depuis des mois, toute la douleur, le deuil, la peur, le manque de mon frère, le soulagement de le retrouver enfin, tout est sorti d'un coup, impossible à retenir. Marco m'a serrée contre lui, il me berçait doucement, murmurant des mots

fraternels, rassurants, comme quand j'étais petite, et moi, je pleurais, vraiment, pour la première fois depuis longtemps.

Quand je n'ai plus eu de larmes à verser, Marco s'est levé, silencieux. Il est allé dans la cuisine, a sorti une casserole, l'a remplie d'eau et l'a posée sur le feu. Il s'est tourné vers moi avec un petit sourire : « Pasta ? » J'ai essuyé mes yeux, et, malgré la tristesse, j'ai réussi à rire, un vrai rire, presque étonnée de moi-même : « Oui, va bene, pour ta sœur qui va être une fille-mère ! »

Il a souri, un sourire complice : « Tu veux que je te le ramène, ce petit con, que je lui fasse comprendre deux-trois choses ? » J'ai secoué la tête, sérieuse tout à coup : « Non, surtout pas. Ce sera mon bébé, rien qu'à moi. Paolo peut aller crever. » Et au fond, c'est exactement ce qui s'est passé. Dès le lendemain, il a complètement disparu de ma vie. Il a fui ses responsabilités en se réengageant dans la Marina Militare, et il est reparti sur la Nave Hedia, ce navire qui a coulé sans laisser de traces quelques mois plus tard…

Les jours qui ont suivi, j'ai retrouvé mon frère. Pas tout à fait le Marco d'avant, celui d'avant la catastrophe, mais un Marco vivant, présent, qui recommençait à s'intéresser au monde autour de lui. Il s'était réveillé, en quelque sorte, sorti de ce long sommeil sans rêves dans lequel il était enfermé depuis trop longtemps. Il se levait chaque matin, préparait son petit-déjeuner, me demandait si j'avais bien dormi. Il remangeait, avec de l'appétit, comme s'il redécouvrait le goût des choses simples. Il parlait, parfois il riait même, d'un rire timide mais sincère. Bien sûr, il y avait des moments de tristesse que nous partagions, quand nous allions au cimetière. Il avait continué la mer, retourné pêcher sur la Santa Lucia, mais cette fois, il revenait avec des histoires, des anecdotes sur les pêcheurs, la mer, les poissons, la vie du port.

Ma mère pleurait de bonheur en le voyant de nouveau présent. Antonio et Magdalena passaient nous voir régulièrement, contents et rassurés de retrouver le Marco d'autrefois, celui qu'ils connaissaient. Les pêcheurs de la Società venaient me parler, certains me disaient que c'était comme si le patron était revenu, qu'il reprenait les choses en main, qu'il retrouvait peu à peu sa place et son autorité naturelle.

Mais ce qui changeait tout, c'était le bébé. Mon bébé. Son futur neveu ou nièce. Marco en parlait tout le temps, comme s'il trouvait là une nouvelle raison de vivre. Il me demandait chaque jour comment j'allais, s'il y avait quelque chose qui n'allait pas, s'il pouvait faire quelque chose pour moi. Il m'accompagnait chez le docteur Mariani

pour les visites, posait plein de questions, parfois très techniques, sur la grossesse, l'accouchement, tout ce qu'il fallait prévoir. Je voyais qu'il voulait tout comprendre, tout anticiper, pour être prêt.

Un soir, alors qu'on rentrait du marché, il m'a dit, très sérieusement : « Je vais être le meilleur zio du monde, sorella. Je te le promets, ce bébé ne manquera jamais de rien. » J'ai senti les larmes monter, j'ai murmuré : « Merci, Marco. » Il m'a serrée contre lui et a répondu doucement : « Non, c'est moi qui te dois tout. Tu m'as ramené à la vie, toi et ce bambino. »

Mais si Marco reprenait goût à la vie, dans le village, les choses étaient loin d'être aussi simples pour moi. Au début, au fur et à mesure que mon ventre s'arrondissait, ce n'étaient que des regards, parfois insistants, parfois fuyants. Les femmes, Attilia Torrente, en tête, assises sur les bancs devant l'église, me fixaient et se mettaient à chuchoter dès que je passais près d'elles. Les vieilles secouaient la tête, l'air indigné, comme si j'avais commis le pire des crimes. Les hommes, eux, détournaient les yeux, gênés, comme s'ils avaient honte à ma place. J'ai senti peu à peu le poids du jugement s'abattre sur moi, comme une chape de plomb. Je savais que j'allais devoir affronter bien plus que la solitude.

Mais j'étais décidée : ce bébé serait ma force, et Marco, mon roc. On s'était promis de continuer à avancer, coûte que coûte, peu importe les obstacles. Pourtant, très vite, les remarques ont commencé à pleuvoir, à peine dissimulées sous des airs de compassion ou de commérages. Les gens du village ne se privaient pas : « Ah, la pauvre Lucia, enceinte sans mari… », « Quelle honte pour les Lontano… », « Et dire que Marco était si respectable… », « Paolo Gentili a bien fait de quitter une fille pareille… » Chaque phrase me touchait, parfois en plein cœur, même si j'essayais de faire semblant de ne rien entendre.

Au début, ma mère tentait de prendre ma défense. Je voyais bien qu'elle voulait croire que tout irait bien, que les choses finiraient par se tasser. Mais au fond, je sentais bien sa honte, comme une ombre qui flottait entre nous. Rosa Lontano, droite comme un i, toujours digne, pieuse jusqu'au bout des ongles, se retrouvait à vivre avec une fille-mère sous son toit. C'était au-dessus de ses forces. Je savais qu'elle m'aimait, ça ne faisait aucun doute, mais cette situation la dépassait complètement. Un dimanche, en rentrant de la messe, elle avait les yeux rouges, les mains tremblantes. Les femmes du village s'étaient liguées contre elle, l'avaient accusée de ne pas m'avoir élevée correctement, de me garder à la maison alors que j'étais enceinte et sans mari. Je crois que ça l'a blessée plus que tout, car elle avait

toujours voulu être irréprochable.

Marco, lui, ne supportait pas les insultes. Il bouillonnait de rage à chaque fois qu'il entendait une remarque sur moi. Un jour, il m'a raconté qu'il avait surpris Attilia Torrente en train de dire à une voisine que j'étais une traînée, una zoccola, que j'avais jeté l'opprobre sur la famille. Il s'est approché d'elle, le visage fermé, les poings serrés, et lui a lancé d'une voix glaciale : « Signora, si vous reparlez de ma sœur comme ça, juste un mot de plus, je vous jure que vous le regretterez. Ma sœur est honnête, courageuse, c'est elle qui a tout pris sur ses épaules alors que moi, je n'étais même plus capable de me tenir debout. »

« Alors fermez-la, et occupez-vous de vos propres péchés avant de juger les autres. » La Torrente a blêmi, puis rougi, et elle est partie sans demander son reste. Mais au fond, ça ne changeait rien. Les rumeurs continuaient, peut-être même plus fortes encore, comme s'il était impossible d'arrêter cette machine à juger.

Ma grossesse a été difficile, bien plus que je ne l'aurais imaginé. Dès le troisième mois, j'ai commencé à vomir sans arrêt. Les nausées me prenaient du matin au soir, et rien de ce que disait le docteur Mariani n'y changeait quoi que ce soit. Il me conseillait du repos, des repas légers, beaucoup d'eau, mais je perdais du poids au lieu d'en prendre. J'avais l'impression que ce bébé me vidait toute mon énergie avant même d'être là.

Au cinquième mois, des douleurs sont arrivées dans le bas-ventre, bien trop tôt. Mariani m'a forcée à rester allongée, à arrêter de travailler, à ne presque plus bouger. Marco s'est occupé de tout à la Società : les comptes, les ventes, les sorties en mer, tout ce que je faisais avant, il le faisait sans se plaindre, comme si ça avait toujours été son rôle. Ma mère venait me préparer à manger, s'asseyait auprès de moi, mais je sentais que c'était plus par devoir que par envie. Quand elle regardait mon ventre, il y avait dans ses yeux une tendresse maladroite, mêlée à une honte qu'elle n'arrivait pas à cacher. Parfois, je la surprenais à prier en silence, peut-être pour moi, peut-être pour elle-même.

Un matin de novembre, au septième mois, j'ai glissé sur les pavés mouillés devant la maison. J'ai eu peur, très peur, même si ce n'était qu'une chute sur le côté. Marco m'a soulevée comme une plume, paniqué, et m'a portée à l'intérieur avant de courir chercher le docteur. Mariani m'a auscultée longuement, a écouté le cœur du bébé, puis a fini par dire que tout allait bien, mais qu'il fallait vraiment que

je fasse attention désormais. Après cet incident, Marco est devenu encore plus présent. Tous les soirs, il passait voir comment j'allais, me rapportait de l'eau, des tisanes, des biscuits. Il s'asseyait à côté de moi, me lisait les nouvelles, me racontait des histoires de la mer, essayait de me faire rire. Il était devenu mon ange gardien, mon frère protecteur, prêt à tout pour que je tienne le coup.

Heureusement, je n'étais pas totalement seule. Les seuls à me soutenir sans jamais me juger, c'étaient Antonio et Magdelana, les parents de Chiara. Magdelana venait presque tous les jours, s'installait près de mon lit, sortait ses aiguilles et tricotait des brassières, des bonnets, des chaussons pour le bébé. En même temps, elle me parlait de Chiara, de Matteo, avec une douceur qui me donnait du courage. « Tu vas être une maman formidable, Lucia. Je le sais. Et ce bébé sera entouré d'amour, crois-moi. » Ces mots me réchauffaient le cœur dans les moments les plus noirs.

Antonio, lui, ne laissait passer aucune remarque blessante. Dès qu'il entendait quelqu'un dire du mal de moi, il répliquait que j'étais une fille bien, que ça pouvait arriver à n'importe qui, que la charité devrait passer avant les jugements. Certains l'écoutaient, d'autres restaient sur leurs positions, mais grâce à lui, je me sentais un peu moins isolée, un peu plus forte.

Les derniers mois de la grossesse m'ont épuisée. Mon ventre était devenu énorme, mes pieds gonflaient au point de ne plus rentrer dans mes chaussures, j'avais mal au dos du matin au soir. Je ne dormais presque plus, le bébé bougeait sans arrêt, me donnait des coups dans les côtes, comme s'il voulait sortir au plus vite. J'étais à bout de forces, j'avais juste envie d'en finir, d'avoir enfin mon enfant dans les bras, de retrouver un peu de paix.

Et puis, le 15 novembre 1961, à six heures du matin, la première contraction est arrivée, violente, inattendue. Je me suis pliée en deux dans mon lit, chez ma mère. J'ai réussi à l'appeler, elle a accouru, a vu mon visage et compris tout de suite. Elle a envoyé chercher Marco à toute vitesse. Il est arrivé essoufflé, le teint blême. « Ça commence ? - Oui… Je crois que c'est le moment… »

Il est devenu livide, puis tout rouge, il a pris une grande inspiration et s'est repris. « On va à Ancône. Tout de suite. - Marco, c'est trop tôt, ça peut encore durer des heures… - Je m'en fiche. On y va maintenant. Je ne veux courir aucun risque. » J'ai senti alors que, malgré tout ce qu'on avait traversé, on était encore capables de se serrer les coudes, de se soutenir dans l'adversité.

Marco m'a aidée à enfiler un vieux pull, il a attrapé la petite valise que je préparais nerveusement depuis des semaines, puis il m'a portée avec précaution jusqu'à la camionnette de la Società garée devant la maison. Antonio nous a retrouvés sur le chemin, Marco lui avait téléphoné en urgence. Nous sommes partis tous les trois vers Ancône, moi coincée entre eux sur la banquette, la respiration saccadée à chaque contraction qui traversait mon ventre. Les paysages défilaient dans la nuit, les lumières des villages semblaient lointaines, presque irréelles.

Dans la camionnette, Marco n'a pas lâché ma main une seule seconde. Il me répétait que tout allait bien se passer, que j'étais forte, qu'on allait bientôt rencontrer le bébé, qu'il serait magnifique. Antonio, lui, conduisait comme un fou, le pied lourd sur l'accélérateur, mais à cet instant je m'en moquais complètement. Ma seule préoccupation, c'était la peur, cette peur sourde qui me serrait la poitrine : la peur que tout bascule, la peur de perdre mon bébé, la peur de finir comme Chiara, dont l'histoire me hantait depuis des mois.

On est arrivés à l'hôpital San Martino vers neuf heures du matin. Les infirmières m'ont immédiatement installée dans une chambre blanche, propre, où tout sentait la javel. Elles m'ont examinée, m'ont rassurée : le travail avançait bien, tout semblait normal. Je me suis sentie un peu soulagée, mais je n'arrivais pas à chasser l'angoisse. Une heure plus tard, le docteur Mariani est arrivé. Il m'a auscultée, puis il a souri en me disant que tout se passait parfaitement, que le bébé était bien placé et que, dans quelques heures à peine, je deviendrais maman. Son sourire m'a donné du courage, mais j'avais toujours cette boule au ventre.

Marco est resté avec moi autant qu'il a pu. Il me tenait la main, me caressait le front pour m'essuyer la sueur, me murmurait des mots gentils, des souvenirs d'enfance, des blagues pour me changer les idées. Sa présence m'aidait à tenir, à ne pas céder à la panique. Mais à quatorze heures, le docteur Mariani a fait un signe à Marco : il fallait qu'il sorte, l'accouchement commençait, seules les infirmières pouvaient rester avec moi désormais. Avant de partir, Marco s'est penché vers moi, il m'a embrassée doucement sur le front, comme il le faisait quand on était enfants. « Coraggio, sorella. Je t'attends. Toi et le bambino. » Sa voix tremblait un peu, mais il essayait d'être rassurant, pour moi. « Ti amo, Marco », j'ai murmuré, la gorge serrée. Il m'a répondu : « Ti amo, Lucia. » Puis il a disparu derrière la porte, me laissant seule avec la peur, la douleur, et l'équipe médicale.

Les contractions devenaient de plus en plus rapprochées, violentes, presque insupportables. Je serrais les draps de toutes mes forces, j'essayais de respirer comme on me l'avait appris à la préparation à la naissance, je me concentrais sur le visage de Marco, sur la promesse d'une vie nouvelle. Mais la douleur me submergeait et, par moments, j'avais envie de crier, de tout abandonner. Pourtant, je tenais bon.

« Poussez, Lucia ! » criait le docteur Mariani. « Encore, vous y êtes presque ! » Je me suis accrochée à ses mots, j'ai poussé de toutes mes forces, persuadée que mon corps allait se briser. J'ai senti le bébé descendre, tout mon être tendu vers ce moment unique. Encore, encore, encore… Et soudain, un cri. Un cri minuscule mais puissant, aigu, qui a traversé la pièce et m'a arraché des larmes.

« C'est un garçon ! » a annoncé le docteur Mariani, le visage illuminé d'un grand sourire. « Un beau petit garçon, Lucia ! » J'ai éclaté en sanglots, incapable de contrôler le flot d'émotions qui me submergeait : la joie, le soulagement, l'épuisement, tout se mélangeait. Les infirmières ont nettoyé le bébé, l'ont enveloppé dans une couverture toute douce, puis me l'ont tendu. Je l'ai pris dans mes bras, tremblante, et je l'ai regardé. Il était minuscule, rouge, son visage tout plissé, une touffe de cheveux noirs sur le crâne. Il pleurait, les yeux encore fermés, les poings serrés contre sa poitrine. À mes yeux, il était déjà le plus beau bébé du monde.

« Ciao, amore mio », j'ai chuchoté, la voix tremblante. « Ciao, Leonardo. Je suis ta mama. » J'avais choisi ce prénom depuis longtemps, depuis les premiers mois de grossesse, en pensant à Leonardo da Vinci, à ce génie curieux de tout, libre, créatif, capable de s'inventer mille vies. Je voulais que mon fils ait cette liberté, cette force de croire en lui, de ne jamais se sentir prisonnier.

Les infirmières m'ont laissée quelques instants seule avec mon bébé. Je l'ai serré contre moi, j'ai caressé sa petite joue chaude, j'ai chuchoté des mots doux à son oreille. J'ai senti naître en moi un amour immense, un amour que je n'avais jamais ressenti auparavant, un amour qui me dépassait. Puis elles sont revenues, ont repris Leonardo pour finir de l'examiner, le peser, le mesurer. Trois kilos deux cents, cinquante centimètres. Un bébé solide, en pleine santé, parfait à mes yeux.

Un peu plus tard, Marco est revenu dans la chambre. Dès qu'il est entré, j'ai vu qu'il avait pleuré, il avait les yeux rouges et brillants. Il s'est approché du berceau où Leonardo dormait, il s'est penché, l'a observé longuement, comme s'il voulait graver ce moment dans sa

mémoire. « Il est magnifique, sorella », a-t-il murmuré, la voix rauque d'émotion. « Magnifique. »

Je lui ai demandé s'il voulait le prendre dans ses bras. Il a hésité, puis il a hoché la tête. Une infirmière lui a montré comment soutenir la tête de Leonardo, comment le tenir sans le réveiller. Marco a pris son neveu avec une tendresse infinie, comme s'il avait peur de le casser, et il l'a regardé longtemps, les yeux pleins de larmes. « Ciao, Leonardo », il a chuchoté, « je suis ton zio Marco. Je serai toujours là pour toi, piccolo, toujours. » Il l'a bercé lentement, lui a chanté une vieille berceuse italienne, celle que notre mère nous chantait pour nous endormir quand on était enfants.

J'ai regardé cette scène, émue aux larmes : Leonardo s'est calmé, il a arrêté de pleurer, il s'est endormi paisiblement contre Marco. Et sur le visage de mon frère, j'ai vu apparaître un vrai sourire, un sourire sincère, lumineux, que je n'avais pas vu depuis des années. À cet instant précis, j'ai su que tout irait bien. Que, malgré les difficultés, malgré nos blessures, on réussirait à s'en sortir, à avancer ensemble. Marco, Leonardo et moi. On formait une famille un peu étrange, cabossée, c'est vrai, mais on restait unis malgré tout.

Trois jours après, on est retournés à Porto Recanati. Marco m'a ramenée chez ma mère. Il a porté le berceau jusqu'à ma chambre et m'a aidée à tout installer, sans rien dire de trop, mais avec cette présence rassurante qui me faisait du bien. Ma mère, elle, a pris Leonardo dans ses bras, l'a observé longtemps, le visage fermé, comme si elle se battait à l'intérieur d'elle-même. J'ai vu ses yeux s'embuer, sa bouche trembler. Elle l'a reposé dans le berceau, tout doucement, presque à regret. Je savais qu'elle l'aimait, que ce petit-fils était une petite lumière pour elle, mais elle n'arrivait pas à le montrer. C'était comme si la honte l'empoignait, la retenait, l'empêchait de s'ouvrir.

Antonio et Magdelana, eux, n'ont pas attendu. Dès le premier jour, ils sont venus nous voir, les bras chargés de cadeaux, de regards doux, de paroles tendres. Magdelana a éclaté en sanglots en voyant Leonardo. Elle l'a pris contre elle, a commencé à le bercer tout en chantant doucement, comme si elle voulait déjà lui transmettre tout l'amour qu'elle avait en elle. Antonio, à côté, souriait, mais ses yeux brillaient d'émotion. « Il est magnifique, Lucia. Un vrai petit Lontano, regarde-moi ces yeux verts… » Il avait la voix pleine de fierté et de tendresse.

Marco a souri à son tour, comme s'il partageait un secret ou une promesse. « Les yeux des Lontano, sì. » Magdelana a embrassé Leonardo sur le front, avec une douceur infinie. « Tu seras un grand homme, piccolo. J'en suis sûre. Tu as déjà toute la force de ta famille en toi. »

Après ce jour-là, Antonio et Magdelana sont devenus des piliers pour moi. Avec Marco, ils étaient là chaque jour, presque sans faute, pour voir Leonardo, s'occuper de moi, me soutenir. Ils arrivaient toujours avec quelque chose : des cadeaux pour le bébé, des petits vêtements en laine tricotés par Magdelana, des plats chauds déposés sur la table pour que je n'aie pas à penser à cuisiner. Magdelana m'aidait à donner le bain, à changer les couches, à calmer les pleurs, me confiant tout ce qu'elle savait, me rassurant sur mes doutes de jeune maman. Antonio jouait avec Leonardo, inventait des histoires, lui murmurait des mots doux à l'oreille, essayait de le faire rire avec des grimaces.

Ma mère, elle, gardait ses distances. Elle s'occupait de Leonardo si je lui demandais, elle le nourrissait ou le berçait, mais c'était sans chaleur, sans ce petit truc qui fait toute la différence. On voyait bien que ça lui coûtait, que tout cela lui pesait énormément. Parfois, elle restait silencieuse à table, le regard perdu, comme si elle se demandait quand tout cela finirait. Elle souffrait, prise en étau entre l'amour qu'elle avait pour son petit-fils et la honte que je lui avais involontairement apportée.

Dans le village, rien n'avait changé, ou plutôt, tout avait empiré. La première fois que je suis sortie avec Leonardo, juste pour aller chercher du pain, je l'ai senti tout de suite. Ce n'était plus seulement de la désapprobation, c'était de la véritable hostilité. Les femmes me regardaient d'un air mauvais, certaines détournaient carrément les yeux, comme si ma présence était une insulte. Les hommes fronçaient les sourcils, lançaient des regards durs. Personne ne me parlait, personne ne s'arrêtait pour admirer le bébé ou me féliciter, comme ça se faisait d'habitude dans le village quand un enfant naissait. Et la mère Torrente continuait à nous déprécier insidieusement, telle une sale fouine.

La boulangère m'a vendue mon pain sans même lever les yeux vers moi, sans un sourire, sans le moindre mot gentil. J'avais l'impression d'être invisible, ou pire, indésirable. À l'épicerie, ça a été encore plus violent : l'épicier a refusé de me servir, sous prétexte que son magasin était réservé aux « familles respectables ». J'ai dû marcher jusqu'à Recanati, le village d'à côté, pour acheter ce dont j'avais besoin.

Un jour, alors que je passais devant la maison de la signora Attilia, je l'ai entendue chuchoter à une autre femme. « Cette puttana a osé revenir avec son bâtard. Quelle honte. Elle devrait partir, s'éloigner d'ici. La pauvre Rosa, quelle humiliation… » Sa voix était dure, tranchante, pleine de mépris. L'autre femme a répondu, discrète mais tout aussi cinglante : « Et son frère, qui la soutient. Il vient la voir tous les jours, apparemment. » « Bien sûr, c'est son frère. Mais quand même… Une fille-mère chez elle… Rosa devrait la mettre à la porte. »

J'ai senti une boule glacée me traverser le ventre. Ma propre mère aurait dû me chasser ? C'était ça, la fameuse charité chrétienne dont tout le monde se vantait ici ? Je me suis demandé si un jour, je pourrais à nouveau marcher dans le village la tête haute, ou si ce poids ne me quitterait jamais.

Les semaines ont passé, et la situation ne s'est pas arrangée, au contraire. Ma mère devenait de plus en plus tendue, plus silencieuse, me regardant toujours d'un air de reproche. Elle passait des heures à regarder par la fenêtre, sans rien dire, et le soir, elle mangeait à peine. Je voyais qu'elle se rongeait, qu'elle souffrait de tout ce que les gens disaient, des regards qui la suivaient dans la rue, des murmures derrière son dos. Un soir, après le dîner, elle s'est tournée vers moi, les yeux rouges et fatigués.

« Lucia, je… je ne sais pas combien de temps je vais pouvoir tenir comme ça. Les gens… ils me regardent comme si j'étais la pire des mères. Ils disent tous que j'aurais dû te surveiller, que c'est de ma faute si tu es devenue une… » Elle n'a pas pu finir sa phrase. Elle a juste secoué la tête, s'est levée brusquement et s'est enfermée dans sa chambre. Je suis restée seule dans la cuisine, Leonardo endormi contre moi, et je n'ai pas pu retenir mes larmes. Elles coulaient en silence, comme si toute la tristesse du monde m'était tombée dessus d'un coup.

Le lendemain, Marco est passé. Il a tout de suite vu que quelque chose n'allait pas. « Qu'est-ce qui se passe ? » m'a-t-il demandé, inquiet. Je n'ai pas pu retenir un soupir. « Mamma… Elle a honte de moi, elle n'en peut plus. Les gens la détruisent, Marco. Elle n'a plus la force de faire face. »

Il m'a serrée dans ses bras et je me suis sentie un peu moins seule. Marco a serré les poings, les jointures blanches, comme s'il tentait de retenir tout ce qu'il ne disait pas. « Qu'est-ce qu'elle t'a dit ? - Rien de méchant… mais je vois bien qu'elle souffre. Je ne peux pas lui infliger ça, Marco. Je ne peux pas rester ici en sachant que je la fais souffrir chaque jour un peu plus. Il s'est tu, l'air grave, et quand il a repris la

parole, sa voix était presque un murmure.

« Viens chez moi. » Je l'ai dévisagé, surprise, un peu perdue, sans trop comprendre. « Quoi ?- Viens habiter chez moi. Toi et Leonardo. J'ai deux chambres, tu sais. Tu auras la tienne, Leonardo avec toi. Vous serez tranquilles, et surtout, en sécurité. Et puis, mamma n'aura plus à supporter les regards et les paroles des commères du village. »

Je me suis tendue, prise entre la peur et l'angoisse. « Marco, si je viens vivre chez toi, ça va être encore pire. Les gens vont dire des bêtises, tu le sais. - Je me fiche de ce que les gens peuvent penser ou dire. Tu es ma sœur, Leonardo c'est mon neveu, et je vous protégerai. Tous les deux. Je ne laisserai personne vous faire du mal. Viens. S'il te plaît. » J'ai hésité, partagée entre l'envie de fuir et la peur de l'inconnu. Mais au fond, je savais que je n'avais pas d'autre solution. Ma mère ne m'aurait jamais mise à la porte, mais je voyais bien qu'elle s'épuisait, qu'elle se brisait un peu plus chaque jour à cause de moi, de tout ce que je traînais. Et rester dans ce village, à faire comme si tout allait bien alors qu'on me montrait du doigt, qu'on me méprisait, c'était devenu insupportable.

« Va bene, j'ai fini par souffler. J'accepte ». Quelques jours plus tard, j'ai rangé mes affaires dans deux valises, j'ai pris Leonardo dans mes bras et nous sommes partis chez Marco. Il nous a installés dans la chambre du haut, celle qu'il partageait autrefois avec Chiara, comme s'il voulait effacer les souvenirs douloureux pour en créer de nouveaux, plus doux.

Lui, il s'est contenté de la petite chambre du fond, celle qui sentait le renfermé, mais qu'il a nettoyée de fond en comble. Il a tout fait pour qu'on se sente bien, que Leonardo ne manque de rien. Il a même acheté un berceau tout neuf, plus grand, avec des draps propres et de jolis motifs, comme s'il voulait offrir à Leonardo ce qu'il n'avait jamais eu lui-même.

Ma mère, elle, n'a rien dit en me voyant partir. Elle a déposé un baiser léger sur le front de Leonardo, m'a serrée dans ses bras à peine quelques secondes, puis elle s'est détournée, le visage fermé, les yeux ternes. Je savais qu'elle m'aimait, mais je sentais dans sa façon de respirer, dans la crispation de ses épaules, un certain soulagement. Mon départ, c'était un poids en moins pour elle, une façon de retrouver un peu de paix, ou du moins d'éloigner le regard des autres.

Et, là, des rumeurs affreuses ont commencé. Comme si tout le monde attendait ce prétexte pour se jeter sur nous. En plus, notre

réussite commerciale, notre argent, notre società, tout cela avait fait des jaloux. Les langues se sont déliées. Les gens ne chuchotaient même plus, ils parlaient fort, sans aucune gêne, parfois en me croisant dans la rue, parfois derrière mon dos mais assez fort pour que j'entende.

« Lucia Lontano vit avec son frère, tu te rends compte ? - Ils habitent ensemble, avec leur bâtard !- Deux chambres ou pas, c'est louche, tout ça ! - Pourquoi elle vit pas chez sa mère ? Pourquoi avec son frère ? Il y a quelque chose qui cloche… »

Au début, j'ai voulu ignorer, faire comme si tout ça ne m'atteignait pas. Mais c'était impossible. Les rumeurs se sont envenimées, devenant de plus en plus sales, de plus en plus cruelles. La Torrente avait fait courir le bruit que Marco et moi étions amants incestueux (je les ai vus, s'embrassant à pleine bouche, avait-elle menti), que Paolo n'était qu'un écran de fumée, que Leonardo était le fils de Marco. D'autres affirmaient que Marco avait perdu la tête depuis la mort de Chiara, qu'il était devenu fou, qu'il m'avait violée, que j'étais sa prisonnière. Et puis, il y avait ceux qui disaient qu'on vivait dans le péché, que c'était un scandale, une abomination. Les mots étaient durs, ils me suivaient partout, ils me collaient à la peau.

C'était étouffant. Je me sentais piégée, terrifiée parfois. J'avais envie de hurler, de leur dire qu'ils se trompaient, que tout cela n'était que mensonge et méchanceté gratuite. Mais à quoi bon ? Les gens avaient déjà décidé, les jugements étaient tombés, irrévocables. Pour eux, j'étais la puttana, Marco le fou du village, Leonardo le bâtard né du péché. J'avais l'impression de porter une marque invisible, un fardeau que rien ne pouvait effacer.

Un soir, alors que je revenais du marché de Recanati, fatiguée, le panier lourd, j'ai découvert la porte de la maison de Marco recouverte de peinture rouge. Quelqu'un avait écrit « PUTTANA » en grandes lettres, maladroites mais violentes, comme une gifle. Cette nuit-là, je n'ai pas réussi à dormir. J'ai pleuré sans m'arrêter, Leonardo blotti contre moi, incapable de comprendre pourquoi sa mère était si triste.

Marco, lui, s'est fermé encore un peu plus. Il s'est enfermé dans un silence froid, une colère sourde qui me faisait presque peur. Il ne disait rien, mais je voyais à sa façon de marcher, à ses poings crispés, qu'il bouillonnait intérieurement. Un jour, nous allions à l'atelier et nous sommes tombés sur Tomaso Torrente au port. Tomaso, avec son sourire en coin, s'est approché de nous et a balancé, d'un ton moqueur :

« Ce bébé, il a les yeux verts des Lontano, comme vous deux, eh ?… C'est bizarre, non ? Il ne ressemble absolument pas du tout à Paolo ». Là, Marco s'est approché de Tomaso. Il avançait doucement, sans faire de bruit, mais ça se voyait dans ses yeux qu'il bouillonnait intérieurement. Il avait le regard sombre, la mâchoire crispée, les poings serrés. Il a agrippé Tomaso par le col, l'a tiré vers lui, et il a murmuré, d'une voix grave qui ne laissait aucune place à la plaisanterie : « Allez, répète ce que t'as dit, pour voir. » On aurait dit que Marco se retenait de tout lâcher, mais il gardait le contrôle, même si c'était dur pour lui.

Tomaso a blêmi d'un coup, il n'arrivait plus à aligner deux mots. Il a balbutié : « Marco, je… je faisais que parler, c'est tout… » Mais Marco ne lui a laissé aucune chance de s'expliquer. Il lui a coupé la parole d'un ton tranchant : « T'es en train de dire que Leonardo serait mon fils, c'est ça ? » Tomaso s'est mis à secouer la tête, paniqué, comme s'il voulait effacer ce qu'il venait de sous-entendre : « Non, non, c'est pas ce que je voulais dire, t'as pas compris… »

Mais Marco s'est penché un peu plus, sa poigne toujours aussi forte, et il a continué, la voix basse et froide : « Si t'oses encore insinuer qu'il y a quoi que ce soit de bizarre entre moi et ma sœur… Si jamais tu laisses échapper encore une saleté comme ça, je te promets que tu vas le regretter. Tu vois ce que je veux dire ? Je t'explose la tête, et tu finis au fond du fleuve. » Tomaso tremblait de tout son corps, il hocha la tête si vite qu'on aurait dit qu'il voulait disparaître sur place. Marco l'a lâché d'un coup sec, sans aucune douceur, puis il a ajouté : « Maintenant tu dégages, et tu dis aux autres que ça suffit, leurs histoires. On en a marre de leurs ragots et de leurs sales rumeurs. »

Tomaso n'a pas demandé son reste, il s'est éclipsé presque en courant, la peur au ventre, comme si le diable lui-même était à ses trousses. Mais malgré la menace de Marco, rien n'a changé. En fait, c'était même pire : les rumeurs sont devenues encore plus méchantes, elles se propageaient partout dans le village, comme une traînée de poudre. Les gens semblaient s'en réjouir, comme s'ils avaient besoin d'un coupable sur qui déverser leur méchanceté et leur frustration. Et plus Marco montrait qu'il voulait protéger sa sœur, plus les mauvaises langues prenaient ça pour une preuve, comme s'il avait vraiment quelque chose à cacher.

Un après-midi, alors qu'on essayait juste de passer un moment tranquille, loin des regards, le curé est arrivé chez nous. Il avait l'air mal à l'aise, sa soutane toute froissée, comme s'il venait à contrecœur. Il a tourné autour du sujet, cherchant ses mots pendant un bon

moment, avant de se lancer enfin : « Marco, Lucia… Je comprends que vous soyez proches, que vous ayez besoin de vous soutenir. Mais il faut aussi penser à ce que disent les gens. Il se raconte des choses graves dans le village, et ça ne fait de bien à personne, ni à vous, ni au petit Leonardo. Peut-être que… peut-être que Lucia pourrait retourner chez votre mère pour un temps, ou… »

Marco ne l'a même pas laissé finir sa phrase. Il l'a interrompu, d'une voix ferme mais respectueuse : « Padre, avec tout le respect que je vous dois, ma sœur et mon neveu vivent ici parce que c'est à moi de veiller sur eux. Le problème, ce n'est pas nous, c'est le village qui dit n'importe quoi. Les gens salissent notre nom sans raison. Mais la réalité, elle est simple : Lucia a sa propre chambre, Leonardo dort avec elle, et moi je dors juste à côté, dans ma chambre chacun sa place, il n'y a rien de louche ni d'incestueux. Je ne vais pas mettre ma sœur à la porte juste pour rassurer les commères. Elle restera ici tant qu'elle en aura besoin. Que ça plaise ou non, c'est comme ça. »

Le curé a rougi, surpris par la détermination de Marco. On voyait bien qu'il voulait continuer, essayer de convaincre Marco, mais il a fini par abandonner, les mots lui manquaient. « Marco, je… » Il a soufflé, sans parvenir à aller plus loin. Marco a coupé court à la conversation, toujours poli mais sans se laisser marcher sur les pieds : « Merci d'être passé, Padre, mais vous pouvez rentrer. On sait très bien ce qu'on fait ici. »

Le curé est parti, l'air penaud, et nous, on est restés là, un peu sonnés, à se demander combien de temps on pourrait encore tenir avant d'être complètement écrasés par les ragots. Mais dans le regard de Marco, il n'y avait ni peur ni honte, seulement cette certitude tranquille que rien ni personne ne l'empêcherait de protéger sa sœur et son neveu. Peu importaient les histoires que les autres inventaient ou la colère du curé, Marco avait fait son choix. Il était prêt à affronter tout le village s'il le fallait, et on savait qu'on pouvait compter sur lui, quoi qu'il arrive

Pendant ce temps, les mois passaient à toute vitesse, presque sans qu'on s'en rende compte. Leonardo grandissait à vue d'œil, c'était incroyable de le voir changer ainsi. Il devenait de plus en plus beau, avec ce regard vif et cette curiosité insatiable qui le poussait à tout explorer autour de lui. Il riait pour un rien, il gazouillait dès qu'on lui parlait, il attrapait nos doigts avec ses petites mains toutes potelées et refusait de les lâcher, comme s'il voulait nous garder près de lui pour toujours.

Marco, lui, était complètement gaga de Leonardo. Il aurait pu passer la journée entière à jouer avec lui, à le faire rire, à inventer des chansons rien que pour lui. Il s'appliquait à bercer Leonardo, à le cajoler, à lui raconter des histoires sorties tout droit de son imagination. Il avait vraiment tenu sa promesse ; il était devenu sans aucun doute le meilleur zio du monde, toujours présent, toujours prêt à donner de l'amour, à protéger ce petit bout de chou coûte que coûte.

Antonio et Magdelana, eux, n'avaient jamais cessé de venir nous voir. Peu leur importait ce que racontaient les gens du village. Ils ne se laissaient pas atteindre, ils étaient au-dessus de tout ça. Ils savaient ce qu'il en était réellement, ils connaissaient notre histoire, et surtout, ils nous aimaient sincèrement, sans condition. Magdelana adorait prendre Leonardo dans ses bras, elle lui murmurait des histoires au creux de l'oreille, le couvrait de baisers et de caresses, comme s'il était son propre petit-fils. Antonio, lui, arrivait toujours avec des jouets en bois qu'il fabriquait de ses mains, des petites voitures, des animaux, des puzzles, et il avait toujours un sourire tendre pour Leonardo.

Mais franchement, la situation devenait de plus en plus lourde. On sentait qu'on n'était plus les bienvenus, que les regards devenaient fuyants, que les discussions s'arrêtaient quand on passait. C'était comme si on était soudain devenus contagieux, et personne ne voulait risquer de s'approcher trop près. Les pêcheurs de la Società ne savaient plus comment parler à Marco, ils étaient gênés, évitaient son regard, cherchaient leurs mots. Les ventes de poisson chutaient, les clients allaient acheter ailleurs, comme si notre poisson était désormais marqué d'un signe interdit.

Un soir, alors que Leonardo dormait paisiblement à l'étage, Marco et moi, on s'est retrouvés seuls dans la cuisine. Il y avait une bouteille de vin ouverte sur la table, deux verres à moitié remplis. On ne disait rien au début, on écoutait juste le silence, mais je sentais que quelque chose pesait dans l'air. Finalement, Marco a pris la parole, la voix grave, presque fatiguée.

« On ne peut pas continuer comme ça, sorella, il a dit en me regardant droit dans les yeux. Ce village, il nous tue à petit feu. Ils ne nous laisseront jamais tranquilles, jamais en paix. Il faut partir. » Je savais qu'il avait raison. J'ai soupiré. « Je sais… Mais alors, qu'est-ce qu'on fait ? On va où ? » Marco a fixé son verre, puis il a relevé la tête, déterminé. « On part. On s'en va loin d'ici. Loin de Porto Recanati, loin des Marches, loin de l'Italie. On recommence ailleurs, tous les trois. Toi, moi et Leonardo.

J’ai mis quelques secondes à comprendre. Partir ? Laisser tout ça derrière nous ? « Mais… la Società ? Et tout ce qu’on a construit ? Il m’a répondu d’une voix calme, mais ferme. « Tu sais aussi, même si je ne le montre plus trop, c’est dur, tout ici me rappelle Chiara et Matteo. Et maintenant, les seules choses importantes pour moi sont ma sœur, toi, et mon neveu. Et ce village essaie de nous détruire. La Società, je m’en fous maintenant, je vais la vendre. «

« Ça fait des mois qu’un marchand d’Ancône, Giovanni Falcone, me fait des propositions. Il m’a fait une offre sérieuse, honnête. J’ai toujours hésité, mais maintenant, c’est décidé. Je vais accepter. Avec l’argent de la vente, on pourra partir sans se soucier du lendemain. On pourra recommencer, loin des regards, loin des jugements. » J’étais bouleversée. Vendre la Società ? C’était toute la vie de Marco, toute son histoire, tout ce qu’il avait bâti année après année. « Mais Marco, la Società, c’est ta vie… »

Il m’a regardée avec douceur, et dans ses yeux, je n’ai vu que de l’amour. « Non, Lucia. Ma vie, c’est toi et Leonardo. C’était Chiara et Matteo. Le reste, ça ne compte plus. Je ne veux plus sacrifier notre bonheur pour un endroit qui ne veut plus de nous. » J’ai senti mes yeux se remplir de larmes, des larmes de tristesse, mais aussi de reconnaissance. Il était prêt à tout pour nous, à tout quitter pour qu’on puisse enfin vivre en paix. « Tu es sûr de toi ? Tu ne le regretteras pas ? Certo, Lucia. Je le fais sans hésiter. On part, tous les trois, et on se construit une nouvelle vie, ailleurs. »

À partir de ce soir-là, tout s’est mis en place. Marco a contacté Giovanni Falcone, ils ont discuté, négocié, signé les papiers. Falcone a tout racheté : les bateaux, le hangar, les parts, tout ce qui faisait la Società. Il a sorti une belle somme, bien plus que ce à quoi on avait pu rêver. On avait enfin les moyens de partir, de recommencer à zéro, de ne plus dépendre de personne.

Marco a annoncé la vente aux pêcheurs. Certains ont été choqués, tristes, d’autres soulagés, comme s’ils attendaient ce moment depuis trop longtemps. Tomaso Torrente, celui qui avait toujours été le plus dur, a juste lâché que c’était mieux ainsi, que de toute façon, Marco et Lucia n’avaient plus leur place ici. Marco n’a même pas réagi, il a juste haussé les épaules, comme si tout cela glissait sur lui maintenant. Il savait ce qu’il faisait, il savait pourquoi il le faisait.

Tout avait changé pour nous. On avait perdu un monde, mais on en

ouvrait un autre. Un monde où, peut-être, on aurait enfin le droit d'être heureux. Un monde où Leonardo pourrait grandir librement, entouré d'amour. Un souffle d'espoir est revenu frapper à la porte de mon cœur. Nous sommes allés au cimetière, tous les trois sur la tombe de Matteo et Chiara. Nous nous sommes allongés sur la dalle froide, Leonardo entre nous qui gazouillait en regardant les nuages, comme chassés par un vent d'espoir.

Puis nous sommes allés dire au revoir à la mama. Avant de nous faire rentrer, elle a regardé à droite et à gauche pour voir si personne ne nous espionnait. Elle nous a cependant serré dans ses bras en pleurant, mais que c'était la meilleure chose à faire, que nous ne pouvions plus rester ici. Elle a aussi dit qu'on resterait dans son cœur, peu importe la distance, que rien, jamais, ne pourrait effacer le lien qui nous unissait. Nous l'avons un peu crue.

Antonio et Magdelana sont passés une dernière fois avant notre départ. Magdelana s'est penchée vers Leonardo, l'a soulevé dans ses bras, puis l'a embrassé tendrement sur le front. Elle avait les yeux embués de larmes, mais elle a tout de même souri. « Tu seras un grand homme, piccolo. J'en suis convaincue. » Antonio, de son côté, a serré Marco contre lui, longuement, sans chercher à cacher l'émotion qui faisait briller ses yeux. « Tu as été comme un fils pour moi, Marco. Prends soin de ta sœur, et veille sur ton neveu. La vie n'est jamais simple, mais ensemble, vous serez plus forts. »

Le départ s'est fait un matin de juin 1963. Il faisait déjà chaud. Nous étions trois : Marco, Leonardo et moi. On a rejoint la petite gare, sacs en main, les bagages suivraient, une fois qu'on aurait une adresse. Nous avions le cœur lourd mais déterminé. On a pris le train jusqu'à Ancona, puis un autre qui filait vers le nord, vers un avenir dont on ne savait rien. Nous avions pas mal d'argent, peut-être assez pour recommencer une autre vie sur de bonnes bases. On ignorait où on allait, on n'avait pas de plan précis, juste la volonté de recommencer ailleurs, loin de tout ce qui nous avait blessés.

Assise près de la fenêtre, j'ai regardé notre village, Porto Recanati, disparaître lentement derrière nous. Les maisons, la mer au loin, tout ce paysage familier devenait flou, puis s'effaçait complètement. Une larme a glissé sur ma joue. C'était tout un monde que je laissais derrière moi, des souvenirs, des rires, des peines, toute une vie. Mais c'était aussi cet endroit qui nous avait repoussés, qui nous avait montré la porte, comme si on n'avait plus notre place ici.

Marco a posé sa main sur la mienne, un geste simple mais plein de

réconfort. « Va bene, sorella ? » m'a-t-il demandé doucement. J'ai hoché la tête. « Sì. Va bene, fratello. » J'ai essayé de sourire, pour lui donner du courage, pour me convaincre moi aussi. Leonardo dormait paisiblement dans mes bras, inconscient de tout ce qui se jouait autour de lui. Il ne savait rien des disputes, des regards fuyants, de la peur qui nous avait poussés à partir. Il était juste là, tranquille, le visage détendu, sans l'ombre d'une inquiétude.

Je me suis tournée vers Marco, le cœur battant. « Et maintenant, on va où ? » Il a esquissé un sourire, un peu fatigué mais plein d'espoir. « Loin. Très loin. Vers l'ouest. » il a souri. « L'ouest ? » J'ai répété, hésitante mais intriguée par ce mot qui résonnait comme une promesse de renouveau. Il a haussé les épaules. « Sì. La France, peut-être. Ou l'Espagne. Ou qui sait, peut-être encore plus loin. On improvisera. Ce qui compte, c'est d'avancer, ensemble. » Un silence s'est installé, mais il n'était pas pesant. Il était rempli d'attente, de possibilités. J'ai serré Leonardo un peu plus fort contre moi. « Va bene. Va pour l'ouest. »

Chapitre 7 : Francia.

Le train s'arrêta à Nice-Ville en fin d'après-midi, sous un ciel bleu éclatant. Pas tout à fait le même que celui de l'Adriatique. La lumière méditerranéenne découpait les façades ocre et rose de la ville, projetant des ombres nettes, presque agressives. Marco descendit le premier, sa valise lourde à la main. Il se retourna tout de suite pour aider Lucia, qui portait Leonardo endormi sur son épaule.

Ils restèrent un moment sur le quai, un peu sonnés par le bruit, la foule, les annonces en Français qu'ils comprenaient à peine. Des voyageurs les bousculaient sans rien dire, pressés de partir, de rentrer chez eux, de retrouver leur routine. Marco posa la valise, regarda autour de lui. Nice. Ça y est, ils étaient à Nice. Loin de Porto Recanati, loin des Marches, loin de l'Italie. Loin de tout ce qui les avait blessés.

Lucia demanda, un peu tremblante : « On fait quoi maintenant ? » Marco lui sourit. « On cherche un hôtel. On se repose. Après, on verra. »

Ils quittèrent la gare et arrivèrent sur une grande avenue bordée de palmiers. Les voitures roulaient vite, klaxonnaient tout le temps, se doublaient dans un vacarme assourdissant. Les tramways grinçaient en passant. Marco cherchait un panneau, une direction, n'importe quoi pour les guider. Lucia serrait Leonardo contre elle, un peu perdue, intimidée par cette ville trop grande, trop vivante.

Un policier s'approcha, les avait repérés avec leur air égaré. Il leur parla en français, trop vite. Marco secoua la tête, chercha ses mots. « Hôtel… per favore… »

L'homme sourit, ralentit. « Ah, des ritals ! Hôtel ? Là-bas, avenue Jean-Médecin, vous trouverez. Pas cher, propre. » Il montra la direction du doigt, répéta plus doucement. Marco acquiesça, balbutia un « Grazie… merci. »

Ils marchèrent une bonne vingtaine de minutes dans la chaleur du soir, longeant des vitrines, des terrasses où les gens riaient et buvaient, profitant de la douceur de juin. Leonardo s'était réveillé, les yeux grands ouverts, fasciné par la lumière, le bruit, les couleurs. Lucia le berçait doucement, lui murmurait quelques mots en italien.

Ils finirent par tomber sur un petit hôtel, coincé entre une boulangerie et un magasin de tissus. L'Hôtel du Parc. La façade n'était pas en bon état, les volets verts étaient écaillés, mais ça avait l'air

correct. Marco poussa la porte. Une clochette sonna. Derrière le comptoir, un homme d'une cinquantaine d'années, un peu rond, lunettes rondes sur le nez, leva la tête de son journal.

Marco articula, comme il avait appris dans le train : « Bonsoir. Deux chambres… per favore. » Le réceptionniste les observa, jeta un coup d'œil à Lucia et Leonardo. Un sourire amusé passa sur son visage. « Deux chambres ? Vous êtes sûr ? » Il avait l'air de trouver ça bizarre. Marco fronça les sourcils. « Sì. Due camere. Two rooms. Dont une avec un lit pour enfant.»

L'homme haussa les sourcils, regarda encore Lucia, puis Marco. « Ah bon. Vous êtes… frère et sœur ? Ou… » Il laissa sa phrase en suspens, le sourire un peu moqueur. Marco sentit sa mâchoire se serrer. Il posa les mains sur le comptoir, se pencha un peu, le regard ferme. « Nous sommes frère et sœur. Elle, c'est ma sœur. Leonardo, c'est mon neveu. Deux chambres. Côté à côte. »

Le ton ne laissait pas de place au doute. Le réceptionniste perdit son sourire, toussa, se reprit. « Bien sûr, bien sûr, excusez-moi… » Il ouvrit son registre, chercha les clés. « J'ai les chambres 14 et 15, au deuxième étage. Elles sont côte à côte. Ça vous va ? »

« Ça ira. » Il nota leurs noms, prit l'argent de Marco, leur donna les clés, marmonna des excuses, puis retourna à son journal. Marco prit les clés, récupéra la valise, fit signe à Lucia.

L'escalier était vraiment étroit et chaque marche grinçait sous leurs pieds. Lucia suivait Marco en silence, Leonardo dans ses bras. Elle n'avait rien dit pendant toute la scène, mais elle avait tout compris. Même ici à Nice, si loin de Porto Recanati, les gens voyaient ce qu'ils voulaient voir. Un homme, une femme, un enfant. Forcément un couple. Deux chambres ? Forcément bizarre. Toujours suspect.

Marco ouvrit la porte de la chambre 14, celle de Lucia. La pièce était correcte : un lit double, un petit lit d'enfant, une armoire, une chaise, une fenêtre qui donnait sur la rue. L'air sentait un peu le renfermé, la poussière, mais c'était propre. Lucia entra, posa Leonardo sur le lit, jeta un coup d'œil autour d'elle. « C'est bien. Merci, Marco. »

Marco montra la porte d'à côté. « Je suis juste là. Si t'as besoin, tu tapes sur le mur. » Elle esquissa un sourire fatigué. « D'accordo. »

Marco passa dans sa chambre, la même que celle de Lucia. Il laissa tomber sa valise, s'assit sur le lit, poussa un long soupir. Il était vidé. Deux jours de voyage, des trains, des correspondances, des heures à

attendre. Et maintenant, les voilà à Nice, dans un hôtel pas terrible, sans trop savoir ce qu'ils allaient faire ensuite.

Il ouvrit la fenêtre. L'air chaud entra, avec des odeurs de friture, de fleurs, et de mer au loin. Il ferma les yeux, écouta la ville : des voix, des rires, des moteurs, la vie qui continuait, sans se soucier d'eux. Ici, personne ne savait qui il était. Personne ne savait ce qu'ils avaient perdu. Personne ne pouvait deviner l'histoire de Lucia et de Leonardo. Ils étaient anonymes. Invisibles. Libres.

Le lendemain matin, Marco se réveilla tard, un peu perdu à cause du calme inhabituel dans la chambre. Il s'habilla, alla frapper doucement à la porte de Lucia. Elle ouvrit tout de suite, déjà prête, Leonardo dans les bras. « Buongiorno, fratello. Bien dormi ? - Comme une masse. Et toi ? - Pareil. Leonardo a dormi toute la nuit. Un miracle. »

Ils descendirent prendre le petit-déjeuner dans une salle au rez-de-chaussée. Le réceptionniste d'hier avait disparu, remplacé par une vieille dame souriante qui leur servit café, pain, beurre, confiture, sans leur poser de questions. Ils mangèrent en silence, Leonardo sur les genoux de Lucia, jouant avec un morceau de pain trempé dans du lait.

« Qu'est-ce qu'on fait aujourd'hui ? » demanda Lucia après un moment. Marco but une gorgée de café, réfléchit un instant. « On va voir la mer. Ensuite, on discute. On fait le point. - D'accordo. »

Ils quittèrent l'hôtel et descendirent vers la Promenade des Anglais. Il faisait déjà chaud, lourd, presque collant, mais la brise de la mer sauvait tout. Arrivés sur la promenade, Lucia s'arrêta net, bouche ouverte. Devant eux, la Méditerranée s'étalait, bleu profond, presque irréel, toute brillante sous le soleil. Les vagues venaient mourir sur les galets. Des palmiers bordaient l'avenue. Il y avait plein de monde, certains en maillot, d'autres habillés chic, tous insouciants, heureux.

« C'est beau, » souffla Lucia. « C'est… magnifique. » Marco acquiesça. Oui, c'était beau. Mais ce n'était pas l'Adriatique. Pas Porto Recanati. Pas chez lui. Ils longèrent la promenade, Leonardo dans les bras de Marco. Il lui montrait la mer du doigt, murmurait en italien : « Guarda, Leonardo, il mare. La mer. » Leonardo babillait, tendait les bras vers l'eau, fasciné.

Ils finirent par s'asseoir sur un banc face à la mer. Lucia posa sa tête sur l'épaule de Marco, crevée, soulagée d'être là, loin de tout. Ils restèrent là longtemps, sans parler, juste à regarder l'horizon. « On ne

peut pas rester ici, » lança Marco au bout d'un moment. Lucia releva la tête. « Pourquoi ? »

« C'est trop cher. Nice, c'est pour les riches, les touristes. On a un peu d'argent, oui, mais pas assez pour rester longtemps ici. Et puis… » Il hésita. « Je ne sais pas. Je ne me sens pas à ma place. C'est beau, mais… pas pour nous. » Lucia soupira. « Alors, on va où ? »

« Faut qu'on en parle. Sérieusement. Qu'on décide. » Ils ont passé l'après-midi dans un petit café près de l'hôtel. Leonardo dormait tranquillement dans un landau que la patronne leur avait prêté. Une femme ronde, toujours souriante, déjà sous le charme du bébé. La terrasse donnait sur une petite place à l'ombre. Quelques pigeons picoraient des miettes, sans vraiment faire attention à ce qui se passait autour.

Marco avait déplié une grande carte de France sur la table achetée à la gare ce matin-là. Elle était remplie de noms inconnus, de régions lointaines, de routes qui, pour eux, n'étaient encore que des traits sans histoire. Il passait la main dessus, cherchait des repères, imaginait des trajets possibles.

« On a de l'argent, » dit Marco à voix basse, en jetant un œil autour, comme si le mot pouvait attirer des problèmes. « Avec ce que Falcone m'a donné pour la Società, on peut tenir deux ou trois ans sans bosser. Peut-être plus si on fait attention. Ça nous laisse le temps de trouver où s'arrêter, de s'installer, de réfléchir à la suite. »

Lucia acquiesça. L'argent, ce n'était pas ça le souci pour l'instant. Mais elle savait déjà qu'un jour ou l'autre, il faudrait travailler. Trouver leur place, construire quelque chose de nouveau. On ne peut pas vivre éternellement sur les ruines.

Marco montra l'ouest de la carte du doigt. « On pourrait aller sur la côte atlantique. La Bretagne, les Landes, le Pays Basque… Je me suis renseigné. Apparemment, c'est moins cher que la Méditerranée. Moins de touristes aussi. Et puis il y a la mer, pour toi. »

Lucia suivait les lignes bleues du doigt. L'Atlantique… Un océan qu'elle ne connaissait pas. Elle avait grandi avec la Méditerranée et l'Adriatique, des mers fermées, calmes, presque apprivoisées. L'Atlantique, elle l'imaginait plus sauvage, plus brut, immense. Mais au fond, ça restait la mer.

« La mer, oui… » souffla-t-elle. « J'en ai besoin, Marco. Je peux pas vivre loin d'elle. Je sais que c'est idiot, qu'au fond, c'est juste de l'eau.

Mais sans la mer, je me perds. » Marco hocha la tête. Il comprenait trop bien. Lucia, comme lui, était née avec l'odeur du sel et du varech. Toute sa vie sur L'Aurora, à pêcher, respirer l'air iodé, se laisser bercer par les vagues. L'éloigner de la mer, c'était la déraciner, la forcer à s'étouffer dans une vie qui n'était pas la sienne. Elle en avait déjà assez bavé comme ça.

Lucia releva les yeux vers lui. « Et toi ? Toi, tu veux quoi ? » Il ne répondit pas tout de suite. Il regardait dehors. Les passants sous le soleil de Nice, les voitures, les terrasses pleines de touristes qui riaient, qui buvaient du rosé. Cette ville où il n'avait pas sa place, où il ne se sentait nulle part, en fait. Qu'est-ce qu'il voulait, lui ? La question le surprenait. Il l'avait mise de côté, cette question, depuis la mort de Chiara et Matteo. Depuis, il ne savait plus rien, sauf qu'il fallait survivre, protéger Lucia et Leonardo, avancer, coûte que coûte. Mais maintenant ? Maintenant qu'ils étaient libres, qu'ils avaient de l'argent, qu'ils pouvaient recommencer, qu'ils n'avaient plus la haine ni les ragots à leurs trousses.

« Je sais pas si j'en veux encore, de la mer, » il a fini par dire, la voix basse, un peu gêné. « La mer, ça me rappelle trop de choses. Mon père qui s'est noyé juste là, devant moi, et moi, incapable de faire quoi que ce soit. Porto Recanati, les quais. Chiara qui m'attend à la maison pendant que je pêche, elle prépare le repas, elle me sourit quand je rentre. » Il s'est arrêté, la gorge serrée. « Tout ça, c'est la mer. Et je ne sais pas si je peux continuer à vivre avec elle, sans que tout me retombe dessus, tous les matins, tous les soirs. »

Lucia a eu un pincement au cœur. Elle n'y avait jamais réfléchi comme ça. Pour elle, la mer, c'était la vie, la liberté, tout l'horizon. Mais pour Marco, maintenant, c'était devenu un cimetière. Elle a posé doucement sa main sur la sienne. « Alors, fratello ? Qu'est-ce que tu veux, toi ? »

Marco s'est penché sur la carte qui traînait sur la table. Ses doigts glissaient dessus, comme s'il cherchait autre chose, un endroit loin de tout ce qu'il connaissait. Il a pointé une région à l'ouest, toute verte. Les Landes. Une immense forêt, d'après ce qui était écrit.

« La forêt, » il a dit. « J'ai envie de voir la forêt. Des arbres, des pins, quelque chose de complètement différent. Un endroit qui ne me rappelle rien. Ni mon père, ni Chiara, ni Porto Recanati. Un endroit d'où je pourrais… je ne sais pas… respirer autrement. Repartir de zéro. Sans fantômes. »

Lucia a plissé les yeux, un peu perdue. « La forêt ? Mais Marco, t'es un gars de la mer. T'as toujours vécu sur l'eau. Tu vas faire comment, loin d'elle ? Tu vas respirer comment, sans les vagues ? » Marco a haussé les épaules, un peu perdu. « J'en sais rien, Lucia. Franchement, j'en sais rien. Mais c'est peut-être ça qu'il me faut. Un vrai changement. Une vie différente, une vraie. Pas juste Porto Recanati en version française, avec la mer, les bateaux, les filets. J'ai envie de tout laisser derrière. De devenir quelqu'un d'autre. »

Lucia s'est tue, pensive. Elle comprenait. Marco traînait ses morts comme des pierres, il s'enfonçait un peu plus chaque jour. Si la mer était devenue trop lourde pour lui, alors peut-être qu'il fallait lui trouver autre chose. Mais elle, elle n'arrivait pas à s'imaginer loin de la mer. Pour elle, c'était comme demander à un oiseau de ne plus voler, à un poisson de ne plus nager.

« Et si on cherchait un endroit où il y a les deux ? » Elle a fini par suggérer, après un long silence. « Un endroit où on pourrait être heureux tous les trois ? » Marco a levé la tête, surpris. « Les deux ? » elle a insisté : « Oui. La mer et la forêt. Ça existe, non ? Des endroits où les arbres vont jusqu'à la plage ? Où on aurait tout à côté ? »

Marco s'est remis à regarder la carte, espérant trouver ce compromis. Son regard s'est arrêté sur une région au sud-ouest, au Sud de Bordeaux. Les Landes. Une immense forêt de pins maritimes qui descend doucement jusqu'à l'Atlantique. Des kilomètres de pins à perte de vue, et tout au bout, des plages sauvages, des dunes, l'océan qui gronde. La mer et la forêt, côte à côte.

« Là, » il a dit, en montrant du doigt, le cœur battant un peu plus fort. « Les Landes. Regarde. Il y a la forêt, apparemment énorme, et il y a l'océan. Des kilomètres de côte. On pourrait trouver un coin entre les deux. Pas collés à la plage, mais pas trop loin non plus. Tu pourrais aller à la mer quand tu veux, et moi… moi je pourrais vivre dans la forêt, apprendre à connaître les arbres, découvrir autre chose. »

Lucia s'est penchée sur la carte, attentive. Les Landes. Elle ne connaissait pas. Des forêts de pins, des lacs, des rivières, des villages cachés entre les arbres. Et tout au bout, l'océan. L'Atlantique. Sauvage, immense, libre. « C'est super grand, » murmura-t-elle. « Y a quelles villes ? On pourrait s'installer où ? »

« Y a Bordeaux, mais franchement, c'est trop pour nous, répondit Marco en suivant la carte du doigt. Trop de gens, trop de bruit, on s'y perdrait. Arcachon, c'est au bord de la mer, mais d'après ce que j'ai

compris, c'est cher et ça va devenir touristique, comme Nice. Trop cher, trop bruyant. Regarde plutôt là… Y a plein de petits villages tout le long de la côte. Mimizan, Biscarrosse, Parentis-en-Born, Contis… Des coins plus calmes, plus petits, moins chers. On peut trouver une maison, vraiment s'installer.

Lucia resta silencieuse, pensive. Une grande maison. Une vraie, à eux. Pas une petite à partager à Porto Recanati où les voisins te surveillent, où la mère Torrente guette derrière les rideaux. Une vraie maison, avec un jardin, des vraies chambres, une cuisine où elle pourrait cuisiner tranquille, un endroit où Leonardo pourrait grandir sans honte, sans rumeurs. Un endroit où elle ne serait plus "la puttana", où Marco ne serait plus "le fou du village". Juste une famille. Pas parfaite, un peu abîmée, mais une famille quand même.

« D'accordo », finit-elle par dire en regardant son frère. « Les Landes. On tente le coup. On verra bien. Si ça nous plaît pas, on partira. Mais on essaie. » Marco eut un vrai sourire. « Bene. On part demain matin. Dès qu'on aura fini ce qu'on a à faire ici. »

Le lendemain matin, ils quittèrent Nice sans se retourner. Le réceptionniste leur fit un signe un peu gêné, sûrement à cause de la première nuit. Marco ne lui répondit pas. Dans le train vers l'ouest, Lucia regardait le paysage défiler derrière la vitre. Les collines sèches de Provence laissaient doucement place à des terres plus vertes, plus douces. Leonardo dormait contre elle, tranquille, sans rien savoir : le voyage, l'exil, tout ce qui avait poussé sa mère et son oncle à partir.

Marco, lui, regardait ses mains. Des mains de pêcheur, dures, marquées par le sel et la corde. Ces mains-là avaient tiré des filets, réparé des bateaux, caressé le visage de Chiara. Elles avaient porté le cercueil de son fils. Qu'est-ce qu'il allait faire de ces mains dans une forêt ? À quoi elles pourraient servir, là-bas ?

Chapitre 9 : Betty.

Juillet 1969

La première fois que j'ai vu Marco Lontano, c'était un dimanche après-midi tranquille à Mimizan-Plage. J'avais vingt et un ans, cela faisait presque un an que je travaillais comme jeune fille au pair chez les Beaumont, et franchement, j'avais besoin de ce jour de repos comme on a besoin de respirer après avoir retenu son souffle trop longtemps.

Les Beaumont habitaient dans un vrai château, avec des tourelles et

tout, juste au nord de Bordeaux, près de Blanquefort. Monsieur Beaumont dirigeait une affaire de vin, Madame Beaumont semblait s'occuper de toutes les œuvres caritatives du coin, et leurs quatre enfants, Matthieu, Élise, Charles et la petite Amélie, avaient entre trois et douze ans.

Mon boulot ? M'occuper d'eux : les habiller, les nourrir, les amener et les ramener de l'école privée, et du collège de Jésuites, en Jaguar XJ 12, s'il vous plaît(!), les surveiller, leur apprendre l'Anglais, jouer avec eux, les promener. Du lever au coucher du soleil, six jours sur sept.

Je ne me plaignais pas vraiment. La famille était gentille avec moi, les enfants étaient adorables (même s'ils me fatiguaient parfois), et le salaire me permettait de mettre de l'argent de côté pour mes études. Surtout, j'étais venue en France pour perfectionner mon français.

C'était ça l'objectif : Je voulais devenir prof de français en Angleterre. Enseigner la langue, partager la littérature, la culture, tout. J'adorais ça depuis le lycée, et je savais qu'il fallait que je vive en France si je voulais être crédible. Il me fallait parler parfaitement, comprendre les expressions, les petites subtilités.

Après presque un an à Bordeaux, mon Français était vraiment bon. Presque courant. Bien sûr, j'avais encore un accent anglais, mais je comprenais tout, je lisais des romans français, Balzac, Flaubert, Maupassant, j'écoutais la radio, je discutais avec les commerçants et les voisins. Madame Beaumont disait souvent : « Tu parles si bien maintenant, Betty. On pourrait presque te prendre pour une Française !

Mais parfois, j'avais juste besoin de m'échapper. Loin. J'avais besoin d'une pause après avoir entendu « Betty, Betty ! » toutes les cinq minutes, après avoir mouché des nez ou réglé des disputes de jouets.

Alors ce dimanche-là, j'ai pris le bus pour aller à Mimizan. Presque deux heures à traverser des forêts de pins à perte de vue, c'était long, mais beau. J'avais préparé un sandwich au jambon, une bouteille de limonade, ma serviette de plage et un livre, « Wuthering heights, » en Anglais, pour la troisième fois. Mon plan était simple : trouver une place sur le sable, lire, nager un peu, profiter du soleil, et savourer un peu de tranquillité.

La plage était bondée. Des familles partout, des enfants qui criaient,

des radios qui diffusaient de la musique. J'ai zigzagué entre les parasols et les serviettes jusqu'à trouver un coin plus calme près des dunes. J'ai étalé ma serviette, enlevé ma robe d'été pour révéler un maillot bleu marine assez sobre, rien d'extravagant, et je me suis allongée avec mon livre.

Et c'est là que je l'ai senti. Ce regard. Vous connaissez cette sensation bizarre quand quelqu'un vous observe, vraiment ? J'ai levé les yeux, un peu agacée, prête à fusiller du regard le type qui me fixait. Et puis je l'ai vu.

Il était assis sur un muret en béton à une vingtaine de mètres, habillé, pantalon beige, chemise blanche avec les manches retroussées, alors que tout le monde était à moitié nu. Grand, brun, la peau bronzée, les cheveux juste assez décoiffés pour donner l'air de s'en moquer. Et ses yeux, vert clair, intenses, presque troublants. Il me fixait sans gêne, sans détourner le regard, comme s'il essayait de comprendre quelque chose. C'était un peu comme si j'étais un mystère qu'il voulait absolument résoudre. Franchement, ma première réaction, ça a été de me sentir hyper mal à l'aise. Qui c'était ce gars bizarre qui me regardait comme ça ? Mais en même temps, il y avait quelque chose dans son regard… Ce n'était pas lourd, pas gênant. Plutôt un mélange de curiosité et de tristesse, peut-être ? Je n'en savais rien.

Alors j'ai levé les sourcils, genre "Quoi ? Qu'est-ce qu'il y a ?" Sans rien dire. Il n'a pas bougé. Il continuait juste à me fixer, sans rien faire. J'ai fini par hausser les épaules et je me suis remise à mon livre, mais impossible de me concentrer. Les mots se mélangeaient, je sentais toujours ses yeux sur moi, ça me rendait nerveuse.

Au bout de dix minutes, j'ai relevé la tête. Il était toujours là, toujours en train de me regarder. Là, ça commençait vraiment à m'énerver. J'ai refermé mon livre d'un coup, je me suis levée, j'ai remis ma serviette sur mes épaules et je suis allée vers lui.

Il m'a vue arriver, mais il n'a pas bougé, pas l'air inquiet du tout. Je me suis arrêtée devant lui, les mains sur les hanches. Il a juste levé les yeux vers moi, presque… comme s'il trouvait ça drôle ? « Excusez-moi, mais vous pourriez arrêter de me fixer comme ça ? Ce n'est vraiment pas agréable, » j'ai dit, un peu sèche, en français.

Il a cligné des yeux, surpris, peut-être à cause de mon accent anglais, ou juste parce qu'il ne s'attendait pas à ce que je vienne lui parler. Il a cherché ses mots. « Désolé, » il a fini par dire, avec un fort

accent italien. « Je ne voulais pas… vous déranger. » Son français était un peu hésitant, il cherchait ses mots, mais il s'en sortait. « Alors pourquoi vous me regardez comme ça ? »

Il a fait un petit sourire triste, qui n'atteignait pas ses yeux. « Parce que… » Il s'est arrêté un instant. « Parce que vous êtes… différente. » J'ai froncé les sourcils, j'en avais entendu des compliments, mais celui-ci, c'était une première. « Différente ? »

« Différente des autres. Ici. Vos taches de rousseur, votre teint, votre coiffure » Il a fait un geste vers la plage pleine de monde. « Et vous lisez. En Anglais. Vous êtes… tranquille. » Ça m'a déstabilisée. Ce n'était pas du tout la réponse à laquelle je m'attendais. « Vous êtes Italien ? » j'ai demandé, un peu moins froide malgré moi.

« Sì. Oui. De Porto Recanati. Mais maintenant j'habite ici. À Mimizan. » « Je suis anglaise. De Brighton. Mais je travaille à Bordeaux. Jeune fille au pair. - Ah. » Il a hoché la tête. « Votre français est très bon. Presque parfait. - Merci. Je suis venue en France pour ça. Pour apprendre. Je veux devenir prof de français en Angleterre. »

« Professeure ? » Il avait l'air vraiment impressionné. « C'est bien. Très bien. » Un silence s'est installé. Pas gênant, juste… comme en suspens. Je ne savais pas trop quoi dire, et lui non plus, apparemment. « Bon, » j'ai fini par dire. « Je retourne à mon livre. Mais… arrêtez un peu de me regarder, s'il vous plaît. »

« Promis. » Cette fois, il m'a vraiment souri. « Bonne lecture, signorina. »

Je suis retournée à ma serviette, un peu perturbée. J'ai essayé de me remettre dans Les Hauts de Hurlevent, mais impossible de me concentrer. Je jetais des coups d'œil vers lui de temps en temps. Il ne me regardait plus, il fixait la mer, les mains dans les poches, comme perdu dans ses pensées. Et puis, sans l'avoir voulu, j'ai commencé à me demander qui il était vraiment. Ce grand brun, un peu mystérieux, avec son accent chantant quand il parlait français. Ce type qui ne me regardait pas comme un dragueur de plage, mais comme quelqu'un qui cherchait… quoi ? Mystère.

Je ne pensais pas vraiment pas le revoir. Franchement, après cet échange bizarre, je me disais qu'il disparaîtrait pour de bon. Mais le dimanche suivant, je suis retournée à Mimizan, j'adorais la plage, c'était devenu ma petite habitude, et il était là. Même endroit, même muret, habillé pareil. Cette fois, il ne me regardait pas. Toujours

l'océan devant lui, les mains dans les poches, l'air absent. J'aurais pu passer mon chemin, retourner à ma serviette, à mon livre. Mais non, j'ai eu envie d'aller lui parler.

« Bonjour, » j'ai dit en m'asseyant à côté de lui, sans demander la permission. Il a sursauté, surpris, puis il m'a reconnue. « Ah. La signorina inglese. Bonjour. » J'ai corrigé. « Je m'appelle Betty. » Il a plongé son regard vert dans le mien, je me suis sentie comme Mowgli face au serpent dans le dessin animé. « Marco. Marco Lontano. » Il m'a tendu la main, un peu cérémonieux. Je l'ai serrée. Sa main était rêche, dure.

« Vous venez souvent ici ? » j'ai demandé, un peu taquine. Il a souri. « Tous les dimanches. C'est ma… comment dire… ma pause. » j'ai hoché la tête : « Moi aussi. Ma pause des enfants Beaumont. » Il a demandé : « Les enfants ? »

« Oui. Quatre. Entre trois et douze ans. Épuisants, mais adorables. » On a commencé à discuter. C'était un peu maladroit au début, lui avec son français pas parfait mais qui s'améliorait, moi avec mon accent anglais que j'essayais de cacher. Il m'a raconté qu'il travaillait comme commercial en cartonnerie industrielle, qu'il visitait des usines, vendait des emballages, des cartons spéciaux pour l'industrie. Avant ça, il était contremaître dans une scierie, il disait « sylverie », juste après son arrivée en France.

« Vous êtes arrivé quand ? - 1963. Il y a six ans. - Tout seul ? » Une ombre a traversé son regard. « Non. Avec ma famille, ma sœur, mon neveu. » Et là, j'ai senti qu'il ne voulait pas en dire plus. J'ai laissé tomber.

Je lui ai parlé de Brighton, de mes études, de mon parcours. De mon amour pour le français, de Molière que j'adore, de Baudelaire qui me fascine, même si je ne comprends pas toujours tout. Il écoutait, hochait la tête, posait des questions simples, mais toujours pertinentes. « Vous aimez enseigner ? »

« Je ne sais pas encore. Je n'ai jamais vraiment encore enseigné. Mais j'aime transmettre. Apprendre l'anglais aux enfants Beaumont, c'est… gratifiant. Quand ils comprennent quelque chose, quand ils progressent, c'est génial. »

« C'est important, l'éducation, » il a dit, sérieux. « Très important. » Et puis, sans qu'on s'en rende compte, trois heures avaient passé. Le soleil commençait à baisser. Il fallait que je parte, attraper mon car. «

Je reviens dimanche prochain, » j'ai dit en me levant. « Moi aussi, » il a répondu, tout simplement.

Et voilà, c'est devenu notre habitude. Pendant des mois, on s'est retrouvés comme ça. Tous les dimanches, sur le même muret, à discuter pendant des heures. Parfois on marchait sur la plage, parfois on restait assis, juste à regarder la mer en silence. Marco gardait sa part de mystère, il parlait rarement de son passé. Jamais rien sur ce qui l'avait amené en France, ni sur ce qu'il avait laissé derrière lui en Italie. Parfois, c'était juste des petits détails. Rien de plus.

Quand il parlait de sa sœur Lucia, on sentait tout de suite l'affection dans sa voix. « Elle est forte, Lucia. Vraiment forte. Elle bosse tout le temps. Et elle cuisine… c'est incroyable. - Elle a un resto ? » Il a fait non de la tête, avec un sourire. « Non, pas vraiment. Elle cuisine à la maison. Pour nous, la famille. Parfois aussi, on prépare des plats, des recettes italiennes que l'on livre à des voisins qui nous recommandent à d'autres, on commence à avoir des clients fidèles.. » Il avait l'air fier en disant ça. « Vous aimez la cuisine italienne ? »

« J'adore ! Enfin, je crois. J'ai surtout mangé des spaghettis bolognaise en Angleterre, vous voyez… » Il a rigolé. « Ça, ce n'est pas vraiment de la cuisine italienne ! Un jour, Lucia vous fera goûter la vraie. » Il parlait souvent de Leonardo, le fils de Lucia. « Il a huit ans. Il est malin, curieux, il comprend vite. »

« Il va à l'école ici ? » Oui. À Mimizan. Il parle vraiment bien français maintenant. Honnêtement, mieux que moi. Il a ri un peu, un peu gêné. Les enfants, tu sais, ils apprennent tyrès vite. Je suis aussi passé naturellement au tutoiement : « Ton français s'améliore aussi, tu sais. Tu as vraiment fait des progrès. Il m'a remerciée. « Grazie. Merci. Je travaille, je lis, j'écoute. Il faut parler la langue du pays où on vit. C'est important. »

Je lui ai raconté mes journées chez les Beaumont, les bêtises des enfants, les cours de littérature que je préparais le soir sous les combles du château, toutes les questions que je me posais sur l'avenir. Est-ce que j'avais vraiment envie de retourner en Angleterre ? Ou bien rester ici, en France ? Petit à petit, je tombais amoureuse de ce pays,les paysages, la langue, la façon de vivre.

« Tu es encore jeune, il m'a dit. Tu as le temps de choisir.- J'ai fait la moue. J'ai vingt-deux ans maintenant. Ce n'est plus si jeune. »Il a souri, un peu mystérieux. « Crois-moi, Betty. Vingt-deux ans, c'est encore jeune. »

Décembre 1969. Ce jour-là, on marchait sur la plage, il faisait froid, le vent soufflait fort, il n'y avait presque personne, et tout à coup Marco s'est arrêté. Il m'a regardée avec cette intensité que je commençais à bien connaître. « Betty…- Oui ? » Il a hésité, cherchant ses mots. « je m'ennuie de toi la semaine » Mon cœur a fait un bond. « moi aussi, Marco, tu me manques »

Il a inspiré profondément. « Tu voudrais venir chez moi ? À la ferme ? Pour rencontrer ma famille ? » J'ai souri. « J'adorerais, Marco. »

Janvier 1970.

La première fois que j'ai vu la ferme des Lontano, c'était un dimanche de janvier. Il faisait froid mais il y avait du soleil. Marco est venu me chercher à l'arrêt de bus dans une vieille Peugeot 404 commerciale blanche, couverte de poussière et de boue séchée. On a roulé vingt minutes à travers la forêt de pins, sur des petites routes sinueuses coincées entre les grands arbres qui ondulaient dans le vent. « C'est vraiment paumé », j'ai dit en regardant par la fenêtre. On n'avait pas croisé une seule voiture depuis au moins dix minutes.

« Oui. C'est pour ça qu'on aime cet endroit. C'est tranquille. Personne ne vient nous embêter. » Il a souri. Lucia dit toujours : "Loin des yeux, loin des langues."

On a tourné sur un petit chemin de terre plein de bosses, bordé de fougères et de genêts, et tout à coup la ferme est apparue. Une grande maison blanche aux volets bordeaux passés, en forme de U, avec un bâtiment central et deux ailes symétriques de chaque côté. Le toit en tuiles rouges était couvert de mousse par endroits, les murs épais avaient quelques fissures, mais l'ensemble respirait la solidité, la stabilité, la chaleur.

« Voilà, » a dit Marco en coupant le moteur. « Ici, c'est chez nous »

Un jardin un peu sauvage entourait la maison. L'herbe haute, quelques arbres fruitiers, pommiers et cerisiers, un vieux puits en pierre au milieu, avec une poulie rouillée. Derrière, j'ai vu un potager bien entretenu, des rangées de légumes d'hiver, des pieds de tomates en attente et tout autour, la forêt de pins formait un mur vert foncé, parfumé.

Avant même qu'on ait le temps de sortir de la voiture, la porte d'entrée s'est ouverte et un petit garçon a déboulé comme une fusée, pieds nus malgré le froid, les cheveux noirs en bataille, un grand sourire sur le visage.

« Zio Marco ! Zio Marco ! Elle est là ? è la tua Betty ? » Il sautillait d'excitation. Marco a éclaté de rire, un vrai rire chaleureux. « Sì, Leonardo. C'est Betty. Sois poli, d'accord ? En Français ! »

Le gamin s'est arrêté net devant moi, les yeux grands ouverts, des yeux verts magnifiques (comme son oncle), et il a inspiré à fond, super concentré. « Bonjour, madame Betty. Je m'appelle Leonardo. Bienvenue chez nous. » Il m'a tendu la main, très sérieux, comme s'il voulait déjà faire adulte. Je lui ai serré la main, touchée par sa façon solennelle. « Bonjour, Leonardo. Tu peux m'appeler juste Betty. Et ton français est vraiment très bon ! »

Il a rougi, tout content. Une femme est sortie de la maison en s'essuyant les mains sur un torchon. Elle était petite, brune, les cheveux très courts, presque garçon. Un visage fin, très expressif. Elle portait un pantalon en toile et un gros pull bien trop grand, clairement pour être à l'aise. Ses yeux verts, comme ceux de Leonardo et Marco, m'ont regardée un instant, avec une intensité qui m'a surprise. Puis, tout de suite, un grand sourire, chaleureux et sincère. « Ah ! Enfin ! La fameuse Betty ! » Elle est venue vers moi et m'a embrassée sur les joues, très enthousiaste. « Marco nous parle de toi depuis des mois. Bienvenue, bienvenue ! »

Elle parlait français rapidement, sans hésiter, avec juste un petit accent italien qui donnait du charme à sa voix. « Merci beaucoup de m'avoir invitée, » j'ai dit, un peu impressionnée. « C'est vraiment gentil. - Gentil ? Voyons ! » Elle a fait un geste de la main. « Tu es l'amie de Marco, donc tu fais déjà partie de la famille. Allez, viens ! Il fait froid. Leonardo, va chercher les pantoufles pour Betty ! »

Le petit est parti en courant pendant que Lucia me prenait par le bras pour m'emmener à l'intérieur. Marco suivait, silencieux, mais je voyais bien qu'il souriait. Dedans, il faisait tout de suite chaud et c'était accueillant. Un peu en bazar, mais le genre de désordre qui montre qu'on vit vraiment là.

Le centre de la maison, c'était cette grande pièce qui faisait à la fois salle à manger et salon. Une grande table en bois trônait au milieu, déjà mise avec des assiettes dépareillées, des verres, des couverts un peu abîmés mais propres. Autour, des chaises de toutes sortes : en bois, en rotin, même une avec des accoudoirs sculptés.

Contre le mur, un vieux buffet croulait sous les photos. J'ai reconnu Marco plus jeune devant un bateau, Lucia enfant sûrement avec leur père, Leonardo bébé dans les bras de sa mère. Il y avait aussi d'autres

photos, un peu floues, que je n'avais pas encore vraiment eu le temps de regarder.

La cuisine était ouverte, juste séparée par un comptoir carrelé. Un grand fourneau à gaz ronronnait, avec des casseroles qui bouillonnaient et des parfums incroyables partout, tomate, ail, basilic, et quelque chose de doux, presque comme du caramel ou du miel.

« Assieds-toi, vas-y ! » Lucia m'a doucement poussée vers une chaise. « Tu veux boire quelque chose ? Du vin ? Du café ? De l'eau ? 6 De l'eau, merci. » Leonardo est revenu en courant, tenant d'énormes chaussons en laine pour moi. Il les a posés à mes pieds, très sérieux. « Tiens, Betty. Comme ça tu n'auras pas froid aux pieds. 6 Merci, Leonardo. Tu es adorable. »

Il m'a fait un grand sourire, fier de lui, puis s'est installé à côté de moi, le menton posé dans ses mains, les yeux grands ouverts. « C'est vrai que tu viens d'Angleterre ? - Oui, c'est vrai. Je viens de Brighton, au bord de la mer. - Comme Porto Recanati ! Nous aussi on vient d'une ville au bord de la mer ! Mais en Italie. » Il s'est arrêté un instant. « Tu es déjà allée en Italie ? - Un peu. Une fois, à Rome. C'était magnifique. Et toi ? » lui ai-je demandé : « Je ne me souviens pas. J'étais trop petit. » Il avait l'air un peu triste. « Mais maman et tonton Marco me racontent. »

« Leonardo, » a dit Marco doucement, « laisse un peu respirer Betty. On dirait un interrogatoire de police. » « C'est rien, laisse-le, » a répondu Lucia en posant un verre d'eau devant moi. « Il est curieux, c'est normal. » Elle s'est tournée vers moi avec un sourire complice. « Et puis, nous aussi on est curieux. Marco ne nous dit jamais rien sur toi. Juste « Betty est gentille, Betty est intelligente, Betty lit des livres... » Elle a pris une voix plus grave pour se moquer de son frère.

Marco a levé les yeux au ciel. « Lucia... »

« Quoi ? C'est vrai ! » Elle a ri, puis s'est assise en face de moi, les coudes sur la table, le menton dans les mains, exactement comme Leonardo. « Alors, raconte. Qu'est-ce que tu fais ici en France ? Pourquoi t'es venue ? » Je me suis lancée. Je leur ai parlé de mon parcours, de mes études, de mon envie de devenir prof de français, de mon travail chez les Beaumont. Lucia écoutait attentivement, posait des questions précises, s'exclamait parfois en italien « Mamma mia ! Quattro bambini ! Povera Betty ! » Quand je racontais les journées folles avec quatre enfants.

« Mais tu aimes les enfants, » a-t-elle remarqué. « Ça s'entend. - Oui. Beaucoup. C'est pour ça que je veux enseigner. »

« C'est un beau métier. Important. » Elle a jeté un coup d'œil à Leonardo. « Sa maîtresse, Madame Lacoste, elle est stricte mais juste. Leonardo l'adore. - C'est vrai, » il a confirmé. « Elle me donne des livres en plus parce que je lis vite. - Tu aimes lire ? » j'ai demandé.

« Oui ! Surtout les histoires d'aventure. Les pirates, les chevaliers, les explorateurs. » Ses yeux brillaient. « Et toi ? - J'adore lire aussi. En ce moment je lis beaucoup de littérature française. Balzac, Flaubert… »

Il a hoché la tête, très sérieux, comme si je venais de lui confier un secret important. Tout à coup, Lucia s'est levée. « Bon, assez parlé ! À table, tout est prêt. Marco, tu mets le pain ? Leonardo, va te laver les mains. Betty, toi tu ne bouges pas, t'es l'invitée. »

Elle s'est activée dans la cuisine, super efficace, sortant des plats fumants, des bols de pâtes dorées, une soupière avec un bouillon qui sentait divinement bon. Marco a apporté un gros pain rond et l'a découpé en épaisses tranches. Leonardo est revenu en courant, les mains encore mouillées, et il s'est installé juste à côté de moi.

Le repas a commencé, et franchement… c'était incroyable. Pas seulement la nourriture, même si c'était dingue, les pâtes les meilleures que j'aie jamais mangées, un ragoût de viande qui fondait tout seul, des légumes grillés bien imbibés d'huile d'olive, mais surtout l'ambiance. Ce bruit de fond, les rires, les discussions qui se mélangeaient dans tous les sens.

Ils parlaient italien entre eux, logique, et moi je ne comprenais rien et j'avais l'impression d'être dans un film d'Ettore Scola. Mais souvent, ils se tournaient vers moi, passaient au français, me faisaient participer à la conversation. Leonardo, lui, me bombardait de questions sur l'Angleterre, il pleut vraiment tout le temps là-bas ? J'ai déjà vu la reine ? Je connais les Beatles ?

Lucia m'a parlé de son idée d'ouvrir un vrai restaurant à la ferme. « Je cuisine bien, tu sais. Les gens du coin viennent parfois chercher à manger ici le dimanche. Ils paient un petit quelque chose, je leur prépare des plats italiens. Mais j'aimerais faire ça pour de vrai. Avoir une salle, des tables, des nappes blanches. » Ses yeux brillaient en en parlant.

« Tu devrais, » je lui ai dit, sincèrement. « Ce que tu fais est incroyable. Les gens vont adorer. « Tu crois ? » Elle avait l'air émue. «

Marco dit pareil. Mais c'est beaucoup de boulot. Et puis, l'argent… - On trouvera, » a lancé Marco, tranquille. « Si c'est ton rêve, on trouvera. »

Lucia lui a lancé un regard plein d'affection. À ce moment-là, j'ai compris à quel point ils étaient proches, ces deux-là. Pas juste frère et sœur. Il y avait quelque chose de plus. Une vraie complicité, une solidarité née de… de quoi, exactement ? Mystère. Mais ça se sentait. Marco, lui, ne parlait pas beaucoup. Il écoutait, souriait, servait le vin, remplissait les assiettes. Mais il était là, vraiment présent, attentif. Parfois, nos regards se croisaient, il me souriait, et ça me faisait un drôle d'effet dans le ventre.

Après le repas, qui a duré presque deux heures sans qu'on s'en rende compte, Lucia a apporté un gâteau, la fameuse torta della nonna, une tarte à la crème et aux pignons de pin. Leonardo a applaudi. « C'est ma préférée ! - Je sais, mon chéri, » a répondu Lucia en lui ébouriffant les cheveux. « C'est pour ça que je l'ai faite. Et aussi pour Betty. »

On a goûté le gâteau vraiment délicieux, en buvant du café bien serré dans de toutes petites tasses. Leonardo a fini par s'endormir sur le canapé, repu, heureux. Lucia l'a emmené dans son lit dans l'aile ouest, et m'a dit de rester assise, surtout de ne pas m'inquiéter pour la vaisselle.

Et là, je me suis retrouvée seule avec Marco dans la grande salle à manger. Le silence est tombé, mais c'était un silence agréable, apaisant. Il a commencé à débarrasser, je me suis levée pour l'aider, même s'il n'arrêtait pas de protester. « T'es l'invitée, Betty. »

« Je sais. Mais j'ai envie de filer un coup de main. » On s'est retrouvés côte à côte devant l'évier, lui qui lavait, moi qui essuyais. Nos bras se touchaient parfois, et à chaque fois, j'avais comme une petite décharge. « Ta famille est géniale, » j'ai murmuré. « Merci. » Il a souri, les mains dans la mousse. « Ils t'aiment bien. Lucia me l'a dit tout à l'heure. - Elle t'a dit ça ? Quand ? »

« Quand tu regardais les photos sur le buffet. Elle m'a soufflé : « Elle est super, ta Betty. Gentille, intelligente, jolie. Garde-la. » Il a un peu rougi. Mon cœur a raté un battement. «Ta Betty ? » Il m'a regardée, d'un air sérieux. « Oui. Ma Betty. Si tu veux bien. » J'ai posé le torchon, je me suis tournée vers lui. « Je veux bien, Marco. »

Il a eu un vrai sourire, lumineux, qui a balayé d'un coup toute la tristesse qu'il avait. Il s'est essuyé les mains sur son pantalon, un peu

mal à l'aise, puis il s'est approché. « Je ne suis pas facile, Betty. Tu sais, j'ai perdu ma femme et mon bébé il y a sept ans, je ne m'en suis jamais vraiment remis.»

Je l'ai regardé dans les yeux et j'ai posé ma main sur sa joue un peu râpeuse : « Je ne pourrai jamais la remplacer, et je ne veux pas, ils font partie de toi, de ce que j'aime. Mais je vais tout faire pour te rendre heureux, tu veux bien ? »

Il a fermé les yeux une seconde, comme pour garder ce moment en mémoire. Puis il s'est penché vers moi, doucement, me laissant clairement la possibilité de reculer si je voulais. Je n'ai pas bougé. Ses lèvres ont à peine effleuré les miennes, d'abord presque timidement. Un baiser doux, un peu hésitant, avec le goût du café et de quelque chose de nouveau. J'ai posé mes mains sur ses épaules, je me suis rapprochée, et là, le baiser est devenu plus profond, plus assuré.

Quand on s'est séparés, ses yeux brillaient. « Grazie, Betty. » J'ai haussé les sourcils en reprenant mon souffle : « Pourquoi tu me remercies ? - Pour être là. Pour… » Il a cherché ses mots, un peu perdu. « Pour me donner envie. D'être vivant. »

J'ai senti les larmes monter. Je l'ai serré fort contre moi, et il m'a serrée aussi, avec une force qui m'a presque étonnée. Derrière nous, la porte de l'aile ouest a glissé doucement. Lucia est apparue, elle a vu la scène, s'est arrêtée une seconde. Puis elle a souri – un grand sourire, lumineux – et elle est repartie sans bruit.

Mais j'ai eu le temps de voir, dans ses yeux verts, comme ceux de Marco, une sorte de soulagement. Comme si elle attendait ce moment depuis longtemps. Comme si, au fond, elle espérait que quelqu'un finirait par ramener son frère à la vie. Et là, j'ai compris que cette famille un peu bizarre, une sœur célibataire avec un enfant sans père, un frère veuf et silencieux, tous exilés d'Italie, c'était exactement la famille qu'il me fallait.

Et peut-être aussi qu'ils avaient éventuellement besoin de moi, peut-être.

Chapitre 10 : Jürgen.

Été 1970

Je n’ai jamais cru au destin. Mes parents, qui avaient fui les nazis pour se cacher en Suisse pendant des années avant de revenir dans une Allemagne en ruines, m’ont vite appris que la vie n’était pas un film avec un scénario tout prêt. On fait des choix, on prend des coups, on s’adapte. Il y a le hasard, parfois la chance, d’accord. Mais le destin ? Non, pas vraiment.

Pourtant, ce jour d’août 1970, en passant devant une ferme isolée au milieu des pins dans les Landes, j’ai failli changer d’avis. J’avais trente ans. J’étais historien, je travaillais pour plusieurs universités en Europe. Ma vie, c’était les archives pleines de poussière, les conférences interminables. Je m’étais spécialisé dans l’histoire des migrations et des exils en Europe, un sujet qui me touchait de près.

Mes parents avaient quitté Stuttgart en 1937, quand mon père, prof de philo, avait été menacé à cause de ses opinions contre les nazis. Ils étaient partis en Suisse, d’abord à Genève, puis à Berne. Moi, je suis né là-bas en 1940, en pleine guerre, dans un petit appartement où s’entassaient trois autres familles de réfugiés.

On est retournés en Allemagne en 1948. J’avais huit ans. Je revois encore les ruines de Stuttgart, les immeubles éventrés, les enfants qui jouaient dans les gravats. Mon père a retrouvé un poste à la fac, on a reconstruit comme tout le monde. Mais il y avait quelque chose de cassé pour de bon. Cette culpabilité partagée, ce poids de l’Histoire, cette difficulté à en parler vraiment. J’ai grandi avec ça, et c’est sûrement pour ça que je suis devenu historien. Pour comprendre. Pour mettre des mots sur le silence.

En août 1970, j’étais en France pour faire des recherches sur les réfugiés républicains espagnols dans les Landes. Un collègue à Bordeaux m’avait parlé des camps d’internement pendant la guerre, des familles séparées, des traces cachées dans les archives départementales. Je travaillais depuis trois semaines à Mont-de-Marsan quand Klaus et Stefan, deux amis allemands historiens eux aussi, sont venus me voir le temps d’un week-end.

Klaus m’avait appelé pour dire qu’il en avait marre de m’imaginer enfermé dans mes papiers tout l’été, qu’ils venaient m’en sortir, qu’on allait faire du vélo, prendre l’air, sinon j’allais finir par dépérir. Klaus et Stefan, je les connaissais depuis la fac à Heidelberg. On avait fait

nos thèses ensemble, bu des bières, refait le monde pendant des nuits avant les soutenances. Klaus était spécialiste de la Guerre de Trente Ans, Stefan travaillait sur l'Empire romain. On n'avait pas choisi la même période, mais on avait la même passion, la même exigence, et surtout cette capacité à débattre sans jamais s'énerver.

Ils sont arrivés un vendredi soir dans un vieux Combi Volkswagen, bourré de vélos, de sacs à dos, de bouteilles de vin. Stefan avait tranché : demain matin, on irait voir l'océan. On partirait pédaler, prendre l'air, bien manger. Pas de discussion, c'était décidé.

Le samedi, on a enfourché nos vélos à Mimizan-Bourg. Direction la route forestière, vers le sud, sans vraiment savoir où ça nous mènerait. Il faisait lourd, l'air sentait la résine et le sable chaud. On roulait tranquillement, en papotant de tout et de rien. Klaus venait de se fiancer, Stefan avait décroché un job à Munich, moi je racontais mes trouvailles dans les archives.

Vers midi, la faim s'est fait sentir. Pas juste une petite faim, non, un vrai creux. On avait bien des sandwichs, mais tout écrasés dans le fond des sacoches, ça ne donnait pas envie, d'ailleurs on les a donnés aux oiseaux ou aux renards, que sais-je. On cherchait un endroit où s'arrêter, un café, un resto, n'importe quoi, mais franchement, on était perdus au milieu des pins. Rien que des arbres, des chemins de terre, pas âme qui vive.

Et puis, d'un coup, une odeur.

Pas n'importe laquelle. Une odeur qui vous attrape direct, qui donne faim d'un coup. Tomate, basilic, ail… Un parfum d'Italie, un truc qui mijote.

Stefan a freiné sec. "Vous sentez ça ?" On a regardé autour. À cinquante mètres, planquée derrière les arbres : une grande ferme blanche avec des volets bordeaux. De la fumée s'échappait de la cheminée. L'odeur venait clairement de là. Klaus a souri : "On va voir ?" J'ai protesté : "C'est une maison privée, on ne va pas débarquer comme ça." Il a haussé les épaules : "On peut toujours demander, au pire on se fait rembarrer."

Stefan était déjà parti sur le petit chemin. Klaus l'a suivi. J'ai hésité une seconde, puis j'ai soupiré et j'y suis allé aussi. On a laissé les vélos près d'un vieux puits en pierre au milieu du jardin.

La maison avait de la gueule, en U, un peu vieillotte mais costaud. Les volets étaient écaillés, les tuiles pleines de mousse, le potager impeccable sur le côté. L'odeur était encore plus forte ici, presque à en avoir la tête qui tourne.

Klaus a frappé à la porte centrale. Personne. Il a frappé plus fort. Toujours rien. On était prêts à repartir quand la porte s'est ouverte d'un coup. Une femme est apparue. Petite, brune, jolie, cheveux très courts, un torchon à la main, le visage tout rouge à cause de la chaleur. Tablier taché de sauce tomate, vieux jean, t-shirt blanc. Elle nous a dévisagés, d'abord surprise, puis un peu sur la réserve.

Klaus s'est lancé dans des excuses en français, avec son accent allemand à couper au couteau, expliquant qu'on cherchait juste à manger, qu'on avait senti cette odeur incroyable. Elle a plissé les yeux : "Vous êtes allemands ?" J'ai pris le relais, en français bien plus fluide, en m'excusant de la déranger, en expliquant notre balade à vélo, notre faim, et que, franchement, cette odeur était irrésistible.

Un sourire a traversé son visage. Rapide, presque malgré elle. Elle a remarqué que je parlais bien français. J'ai expliqué que j'étais historien, que je travaillais en France depuis quelques semaines.

Elle nous a observés un instant, hésitante. Puis elle a soufflé : "Vous tombez bien. Je prépare un repas pour des clients ce soir, mais j'ai fait trop de pâtes. Si ça vous dit, vous pouvez manger ici. Quinze francs chacun." Klaus et Stefan se sont regardés, heureux, et ont tout de suite accepté. Elle s'est présentée : Lucia. Puis elle nous a fait signe d'entrer.

On est passés dans une grande salle à manger, simple et chaleureuse. Une grande table en bois, des chaises dépareillées, des photos posées sur un vieux buffet. Ça sentait la vraie vie, la famille, les souvenirs. Lucia nous a montré où nous asseoir en disant qu'elle revenait tout de suite. Elle est partie à la cuisine. On s'est installés, un peu gênés, un peu excités. Klaus chuchotait que c'était fou de débarquer au milieu de nulle part et de tomber sur un festin.

Stefan, toujours rationnel, a fait remarquer qu'on n'en savait rien, si c'était vraiment un festin. Mais quand Lucia est revenue avec trois grandes assiettes de tagliatelles au ragoût, nappées d'une sauce tomate épaisse, parfumée, franchement incroyable, on a tout de suite compris.

Première bouchée. J'ai fermé les yeux. C'était… parfait. La texture, le goût, tout était là. Les pâtes, al dente. La sauce, riche mais pas lourde. La viande, fondante. Klaus a laissé échapper un soupir de

bonheur. Stefan, lui, a juste levé le pouce vers la cuisine.

Lucia est revenue avec du pain encore tiède, une carafe d'eau, un pichet de vin rouge. Elle s'est adossée au comptoir, les bras croisés, un petit sourire en coin, et nous a regardés manger. Je lui ai dit que c'était incroyable, vraiment, et je lui ai demandé d'où venait son talent. Elle a répondu qu'elle venait d'Italie. J'ai voulu en savoir plus sur sa région. Elle m'a parlé des Marches, de Porto Recanati, un petit village de pêcheurs sur l'Adriatique.

J'ai dit que je connaissais le nom, que ce n'était pas loin de Recanati, la ville de Leopardi. Elle a semblé étonnée que je connaisse Leopardi. J'ai expliqué que j'avais étudié l'italien à la fac, que j'adorais L'infinito. Là, elle a vraiment souri, un sourire lumineux. Elle m'a confié que son frère lui récitait ce poème quand elle était petite.

On a continué à discuter, entre deux bouchées. Elle a raconté son arrivée en France en 1963, sa vie à Mimizan avec son frère Marco et son fils Leonardo. Elle ne donnait pas beaucoup de détails, restait vague sur les raisons du départ d'Italie, mais on sentait bien qu'il y avait une histoire compliquée derrière.

Klaus et Stefan mangeaient en silence, trop occupés à savourer. Moi, je n'arrivais pas à détacher mes yeux de Lucia. Il y avait quelque chose chez elle. Une force tranquille, et peut-être, sous cette énergie et ces sourires, un peu de tristesse. Ses mains étaient fines mais abîmées, des mains qui avaient travaillé. Ses yeux verts, perçants, très expressifs. Une beauté simple, vraie, sans artifice, rehaussée par ses cheveux très courts qui mettaient en valeur le finesse de son corps à la fois musclé et très féminin.

À un moment, nos regards se sont croisés. Elle n'a pas détourné les yeux. Une seconde de trop. Une étincelle, un truc qui passe sans qu'on sache l'expliquer. Je lui ai demandé si elle pensait ouvrir un restaurant. Elle a dit que c'était son rêve, peut-être, mais que c'était compliqué. Je lui ai assuré que si elle cuisinait comme ça, les gens viendraient, c'est sûr. Elle m'a remercié, touchée, mais elle a expliqué qu'il fallait de l'argent, du temps, de l'organisation, et qu'elle était seule. Enfin, son frère l'aidait, mais c'était beaucoup de travail.

Sans réfléchir, j'ai promis que si elle ouvrait un resto, je reviendrais. Elle a ri, m'a demandé où j'habitais. En Allemagne, j'ai répondu, mais je voyage souvent pour le boulot, je pourrais repasser par ici. Elle a trouvé que c'était loin juste pour des pâtes. J'ai dit que ce n'était pas si loin, pas quand elles étaient aussi bonnes. Elle m'a lancé un regard

amusé, peut-être un peu touché.

Klaus et Stefan ont fini par poser leurs fourchettes, rassasiés, heureux. On a payé, beaucoup trop peu pour ce qu'on avait mangé, on a remercié chaleureusement, puis on a repris nos vélos.

Mais en partant, je me suis retourné une dernière fois. Lucia était sur le seuil, un torchon à la main, et elle me regardait m'éloigner.

Je ne pensais pas revenir. Vraiment pas. J'avais du boulot, des deadlines, des articles à finir. Mais une semaine plus tard, je me suis retrouvé sur la route de la ferme, seul cette fois, avec une excuse bidon : j'avais « oublié » de lui demander une recette pour un ami italien. Un beau mensonge, bien sûr.

Elle a ouvert la porte, m'a vu, et a souri en disant que l'historien allemand était de retour. J'ai bredouillé que j'avais une question sur sa sauce. Elle a levé un sourcil, amusée, et a répété « ma sauce, sérieusement ? ». J'ai fini par reconnaître, un peu embarrassé, que non, en fait, je voulais juste revenir. Elle a éclaté de rire, et là, tout a changé. Son rire était sincère, contagieux. Elle m'a fait signe d'entrer, disant qu'elle préparait justement du café.

On s'est installés à la grande table, chacun avec une tasse de café italien bien fort. Elle m'a posé plein de questions, mon boulot, l'Allemagne, ma vie. J'ai parlé de mon enfance en Suisse, du retour parmi les ruines, de mes études, de ma passion pour l'histoire des exilés. À un moment, elle a fait remarquer, tout doucement, que c'était étrange que j'étudie les exilés alors qu'elle en était une elle-même. Je lui ai demandé si elle se considérait vraiment comme une exilée. Elle a dit oui, qu'elle n'était pas partie par choix, pas vraiment. Elle s'est arrêtée, le regard perdu au loin, puis a ajouté que parfois, on s'en va juste parce que rester, ce n'est plus possible.

Je n'ai pas insisté. Je voyais bien que c'était douloureux, que ce n'était pas le moment. Elle m'a demandé si j'avais déjà été marié. J'ai expliqué que non, que je voyageais trop, que je n'avais jamais rencontré la bonne personne. Elle a répété "la bonne personne" avec un petit sourire triste, comme si elle doutait que ça puisse exister.

J'ai dit que je ne savais pas, mais que j'aimerais bien y croire. On a discuté pendant deux heures. Le temps a filé, on n'a rien vu passer. Quand je suis parti, elle m'a raccompagné jusqu'à mon vélo.

Elle m'a demandé, presque timidement, si je reviendrais. J'ai dit oui, si elle en avait envie. « Je veux. » Ces deux mots, simples, directs,

ils m'ont trotté dans la tête tout le chemin du retour.

Automne 1970 - Printemps 1971.

Je suis revenu. Encore, et encore. D'abord une fois toutes les deux semaines, puis chaque semaine, parfois deux fois si j'avais une excuse pour traîner dans le coin. Je faisais semblant de travailler aux archives de Mont-de-Marsan, de Dax, d'Aire-sur-l'Adour. En réalité, j'attendais juste le moment de prendre mon vélo et de foncer à la ferme.

Avec Lucia, on parlait de tout. Nos vies, nos rêves, nos peurs. Peu à peu, elle m'a raconté l'histoire de son frère Marco, sa femme morte en couches, son fils perdu, sa dépression qui a duré deux ans. Elle m'a parlé de Leonardo, de Paolo qui l'a laissée enceinte et qui est mort en mer. Les rumeurs à Porto Recanati, les ragots, l'isolement. La haine d'une saleté de vieille femme aigrie qui avait raconté partout que Marco était le père de Leonardo. Tout cela qui les avait poussés à partir.

Un jour d'octobre, alors qu'on se promenait dans la forêt derrière la ferme, elle m'a dit qu'elle devait rester prudente, qu'elle ne voulait pas que Leonardo souffre à nouveau, qu'il avait déjà assez souffert. J'ai dit que je comprenais. Elle a continué, en expliquant que c'était aussi pour ça qu'elle ne pouvait pas… qu'elle devait rester discrète. Avec moi.

Mon cœur a raté un battement. C'était la première fois qu'elle évoquait "nous", ce qu'il se passait entre nous. Je lui ai dit qu'elle n'avait pas à se justifier, que je comprenais. Elle a noté que j'étais patient, peut-être trop.

J'ai répondu que j'avais trente ans, que la patience, ça venait avec le temps. Elle a souri, s'est rapprochée, m'a pris la main. On a continué à marcher comme ça, main dans la main, sans parler. C'était suffisant.

Notre histoire était étrange. Forte, mais cachée. Je venais la voir, on passait des heures ensemble, on parlait, on riait, on se promenait. Parfois, on s'embrassait discrètement, quand Leonardo était à l'école et Marco au travail. Mais plus jamais ça. Lucia avait mis ses limites, claires comme jamais. Elle m'a dit franchement qu'elle ne voulait pas que Leonardo me rencontre tant qu'elle n'était pas sûre de nous deux. Elle ne voulait pas lui imposer un nouvel attachement, puis une absence. Elle refusait qu'il vive ça.

Je lui ai promis que je ne disparaîtrais pas. Elle n'a pas lâché. Elle disait que c'était facile à promettre sur le moment, mais que moi, je vivais en Allemagne, que j'étais toujours en vadrouille, et qu'elle ne voyait pas comment ça pouvait marcher. « Je ne sais pas. Mais j'ai envie d'essayer. » Elle m'a regardé longtemps, les yeux brillants. « Moi aussi, Jürgen. Moi aussi. »

Décembre 1970. J'ai dû rentrer en Allemagne pour Noël. Deux semaines à Stuttgart, chez mes parents. Pendant tout ce temps, je n'ai pensé qu'à Lucia. Jour et nuit, impossible de la sortir de ma tête. Je lui ai écrit des lettres, longues, un peu maladroites, où je mettais tout ce que je n'arrivais pas à lui dire en face.

Elle m'a répondu. Ses lettres à elle étaient courtes, simples, mais sincères. Elle disait que je lui manquais, que tout ça lui semblait bizarre, qu'elle ne pensait plus pouvoir ressentir ça. Quand je suis revenu en janvier 1971, Lucia m'attendait. Elle a ouvert la porte, et sans un mot, elle s'est jetée dans mes bras. On est restés là, serrés l'un contre l'autre, un bon moment. Tout bas, contre mon épaule, elle m'a demandé de ne plus partir aussi longtemps. « Promis. »

Printemps 1971.

Les mois ont passé. Notre histoire s'est installée, malgré la distance, malgré les problèmes. Je venais une ou deux fois par semaine. Parfois, on se retrouvait à Bayonne, dans un petit café près du marché, juste pour être tranquilles. D'autres fois, on allait marcher en forêt, loin de tout. Marco était au courant. Bien sûr qu'il l'était. Lucia lui avait tout dit. Un soir d'avril, quand je suis arrivé à la ferme, il m'attendait dehors, les bras croisés, à l'Italienne.

Il a voulu qu'on parle. On a marché un peu, loin de la maison. Il n'a pas tourné autour du pot. Il m'a dit que sa sœur m'aimait, qu'elle ne me l'avait pas dit clairement, mais qu'il la connaissait, il le savait. « Je l'aime aussi, Marco. » Il m'a regardé droit dans les yeux. Il m'a rappelé qu'elle avait un fils, que ce gamin avait déjà assez souffert, et que si je n'étais pas sûr, si j'hésitais, il valait mieux que je le dise tout de suite, que je parte maintenant. Ça ferait moins de mal.

« Je suis sûr. » Il a insisté, il voulait vraiment savoir si j'étais prêt. Je l'ai regardé sans détour, et j'ai dit oui. Que je voulais être avec elle. Que je ne savais pas encore comment, mais que j'avais envie qu'on essaie, qu'on se donne une chance.

Il m'a observé un instant. Puis il a hoché la tête, m'a souhaité la

bienvenue dans la famille, mais il a ajouté que si je faisais du mal à Lucia, il me retrouverait. J'ai souri. J'ai dit que j'avais compris.

On est rentrés ensemble. Lucia attendait à la fenêtre, nerveuse. En voyant nos visages, elle a compris que ça ne s'était pas trop mal passé. Son visage s'est détendu, elle a souri, soulagée.

Automne 1971.

En octobre, Lucia m'a dit qu'elle voulait parler à Leonardo. Pour elle, c'était le bon moment. Elle m'a expliqué qu'il avait neuf ans, qu'il comprenait beaucoup de choses, et qu'elle voulait qu'il me connaisse enfin, qu'on devienne une vraie famille. Je lui ai demandé si elle en était sûre. « Oui. Je suis sûre. »

Elle lui a parlé un soir, après le dîner. Évidemment, je n'étais pas là. Elle m'a tout raconté ensuite, au téléphone, la voix pleine de larmes. Elle lui avait demandé ce qu'il penserait si elle lui disait qu'elle avait rencontré quelqu'un. Il l'avait regardée avec ses grands yeux verts et avait dit : « Super, maman ! Pas trop tôt ! »

Elle riait en pleurant, répétant « Pas trop tôt ! » et me demandait si je me rendais compte : son fils de neuf ans lui disait qu'il était temps. J'ai juste répondu que son fils était incroyable. Elle a confirmé, oui, il l'était, et il voulait me rencontrer. Il avait demandé si j'étais sympa, si je savais faire du vélo, et si j'aimais les histoires de pirates. J'ai éclaté de rire. « Dis-lui oui pour tout, » ai-je dit.

Décembre 1971.

On s'est rencontrés un dimanche après-midi. Lucia avait tout organisé. Marco et Betty étaient là aussi, pour que ce soit moins impressionnant. On avait partagé un repas simple, chaleureux.

Leonardo était un peu timide au début, mais on sentait sa curiosité. Il m'a posé plein de questions, sur l'Allemagne, mon travail, les pays où j'étais allé.

Il voulait savoir si je parlais vraiment plusieurs langues. J'ai confirmé : allemand, français, anglais, italien. Il a trouvé ça génial et a demandé si je pouvais lui apprendre l'allemand. Bien sûr, si ça lui disait. Il m'a lancé un « cool », puis il est devenu sérieux : est-ce que j'allais rester avec sa maman ?

J'ai regardé Lucia. Elle me fixait, attendant ma réponse.

« Oui, Leonardo. Je vais rester. Si ta maman veut bien de moi. » Il s'est tourné vers elle : « Tu veux bien, maman ? » Elle a dit tout doucement que oui, elle voulait. Leonardo a hoché la tête, content, puis il a ajouté qu'il faudrait quand même que j'apprenne à cuisiner italien, sinon, ça ne marcherait pas. Tout le monde a éclaté de rire. Marco s'est levé, m'a serré la main, m'a vraiment souhaité la bienvenue cette fois.

Betty m'a embrassé sur les joues : Lucia avait de la chance, et moi aussi. Et Leonardo, ce petit garçon déjà éprouvé par la vie, s'est approché timidement, m'a tendu la main, très sérieux, en disant que je pouvais l'appeler Léo. J'ai serré sa main, ému, sous le regard chaleureux de Lucia que j'aimais profondément.

En mars, j'ai pris ma décision. J'ai quitté mon job à l'université de Stuttgart, négocié un contrat de chercheur indépendant avec plusieurs institutions, et organisé mon déménagement. Klaus et Stefan ont cru que j'étais fou. Klaus s'est énervé : je laissais tout tomber pour une femme. Je lui ai répondu que non, je laissais tout pour construire une vie. Avec elle, son fils, sa famille. Stefan a souri. Il m'a dit qu'il ne m'avait jamais vu comme ça, vraiment amoureux. « Non. Jamais. »

Chapitre 11 : Léo.

Janvier 1974

Franchement, je ne pense pas vraiment me souvenir de l'Italie. Je suis parti quand je n'avais qu'un an. Les images qui me viennent en tête, est-ce que ce sont de vrais souvenirs, ou juste des histoires que mon cerveau a fabriquées à partir de ce qu'on m'a raconté sur notre famille ? Ma mère, Lucia Lontano, et mon oncle, Marco Lontano, sont arrivés à Mimizan en juillet 1963. Avant, à Recanati en Italie, ils étaient propriétaires d'une entreprise de pêche. Ils l'ont vendue avant de partir.

Je n'ai jamais vraiment su pourquoi ils sont partis. En tout cas, pas officiellement—ils ne m'ont jamais tout expliqué. Tout ce que je sais, je l'ai appris en écoutant des bribes de conversations quand j'étais enfant. Mon père, Paolo, a quitté ma mère dès qu'il a su qu'elle était enceinte. Il a disparu en mer peu de temps après. Mon oncle avait déjà perdu sa femme, Chiara, ma tante, quand elle a donné naissance à mon cousin Mattéo. Lui aussi est mort ce jour-là. J'imagine la tristesse qu'ils ont dû ressentir après tout ça. Mon oncle s'est toujours occupé de moi, comme si j'étais son propre fils. Je les aime profondément tous les deux.

Et puis il y a eu des histoires plus sombres. Une femme, Torrente, leur en voulait parce que mon oncle avait refusé d'épouser sa fille. Elle a lancé des rumeurs terribles sur mon oncle et ma mère. Avec la perte de ma tante et de mon cousin, ça a fini par les convaincre de quitter l'Italie.

Ils ont acheté une vieille ferme rénovée entièrement à Mimizan, une grande maison qu'on partage, un bâtiment central, commun pour tous, avec deux ailes identiques : Marco et Betty vivaient à l'est, et à l'ouest, il y avait ma mère, Jürgen et moi. Mon oncle avait rencontré Betty, une Anglaise qui travaillait comme jeune fille au pair à Bordeaux, et après deux ans à se voir de temps en temps, elle a emménagé avec nous en 1971. Ça fait maintenant trois ans.

Ma mère, elle, est restée plus discrète. Je crois qu'elle ne voulait pas trop bouleverser ma vie. Elle a rencontré Jürgen en 1970. Il était en vacances à Bayonne et s'est arrêté dans notre resto familial pendant un tour à vélo. C'est là qu'il est tombé amoureux de la cuisinière, ma mère. Il travaillait en France, et pendant un an, ils se sont vus en

cachette, loin de tout le monde. Puis, en 1972, Jürgen a débarqué chez nous sans prévenir, comme un coup de vent venu du nord. Ça fait deux ans qu'il fait partie de la famille, même si parfois j'ai encore l'impression qu'il vient tout juste d'arriver d'Allemagne.

Notre ferme landaise, c'est quelque chose. Elle impose le respect : grande, baignée de lumière, les volets bleus toujours un peu écaillés par le soleil, les murs épais qui gardaient la fraîcheur même quand dehors l'été cognait fort. Au centre, il y a ce grand bâtiment polyvalent, le cœur de la maison : une salle à manger immense où la vieille table en bois grince dès qu'on pose une assiette, une cuisine digne d'un vrai resto que ma mère a installée quand elle s'est lancée dans la cuisine pro, un salon où on s'étale parfois le dimanche après le repas, en écoutant les histoires de famille. Après, nous avions chacun notre partie. Ce système nous allait bien : on vivait ensemble sans se marcher dessus.

À midi, chacun faisait sa vie. Ma mère, fidèle à ses racines, préparait toujours des plats italiens typiques, des pâtes, du risotto, des gnocchi… Elle les faisait les yeux fermés, sans jamais peser les ingrédients, en suivant l'instinct et la mémoire. Jürgen, lui, ramenait un peu de son Allemagne avec ses Kartoffelpuffer, des galettes de pommes de terre qu'il faisait croustiller dans la poêle tout en me parlant de ses souvenirs de Stuttgart, de son enfance, des hivers froids et des fêtes de famille. Il mélangeait l'allemand et le français dans ses histoires, et sa voix douce me captivait. Sans m'en rendre compte, j'ai appris quelques mots allemands : Guten Morgen, danke schön, wie geht's. Rien d'extraordinaire, mais ça m'amusait de jouer avec les langues, de passer de l'une à l'autre comme si c'était un jeu secret.

Chez Marco et Betty, je me suis toujours demandé ce qu'ils mangeaient. Betty avait ses habitudes anglaises, et à l'époque, ça me paraissait vraiment bizarre : porridge au petit-déjeuner, beans on toast à midi. Mon oncle Marco n'était pas difficile, il acceptait tout ce qu'elle préparait, toujours content, jamais un reproche. Il avait l'air bien avec elle, plus détendu qu'avant selon ma mère, comme s'il avait déposé un poids.

Mais le soir, c'était différent. C'était le moment important de la journée, presque sacré. Tout le monde se retrouvait autour de la grande table du bâtiment central. Ma mère prenait les commandes et, sans surprise, le menu restait italien. Osso buco, saltimbocca, arancini, parmigiana di melanzane… Elle tenait à nous transmettre tout ce que sa mère, la nonna Rosa, lui avait appris. Ces plats, c'était tout un monde : ça sentait l'Italie, ça rappelait Porto Recanati, ça ramenait des

souvenirs de là-bas même si on n'y allait plus.

À table, il y avait une règle : on parlait italien, et rien d'autre. Ma mère y tenait, elle voulait que je n'oublie jamais mes racines, que l'italien ne disparaisse pas de notre quotidien. Marco trouvait ça normal, il répétait qu'on devait garder la langue vivante, même à des centaines de kilomètres de la maison. Betty faisait des efforts, elle avait appris quelques phrases mais elle se trompait souvent, les conjugaisons, ce n'était pas simple. Jürgen, lui, parlait très bien Italien, mais il restait discret, souriant, hochant la tête, mangeant avec appétit.

Pour moi, l'italien, c'était naturel. C'était la langue des chansons que maman me chantait le soir, des histoires que Marco inventait avant de dormir. Mais à l'école, c'était autre chose. Là-bas, il fallait parler français, pas le choix.

Je me souviens de ma première rentrée, en septembre 1964, à la maternelle de Mimizan, l'école des Arènes. Un petit bâtiment en briques rouges, une cour de récré à l'ombre des grands pins, l'odeur de la résine et du sable chaud. Ma maîtresse, Madame Dupont, avait les cheveux gris tirés en chignon, elle sentait la lavande, et sa voix douce me rassurait. C'était un nouvel univers, où il fallait apprendre à se faire une place, à parler la langue des autres, à jongler entre la maison et l'école, entre l'Italien et le Français, entre ce que j'étais et ce que je devenais.

Et quelque part, ce mélange de langues, d'habitudes, de cuisines et d'histoires, c'est ce qui a fait de moi quelqu'un d'un peu à part, mais toujours à l'aise partout.

Au début, c'était compliqué. Je ne comprenais rien du tout en Français. Ma mère me parlait toujours en italien, Marco aussi, et à trois ans, je ne savais dire que quelques mots. Quand Madame Dupont me posait une question, je la regardais sans répondre, complètement perdu. Les autres enfants se moquaient de moi, certains me montraient du doigt. Un jour, Julien m'a lancé un "spaghetti" en pleine figure, juste pour rire de mon accent. J'ai éclaté en sanglots. Ma mère est venue me chercher, elle a vu que j'avais pleuré, elle a tout de suite compris. Elle en a parlé à la maîtresse. Après ça, Julien est venu me demander pardon.

Mais on finit par s'adapter. Petit à petit, le Français a pris sa place. Les mots sont venus, doucement, ils se mélangeaient encore dans ma tête avec l'Italien, mais ça allait de mieux en mieux. Je comprenais de

plus en plus, je répondais aussi, plus facilement. À Noël, cette année-là, je commençais à bien me débrouiller. Madame Dupont était très fière. Elle disait à ma mère que j'étais intelligent, curieux et appliqué.

Ma mère et Marco se sont mis eux aussi à apprendre le Français. Deux soirs par semaine, ils allaient à la mairie de Mimizan où une association proposait des cours pour adultes étrangers. Ils rentraient avec des cahiers, des listes de mots bizarres, des pages d'exercices de conjugaison. Après le dîner, ils s'installaient dans le salon pour réviser. Marco lisait à haute voix, il bloquait sur les "r", les "u", les liaisons. Ma mère le corrigeait, riait, recommençait. C'était marrant de les voir comme ça, concentrés, sérieux, presque comme des enfants. Et des fois, c'était moi qui les aidais.

En 1967, quand je suis entré à l'école primaire Jules-Ferry, ils avaient bien progressé. Pas parfaitement, ils avaient encore l'accent italien, faisaient quelques fautes, mais ils se faisaient comprendre. Ils saisissaient tout, parlaient avec les commerçants, les voisins, les enseignants. Marco surtout avait beaucoup progressé. Tous les matins, il lisait Sud Ouest, le journal, pour s'entraîner. Il disait que c'était important de bien comprendre le pays où on vivait.

L'école Jules-Ferry, c'était une grande bâtisse blanche avec des volets verts, juste à côté d'un énorme préau. On s'y réfugiait dès qu'il commençait à pleuvoir, et dans les Landes, la pluie, c'est assez souvent. La cour paraissait immense. Il y avait un terrain de foot en terre battue, des jeux en bois, une balançoire, un toboggan, une sorte de cage où on grimpait comme des singes.

Ma maîtresse de CP s'appelait Madame Lacoste. Elle n'avait pas trop le sens de l'humour, mais elle était juste. Toujours bien habillée, avec un tailleur parfait et ses lunettes pendues à une chaîne dorée. Elle nous apprenait à lire avec la méthode syllabique : "ba-be-bi-bo-bu", "pa-pe-pi-po-pu". J'aimais beaucoup ça. J'adorais assembler les sons, voir les lettres former des mots, et les mots raconter des histoires. J'ai vite appris à lire, plus vite que les autres. Alors Madame Lacoste me donnait des livres en plus. Des histoires de chevaliers, de pirates, d'aventuriers.

Mais pour m'intégrer, ce n'était pas évident. Beaucoup d'enfants m'appelaient "spaghetti" au début. Certains me demandaient pourquoi je parlais autrement, pourquoi j'avais un nom bizarre, pourquoi ma mère avait un accent. Je leur disais que j'étais italien, que j'étais né là-bas, que ma famille venait d'Italie. Ça les étonnait. Certains trouvaient ça intéressant, d'autres rigolaient. Ce n'était jamais bien méchant,

juste des moqueries d'enfants.

En CE1, j'ai rencontré Thomas. Il est vite devenu mon meilleur ami. Il habitait à côté, dans une maison en bois, perdue au milieu des pins. Après l'école, on rentrait ensemble, on jouait aux cow-boys et aux Indiens dans la forêt, on construisait des cabanes, on se racontait nos secrets. Thomas trouvait ça génial que je parle deux langues. Il disait qu'on pouvait parler en code secret, incompréhensible pour les autres. Je lui avais appris certaines expressions amusantes qu'on échangeait devant les autres qui ne comprenaient rien, c'était amusant.

Le temps a passé vite. CE2, CM1, CM2. J'ai eu plusieurs maîtres et maîtresses. Monsieur Bertrand, en CE2, grand, mince, qui nous racontait l'histoire de France comme s'il l'avait vécue. Madame Renaud en CM1, jeune, pleine d'énergie, qui nous faisait chanter des classiques : « Sur le pont d'Avignon, Alouette, Il était un petit navire »… Et puis Monsieur Chabrol en CM2. Lui, il ne plaisantait pas. Il nous préparait pour le collège avec des dictées interminables et des maths compliquées.

Chez moi, dès que je passais la porte, je me remettais à parler italien sans même y réfléchir. Avec ma mère et Marco, c'était automatique. L'italien, c'était la langue de la maison, le français, c'était pour l'extérieur. J'avais l'impression de vivre entre deux mondes qui se touchaient à peine. Jürgen, lui, me parlait en français mais on entendait un peu son accent allemand. Il glissait parfois des mots ou des bouts de phrases en allemand, même des chansons. Hänschen klein, ging allein, in die weite Welt hinein… Je ne comprenais pas tout, loin de là, mais j'aimais bien la façon dont ça sonnait, le rythme différent.

Betty, elle, me parlait souvent en Anglais. Elle répétait que c'était important, qu'il fallait que je m'y mette. Elle me montrait des images et me faisait répéter : apple, tree, dog, house. Ça me faisait rire, mais pour moi, l'italien et le français se ressemblaient. L'anglais, ça me paraissait bizarre, plus difficile, mais je progressais également.

En septembre 1973, j'ai quitté l'école Jules-Ferry pour entrer en sixième au collège Lubet-Barbon, à Mimizan. Là, franchement, ça a été un vrai bouleversement. Fini la maîtresse unique, la petite cour où tout le monde se connaissait. Le collège était immense, avec des couloirs sans fin, plein de salles, et des centaines d'élèves. À chaque cours, il fallait changer de salle, de prof, de matières : français, maths, histoire-géo, sciences nat, anglais, sport… J'étais impressionné, un peu perdu aussi.

Le collège Lubet-Barbon était tout en béton gris, avec des bâtiments bas, de grandes vitres et des toits plats. C'était pratique, mais pas vraiment accueillant. La cour était immense, toute en bitume, avec des paniers de basket et des bancs en bois. Les groupes se formaient vite : les sixièmes d'un côté, les cinquièmes et quatrièmes au centre, les troisièmes tout au fond. On comprenait vite qu'il ne fallait pas aller traîner du côté des grands.

Au début, c'était compliqué. Je ne connaissais presque personne, à part Thomas, mais il n'était même pas dans ma classe. Je me sentais tout petit, invisible. Les couloirs me paraissaient interminables, l'emploi du temps était compliqué. Je me trompais souvent de salle, j'arrivais en retard, les profs me reprenaient. Les grands me poussaient, m'appelaient "bleu" ou "petit sixième". Un jour, une fille de quatrième, brune, m'a lancé en rigolant : "Hé, spaghetti, tu t'es perdu ?" en me voyant errer devant les salles de sciences. Là les professeurs ont commencé à m'appeler Léo au lieu de Leonardo, imités par les camarades. Je les ai repris au début, mais j'ai vite laissé tomber.

Ça m'a touché, bien plus que ce que je voulais montrer. Je ne comprenais pas pourquoi on me collait toujours cette étiquette d'"Italien", alors que je parlais français comme tout le monde, sans accent maintenant, alors que j'avais toujours habité ici. J'ai rien dit. Je suis rentré à la maison, je me suis assis à la grande table et j'ai attendu le dîner. Ma mère a tout de suite vu que ça n'allait pas. Elle m'a caressé les cheveux et m'a demandé ce qui se passait. J'ai fini par tout lui raconter. Elle m'a serré dans ses bras. Elle m'a dit que parfois les gens sont méchants parce qu'ils ne comprennent pas, que ça finirait par s'arranger, et qu'il fallait tenir bon. Marco s'est assis à côté de moi, calmement. Il m'a regardé droit dans les yeux et m'a dit : "Leonardo, c'est vrai, tu es italien. Mais tu es aussi français, Léo. Tu es les deux, tu comprends ? Et ça, c'est une chance. C'est une vraie richesse. Ne laisse jamais personne te dire que c'est un défaut."

Ces paroles sont restées dans ma tête toue ma vie. Honnêtement, elles m'ont beaucoup aidé.

Petit à petit, j'ai pris mes habitudes au collège. J'ai appris à me repérer, à trouver mes salles de classe, à reconnaître les professeurs. À la cantine, je retrouvais Thomas. On mangeait ensemble, on discutait de foot, de vélo, de tout et de rien. Je commençais même à me faire d'autres amis : Julien, qui adorait les bandes dessinées ; Mathieu, qui

jouait de la guitare ; Sophie, la meilleure élève de la classe, qui m'aidait en maths, Geneviève qui était très jolie.

Les cours me plaisaient bien. Surtout le français, surtout quand on lisait des poèmes ou des textes d'auteurs. Madame Garnier, notre prof de français, nous lisait des passages du Petit Prince, de Croc-Blanc, de Poil de Carotte. Sa voix douce et un peu chantante donnait vraiment vie aux histoires. J'aimais aussi l'histoire-géo avec Monsieur Dufour, un prof passionné qui nous racontait de grandes batailles, des rois, des révolutions. Parfois, il parlait de l'Italie, de Rome, de la Renaissance, de Léonard de Vinci. Ça me faisait bizarre d'entendre parler de mon pays d'origine comme d'un endroit lointain, presque imaginaire.

En Anglais, même si à cette époque, je n'en voyais pas trop l'intérêt, j'avais un avantage certain sur les autres, Cela faisait presque trois ans que Betty essayait de m'initier à sa langue bizarre. Cela avait des conséquences sur mes notes, j'étais devenu le petit rital qui était bon en Anglais. Cela me rendit fier et je me mis à parler plus souvent Anglais avec la compagne de mon oncle.

[Je commence, à douze ans à trouver ma place. Je m'appelle Leonardo Lontano, ou Léo à l'extérieur, je suis né en Italie, maintenant j'habite en France. À la maison, on parle Italien, c'est comme ça chez nous. À l'école, bien sûr, Français. Je comprends aussi un peu l'allemand et je commence à bien me débrouiller en Anglais, mais il ne faut pas trop m'en demander.

J'habite dans une grande ferme landaise avec ma mère Lucia, Jürgen son compagnon, mon oncle Marco et Betty, sa compagne. Le soir, on mange italien, le midi, chacun fait ce qu'il veut. On passe notre temps à discuter, à rire. C'est ma famille, la famille Lontano, qui va s'agrandit bientôt, je crois. On ne m'a rien dit, mais je me doute de quelque chose…]

Fin